ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE

Publiées en cinq volumes

TOME TROISIÈME

NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, M DCCC LXX-VIII

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Publié en cinq volumes

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

LE MENTEUR

COMEDIE

ACTEURS.

GERONTE, pére de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, amy de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, amy de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRECE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scéne est à Paris.

LE MENTEUR

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A LA fin j'ay quitté la robe pour l'épée ;
L'attente où j'ay vécu n'a point été trompée :
Mon pére a consenty que je suive mõn choix,
Et j'ay fait banqueroute à ce fatras de loix.
Mais, puisque nous voicy dedans les Thuilleries,
Le païs du beau monde et des galanteries,
Dy-moy, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moy qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ay lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous :
Vous ferez en une heure icy mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévoy du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux et cette loy bien rude
Qui m'en avoit banny sous prétexte d'étude.
Toy qui sçais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dy-moy comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
Disent les beaux esprits; mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appetit ouvert de bon matin.
D'hier au soir seulement vous étes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'estre inutile.
Vostre humeur sans employ ne peut passer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature.
J'ay la taille d'un maistre en ce noble métier,
Et je suis tout au moins l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vray dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoistre mal, tu prens mon sens à gauche.

CLITON.

J'entens, vous n'étes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous.
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venans debiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
Vous étes d'encoleure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles,
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez icy de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant des leçons :
Ou je me connoy mal à voir vostre visage,
Ou vous n'en étes pas à vostre apprentissage.
Vos loix ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toûjours un porte-fueille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ay vécu comme vit la jeunesse :
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers ;
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre methode :
Ce qu'on admire ailleurs est icy hors de mode.
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent dequoy rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre ;
Mais il faut à Paris bien d'autres qualitez :

On ne s'ébloüit point de ces fausses clartez,
Et tant d'honnestes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal receu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
   Paris est un grand lieu plein de marchands meslez;
L'effet n'y répond pas toûjours à l'apparence;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
Et parmy tant d'esprits plus polis et meilleurs
Il y croit des badauts autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi-bien que le choix.
Comme on s'y connoit mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise;
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez sçavoir,
Etes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne;
L'un perd exprès au jeu son present déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé;
Un lourdaut libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumosne alors qu'il fait largesse,

Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait
Que quand il tasche à plaire il offense en effet.

DORANTE.

Laissons-là ces lourdauts contre qui tu déclames,
Et me dy seulement si tu connois ces dames.

CLITON.

Non, cette marchandise est de trop bon aloy :
Ce n'est point là gibier à des gens comme moy.
Il est aisé pourtant d'en sçavoir des nouvelles,
Et bien-tost leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die?

CLITON.

Assez pour en mourir.
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas et comme se laissant choir.*

Ay.

DORANTE, *luy donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service,
Et c'est pour moy, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion icy fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vray, je le dois tout entier au hazard ;
Mes soins ny vos desirs n'y prennent point de part,
Et sa douceur, meslée avec cette amertume,
Ne me rend pas le sort plus doux que de coûtume,
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ay si fort prisé
A mon peu de mérite eust été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si-tost ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux estre à mon tour d'un sentiment contraire,
Et croy qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toûjours achetée ;
L'heur en croist d'autant plus moins elle est méritée,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine auroit peu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sçay mieux le haut prix, et mon cœur amoureux
Moins il s'en connoit digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pû toûjours dénier sans injure,
Et si, la recevant, ce cœur mesme en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicitez
Que le hazard luy donne, et non vos volontez
Un amant a fort peu dequoy se satisfaire
Des faveurs qu'on luy fait sans dessein de les faire.
Comme l'intention seule en forme le prix,

Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flame
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame.
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flame, Monsieur, est pour moy fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la premiére étincelle.
Si vostre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sceut jamais brusler si promptement;
Mais peut-estre, à present que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympatie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorez.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui par tout m'accompagne.
Depuis que j'ay quitté les guerres d'Allemagne,
C'est à dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans vostre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades;
Vous n'avez que de moy receu des sérénades,
Et je n'ay pû trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoy! vous avez donc veu l'Allemagne et la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que luy va-t'il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats ny siéges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire;
Et mesme la gazette a souvent divulguez...

CLITON, *le tirant par la basque.*

Sçavez-vous bien, Monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tay-toy.

CLITON.

Vous resvez, dy-je, ou...

DORANTE.

Tay-toy, misérable!

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable!
Vous en revinstes hier.

DORANTE, *à Cliton.*

Te tairas-tu, maraut!
Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice,
Et je suivrois encor un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hyver, faisant icy ma cour,
Je vous vis et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes,
Je leur livray mon ame, et ce cœur généreux,
Dès ce prémier moment, oublia tout pour eux.

Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient sceu ravir,
Cédérent aussi-tost à ceux de vous servir.

ISABELLE, *à Clarice, tout bas.*

Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en sçaurons, Monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoy ! me priver si-tost de tout mon bien !

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien,
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sçait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soy-mesme.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suy-les, Cliton.

CLITON.

J'en sçay ce qu'on en peut sçavoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir.

« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse;
Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi.
Il n'en sçait pas le nom, mais j'en prendray soucy.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre :
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a sceu prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :
Sa beauté m'en asseure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoy que mon sentiment doive respect au vostre,
La plus belle des deux, je croy que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoy! celle qui s'est teuë et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mesler quatre mots?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualitez au dessus du vulgaire.
C'est un effort du Ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever,
Et la nature souffre extrème violence
Lors qu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moy, jamais l'amour n'inquiéte mes nuits,
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis;
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moy tel pouvoir et tel droit de me plaire
Qu'eust-elle en vray magot tout le corps fagoté,
Je luy voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle asseurément qui s'appelle Lucréce.

Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en croy sans jurer avec tes incartades.
Mais voicy le plus cher de mes vieux camarades.
Ils semblent étonnez à voir leur action.

SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Quoy! sur l'eau la musique et la collation?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Ouy, la collation avecque la musique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Hier au soir?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Hier au soir.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et belle?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Magnifique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et par qui?

ALCIPPE, *à Philiste.*

C'est dequoy je suis mal éclaircy.

DORANTE, *les saluant.*

Que mon bonheur est grand de vous revoir icy!

ALCIPPE

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ay rompu vos discours d'assez mauvaise grace.
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais dequoy parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le présume,

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flame.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir;
Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne sçavez point celuy qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez?

DORANTE.

Je ry de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moy-mesme.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse,
Moy qui depuis un mois suis icy de retour.
Il est vray que je sors fort peu souvent de jour...
De nuit, incognito, je rens quelques visites.
Ainsi...

CLITON, *à Dorante, à l'oreille.*

Vous ne sçavez, Monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tay-toy. Si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir.

PHILISTE, *à Alcippe, tout bas.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Vostre rival luy-mesme à vous-mesme se montre.

DORANTE, *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bâteaux pour mieux tout ajuster.
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique :
Au premier violons, en l'autre luts et voix,
Des flustes au troisième, au dernier des hautsbois,
Qui tour à tour dans l'air poussoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlassez pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux meslange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bâteau la salle du festin :
Là je menay l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautez la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussi-tost servie.

Je ne vous diray point les differens apprests,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets;
Vous sçaurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flame attaquérent les eaux
Qu'on creut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élement du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dança jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eust pris nostre avis, sa lumiére importune
N'eust pas troublé si-tost ma petite fortune;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles :
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris, et l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu, nous vous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moy.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Sans raison toutefois vostre ame en est saisie :
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.*

Le lieu s'accorde et l'heure, et le reste n'est rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à present parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire;
Mais, quand tu vois quelqu'un, ne fay plus l'insolent.

CLITON.

Vostre ordinaire est-il de resver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu resver?

CLITON

J'appelle resveries
Ce qu'en d'autres qu'un maistre on nomme menteries.
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds

Quand je vous oy parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles derniéres,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guéres.
Pourquoy depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flame et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer vostre flame?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame
De luy dire d'abord : « J'apporte à vos beautez
Un cœur nouveau venu des universitez;
Si vous avez besoin de loix et de rubriques,
Je sçay le Code entier avec les Authentiques,
Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat » !
Qu'un si riche discours nous rend considérables!
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables!
Qu'un homme à paragraphe est un joly galand!
   On s'introduit bien mieux à tître de vaillant;
Tout le secret ne gist qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas;
Nommer quelques chasteaux, de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
Avoir toûjours en bouche *angles, lignes, fossez,*
Vedette, contr'escarpe et *travaux avancez.*
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne;
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut oüir vous en faites bien croire,
Mais celle-cy bien-tost peut sçavoir vostre histoire.

DORANTE.

J'auray déja gagné chez elle quelque accès,
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fascheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots estre d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vray, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin. Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur le champ mieux fourny leur cuisine:
Vous allez au delà de leurs enchantemens.
Vous seriez un grand maistre à faire des romans,
Ayant si bien en main le festin et la guerre;
Vos gens en moins de rien courroient toute la terre,
Et ce seroit pour vous des travaux fort legers
Que d'y mesler par tout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles,
Et, si-tost que j'en voy quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a dequoy m'étonner,
Je le sers aussi-tost d'un conte imaginaire
Qui l'étonne luy-mesme et le force à se taire.
Si tu pouvois sçavoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps!...

CLITON.

Je le juge assez grand, mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fascheux intriques.

DORANTE.

Nous nous en tirerons. Mais tous ces vains discours
M'empeschent de chercher l'objet de mes amours;
Taschons de le réjoindre, et sçache qu'à me suivre
Je t'apprendray bien-tost d'autres façons de vivre.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sçay qu'il vaut beaucoup, étant sorti de vous;
Mais, Monsieur, sans le voir accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et luy permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir
Sans m'exposer au blasme et manquer au devoir.

GERONTE.

Ouy, vous avez raison, belle et sage Clarice,
Ce que vous m'ordonnez est la mesme justice;
Et, comme c'est à nous à subir vostre loy,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moy.
Je le tiendray long-temps dessous vostre fenestre,

Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoistre,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école,
Et, si l'on pouvoit croire un pére à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'huy
Peu de nos gens de cour sont mieux taillez que luy.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arréter, parce qu'il m'est unique,
Et je brusle sur tout de le voir sous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendray, Monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déja sur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

Ainsi, vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais, pour le voir ainsi, qu'en pourray-je juger?
J'en verray le dehors, la mine, l'apparence;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'asseurance?
Le dedans paroit mal en ces miroirs flateurs;
Les visages souvent sont de doux imposteurs:
Que de defauts d'esprit se couvrent de leurs graces,
Et que de beaux semblans cachent des ames basses!
Les yeux en ce grand choix ont la prémiére part,
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hazard.

Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
Mais sans leur obéïr il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naistre son feu.
Cette chaisne qui dure autant que nostre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant;
Et, pour moy, puisqu'il faut qu'elle me donne un maistre,
Avant que l'accepter, je voudrois le connoistre,
Mais connoistre dans l'ame.

ISABELLE.

Et bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe, le sçachant, en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encor indifférente,
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son pére venoit, seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et differe:
Tantost c'est maladie, et tantost quelque affaire,
Le chemin est mal seur ou les jours sont trop courts,
Et le bon-homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prens tous ces delais pour une resistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente oste de nostre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris:
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;
Sa défaite est fascheuse, à moins que d'estre prompte;

Le Temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi, vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit dequoy plaire à la vostre?

CLARICE.

Ouy, je le quitterois; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Sçavoir qu'il me fust propre et que son hyménée
Deust bien-tost à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur, sans cela, ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toûjours mieux que rien;
Son pére peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hazarde,
Lucrèce est vostre amie et peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amans qui deviennent jaloux...
Qu'elle écrive à Dorante, et luy fasse paroistre
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenestre.
Comme il est jeune encor, on l'y verra voler,
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez luy parler
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ny que luy-mesme pense à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle, et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moy d'écrire un compliment.
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantost cet inconnu ne vous déplaisoit pas?

CLARICE.

Ah! bon Dieu! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendroit la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarasse!
Va pour moy chez Lucrèce, et luy dy mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah! Clarice! ah! Clarice! inconstante, volage!

CLARICE.

Auroit-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait soûpirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ay, déloyale? et peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conscience; elle devroit t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon pére va descendre.

ALCIPPE.

Ton pére va descendre, ame double et sans foy!
Confesse que tu n'as un pére que pour moy.
La nuit, sur la riviére...

CLARICE.

Et bien! sur la riviére?
La nuit! quoy? qu'est-ce enfin?

ALCIPPE.

Ouy, la nuit toute entiére

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoy! sans rougir?

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots?

CLARICE.

Mourir pour les entendre! et qu'ont-ils de funeste?

ALCIPPE.

Tu peux donc les oüir et demander le reste!
Ne sçaurois-tu rougir si je ne te dy tout?

CLARICE.

Quoy! tout?

ALCIPPE.

Tes passe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton pére va descendre :
Il t'en souvient alors, le tour est excellent;
Mais pour passer la nuit auprès de ton galand...

CLARICE.

Alcippe, estes-vous fol?

ALCIPPE.

Je n'ay plus lieu de l'estre,

A present que le Ciel me fait te mieux connoistre.
Ouy, pour passer la nuit en dances et festin,
Estre avec ton galand du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de pére.

CLARICE.

Resvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystére?

ALCIPPE.

Ce mystére est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret...
Luy-mesme il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, luy-mesme?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante?

ALCIPPE.

Continuë, et fay bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vy jamais et si je le connoy...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son pére avecque toy?
Tu passes, infidelle, ame ingrate et légére,
La nuit avec le fils, le jour avec le pére!

CLARICE.

Son pére, de vieux temps, est grand amy du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit vostre entretien?
Tu te sens convaincuë, et tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sçay quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'étoit fort importun?
Quand ses feux d'artifice éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?
Tu n'as pas avec luy dancé jusques au jour,
Et tu ne l'as pas veu pour le moins au retour?
T'en ay-je dit assez? Rougis et meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougiray point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoy! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se joüer de vous,
Alcippe, croyez-moy.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses,
Je connoy tes détours et devine tes ruses.
Adieu, suy ton Dorante et l'aime desormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton pére va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point et ne peut nous entendre,
Et j'auray tout loisir de vous desabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouser,

A moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier, vous demandez de moy,
Alcippe...

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foy.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toy, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ay pas le loisir, mon pére va descendre.

SCENE IV.

ALCIPPE.

Va, ry de ma douleur alors que je te perds;
Par ces indignitez romps toy-mesme mes fers;
Aide mes feux trompez à se tourner en glace,
Aide un juste couroux à se mettre en leur place:
Je cours à la vengeance et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour mesme nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes,
Et, plûtost que le voir possesseur de mon bien,
Puissay-je dans son sang voir couler tout le mien!
Le voicy, ce rival que son pére t'améne!
Ma vieille amitié céde à ma nouvelle haine;

Sa veuë accroist l'ardeur dont je me sens brusler.
Mais ce n'est pas icy qu'il faut le quereller.

SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Dorante, arrétons-nous : le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine et me feroit malade.
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bastimens!

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un païs de romans :
J'y croyois ce matin voir une isle enchantée.
Je la laissay deserte, et la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses.
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mesmes choses,
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une ville entiére, avec pompe bastie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitans sont des dieux ou des rois.
Mais changeons de discours... Tu sçais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour mesme.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorty que toy,

Et que je te voy prendre un périlleux employ,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie
Et force à tous momens de négliger la vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse estre avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chére Lucrèce?

GERONTE.

Je t'ay voulu choisir moy-mesme une maîtresse
Honneste, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,
Mon pére, donnez-vous un peu plus de loisir.

GERONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge;
Son pére de tout temps est mon plus grand amy,
Et l'affaire est concluë.

DORANTE.

Ah ! Monsieur, j'en frémy.
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

GERONTE.

Fay ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut joüer d'adresse.
Quoy ! Monsieur, à present qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom et signaler mon bras...

GERONTE.

Avant qu'estre au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,

Soûtenir ma vieillesse et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous étes inflexible?

GERONTE.

Fay ce que je te dy.

DORANTE.

Mais il est impossible!

GERONTE.

Impossible! et comment?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous,
Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GERONTE.

Quoy?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GERONTE.

Parle donc, et te léve.

DORANTE.

Je suis donc marié, puis qu'il faut que j'achéve.

GERONTE.

Sans mon consentement?

DORANTE.

On m'a violenté...
Vous ferez tout casser par vostre authorité.
Mais nous fusmes tous deux forcez à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah! si vous le sçaviez!

GERONTE.

Dy, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon pére; et, pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que vostre humeur souhaite...

GERONTE.

Sçachons à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme?

DORANTE.

Orphise, et son pére Armédon.

GERONTE.

Je n'ay jamais oüy ny l'un ny l'autre nom.
Mais poursuy.

DORANTE.

Je la vy presque à mon arrivée :
Une ame de rocher ne s'en fust pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchay donc chez elle à faire connoissance,
Et les soins obligeans de ma persévérance
Sceurent plaire de sorte à cet objet charmant
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en receus des faveurs secrettes, mais honnestes,
Et j'étendis si loin mes petites conquestes
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre;
Ouy, ce fut ce jour-là que je fus atrapé),
Ce soir mesme son pére en ville avoit soupé;
Il monte à son retour, il frape à la porte... Elle,
Transit, paslit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au coû de ce pauvre vieillard,

Dérobe en l'embrassant son desordre à sa veuë.
Il se sied, il luy dit qu'il veut la voir pourveuë,
Luy propose un party qu'on luy venoit d'offrir.
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir!
Par sa réponse adroite elle sceut si bien faire
Que, sans m'inquiéter, elle plût à son pére.
Ce discours ennuyeux enfin se termina.
Le bon-homme partoit, quand ma montre sonna;
Et luy, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre, et qui vous l'a donnée?
— Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut icy la faire nettoyer,
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure.
Elle a déja sonné deux fois en un quart d'heure.
— Donnez-la-moy, dit-il, j'en prendray mieux le soin. »
Alors, pour me la prendre, elle vient en mon coin.
Je la luy donne en main, mais (voyez ma disgrace!)
Avec mon pistolet le cordon s'embarasse,
Fait marcher le déclin; le feu prend, le coup part.
Jugez de nostre trouble à ce triste hazard!
Elle tombe par terre, et moy je la crûs morte.
Le pére épouvanté gagne aussi-tost la porte;
Il appelle au secours, il crie à l'assassin;
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combatant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisois passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit :
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule et rentre. Alors Orphise,
De sa frayeur prémiére aucunement remise,
Sçait prendre un temps si juste en son reste d'effroy
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moy.

Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles;
Nous nous barricadons, et, dans ce prémier feu,
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais, comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille.
Alors, me voyant pris, il fallut composer.

(Icy Clarice les voit de sa fenestre, et Lucrèce avec Isabelle les voit aussi de la sienne.)

GERONTE.

C'est à dire, en françois, qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé, de nuit, seul avec elle;
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,
Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit :
A ne le faire pas ma teste en répondoit.
Ses grands efforts pour moy, son péril et ses larmes
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes.
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeay d'un seul mot la tempeste en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
Te blasme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GERONTE.

Je prens peu garde au bien, afin d'estre bon pére.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime : il me suffit. Adieu.
Je vay me dégager du pére de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
Le bon-homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré :
Il eust perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et, malgré son amour, se fust laissé contraindre.
O l'utile secret que mentir à propos!

CLITON.

Quoy! ce que vous disiez n'est pas vray?

DORANTE.

Pas deux mots,
Et tu ne viens d'oüir qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoy! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, Monsieur, vostre valet.
Quand vous voudrez joüer de ces grands coups de maistre,
Donnez-luy quelque signe à les pouvoir connoistre :
Quoy que bien averty, j'étois dans le paneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualitez j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourray m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse...

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE. (*Elle luy donne un billet.*)

Lisez cecy, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir leu.*

Dy-luy que j'y viendray.

(*Sabine rentre, et Dorante continue.*)

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom :
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naistre,
Et me veut cette nuit parler par sa fenestre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire à qui je n'ay dit mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle :
Cette nuit, à la voix, vous sçaurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toy là dedans, et de quelqu'un des siens
Sçache subtilement sa famille et ses biens.

SCENE VIII

DORANTE, LYCAS

LYCAS, *luy présentant un billet.*

Monsieur...

DORANTE.

Autre billet.

(*Il continuë après avoir leu tout bas le billet.*)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moy rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dy-luy que j'iray volontiers,
Je te suy.

(*Lycas rentre, et Dorante continuë seul.*)

Je revins hier au soir de Poitiers;
D'aujourd'huy seulement je produis mon visage,
Et j'ay déja querelle, amour et mariage!
Pour un commencement, ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarassantes!
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démesler.
Mais allons voir celuy qui m'ose quereller.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ouy, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ny l'autre aucun desavantage;
Je rens graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême, et l'avanture rare.

DORANTE.

L'avanture est encor bien plus rare pour moy,
Qui luy faisois raison sans avoir sceu dequoy.
Mais, Alcippe, à present tirez-moy hors de peine:
Quel sujet aviez-vous de colére ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir?
Dites, que devant luy je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le sçavez assez.

DORANTE.

Plus je me considére,
Moins je découvre en moy ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Et bien! puis qu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrettement;
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrette.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loy,
Et qui sans me trahir ne peut estre qu'à moy,
Vous avez donné bal, collation, musique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me joüer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché vostre retour,
Et n'avez aujourd'huy quitté vostre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ay lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guerirois ny d'erreur ny d'ombrage,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux.
Mais, comme vous sçavez tous deux ce que je vaux,
Écoutez en deux mots l'histoire démeslée.
Celle que cette nuit sur l'eau j'ay régalée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut estre à vous;
Depuis peu pour affaire elle est icy venuë,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connuë.

ALCIPPE.

Je suis ravy, Dorante, en cette occasion,
De voir finir si-tost nostre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance
Aux prémiers mouvemens de vostre défiance ;
Jusqu'à mieux sçavoir tout sçachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu, je suis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pû donner?
A qui puis-je m'en prendre, et que m'imaginer?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flames.
Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
L'erreur de vostre page a causé vostre ennuy ;
S'étant trompé luy-mesme, il vous trompe après luy :
J'ay tout sceu de luy-mesme et des gens de Lucrèce.
Il avoit veu chez elle entrer vostre maîtresse,
Mais il n'avoit pas veu qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hazard chez elle avoient disné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abatuë,
Et sans les approcher il suit de ruë en ruë :
Aux couleurs, au carosse, il ne doute de rien ;
Tout étoit à Lucrèce, et le dupe si bien
Que, prenant ces beautez pour Lucrèce et Clarice,

Il rend à vostre amour un tres-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carosse, entrer dans un bâteau;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique...
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carosse avoit été prété.
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien! Ainsi donc, sans sujet,
J'ay fait ce grand vacarme à ce charmant objet!

PHILISTE.

Je feray vostre paix; mais sçachez autre chose :
Celuy qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantost nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apresté,
Luy qui depuis un mois, nous cachant sa venuë,
La nuit, incognito, visite une inconnuë,
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
Chez luy paisiblement a dormy toute nuit.

ALCIPPE.

Quoy! sa collation...

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lascheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école :
Tout homme de courage est homme de parole;
A des vices si bas il ne peut consentir,

Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature et menteur par coûtume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous mesme admirez nostre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prest en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fust descendu du ciel dedans quelque machine,
Quiconque le peut croire, ainsi que vous et moy,
S'il a manque de sens, n'a pas manque de foy.
Pour moy, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du page;
Mais vous?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice et luy demander grace :
Elle pouvoit tantost m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir.
Je veux par ce récit vous préparer la voye,
Dissiper sa colére et luy rendre sa joye.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux prémiéres chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumiére est fidelle,

Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivray tes conseils, et fuiray son couroux,
Jusqu'à ce qu'elle ait ry de m'avoir veu jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
A peine ay-je parlé qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais, dy, par sa fenestre as-tu bien veu Geronte?
Et sçais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce mesme inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moy je l'ay fait reconnoistre,
Et si-tost que Géronte a voulu disparoistre,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux mesme a rendu le billet.
Vous parlerez à luy.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE.

Et bien! cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul qui de jeune écolier,
Pour estre mieux receu, s'érige en cavalier?

Que j'en sçay comme luy qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont veu chaque campagne,
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite et des chevaux perdus,
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent icy pour témoins approuvez
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs ou resvez!
Il aura crû sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée,
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaist mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroistre
Non-pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut estre,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiére de fourbe il est maistre, il y pipe;
Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la piéce a la moindre apparence!
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprens rien.
J'ay, dit-il, toute nuit souffert son entretien;
Il me parle de bal, de dance, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublez,
Que j'en ay la cervelle et les esprits troublez.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrème.

Il aura sceu qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre,
Il a fait que son pére est venu voir le vostre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un pére et brouiller l'autre amant?
Vostre pére l'agrée, et le sien vous souhaite;
Il vous aime, il vous plaist : c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vray, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoy! vostre cœur se change et désobéïra?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde et perdre tes mesures;
Explique, si tu peux, encor ses impostures.
Il étoit marié sans que l'on en sceust rien,
Et son pére a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage et fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah! je dis à mon tour qu'il est fourbe, Madame!
C'est bien aimer la fourbe et l'avoir bien en main
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein :
Car, pour moy, plus j'y songe et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire et pourquoy luy parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendray du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.

Mais j'entrevoy quelqu'un dans cette obscurité,
Et, si c'étoit lui-mesme, il pourroit me connoistre.
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenestre,
Puisque c'est sous son nom que je luy doy parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller,
Si sa mauvaise humeur déja n'est apaisée :
Sçachant ce que je sçay, la chose est fort aisée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voicy l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ay sceu tout ce détail d'un ancien valet.
Son pére est de la robe, et n'a qu'elle de fille.
Je vous ay dit son bien, son âge et sa famille.
Mais, Monsieur, ce seroit pour me bien divertir
Si, comme vous, Lucrèce excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle eust ce talent pour une heure,
Qu'elle pûst un moment vous piper en vostre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre costé j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de personnes.
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais et rougir encor moins.
Mais la fenestre s'ouvre, approchons.

SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, *à la fenestre*,
DORANTE, CLITON, *en bas*.

CLARICE, *à Isabelle*.

Isabelle,
Durant nostre entret en demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque vostre vieillard sera prest à sortir,
Je ne manqueray pas de vous en avertir.

(*Isabelle descend de la fenestre et ne se montre plus.*)

LUCRÈCE, *à Clarice*.

Il conte assez au long ton histoire à mon pére.
Mais parle sous mon nom : c'est à moy de me taire.

CLARICE.

Etes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Ouy, Madame, c'est moy,
Qui veux vivre et mourir sous vostre seule loy.

LUCRÈCE, *à Clarice*.

Sa fleurette pour toy prend encor mesme stile.

CLARICE, *à Lucrèce*.

Il devroit s'épargner cette gesne inutile.
Mais m'auroit-il déja reconnuë à la voix?

CLITON, *à Dorante*.

C'est elle, et je me rens, Monsieur, à cette fois

DORANTE, *à Clarice*.

Ouy, c'est moy qui voudrois effacer de ma vie

Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, et pour moy je confesse
Que pour vivre il faut estre esclave de Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Chére amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie :
Disposez-en, Madame, et me dites en quoy
Vous avez résolu de vous servir de moy.

CLARICE.

Je vous voulois tantost proposer quelque chose,
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible! Ah! pour vous
Je pourray tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sçay que vous l'êtes.

DORANTE.

Moy, marié! Ce sont piéces qu'on vous a faites.
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il ne sçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, et si par cette voye
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croye?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments!

CLARICE.

Un menteur est toûjours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moy quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse estre balancée,
Cessez d'estre en balance et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, *à Lucrèce.*

On diroit qu'il dit vray, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous oster de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Eh! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a veu qu'à coups d'écritoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte à son retour
Que depuis une année il fait icy sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique et dance,

Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.
Vous-mesme, apprenez-moy comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.
(*A Clarice.*)
De ces inventions chacune a sa raison.
Sur toutes quelque jour je vous rendray contente,
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ay donc feint cet hymen (pourquoy desavoüer
Ce qui vous forcera vous-mesme à me loüer?),
Je l'ay feint, et ma feinte à vos mépris m'expose;
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE.

Moy?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moy. Ne pouvant consentir...

CLITON, *à Dorante.*

De grace, dites-moy si vous allez mentir.

DORANTE, *à Cliton.*

Ah ! je t'arracheray cette langue importune.
(*A Clarice.*)
Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ay pour vous ne pouvant consentir
Qu'un pére à d'autres loix voulust m'assujettir...

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il fait piéce nouvelle; écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrèce,
Et par ce mariage au besoin inventé
J'ay sceu rompre celuy qu'on m'avoit apresté.
Blasmez-moy de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moy grand fourbe et grand donneur de bourdes;
Mais loüez-moy du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celuy de vostre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vostres,
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Vostre flame en naissant a trop de violence,
Et me laisse toûjours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu veuë et ne me connoit pas!

DORANTE.

Je ne vous connoy pas!... Vous n'avez plus de mére,
Périandre est le nom de monsieur vostre pére;
Il est homme de robe, adroit et retenu;
Dix mille écus de rente en font le revenu.
Vous perdistes un frére aux guerres d'Italie;
Vous aviez une sœur qui s'appelloit Julie...
Vous connoy-je à present? Dites encor que non.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Cousine, il te connoit, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, *en elle-mesme.*

Plust à Dieu!

CLARICE, *à Lucrèce.*

Découvrons le fond de l'artifice.

(A Dorante.)

J'avois voulu tantost vous parler de Clarice,

Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moy, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flame,
Je vous ay trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus desormais ignorer
Que j'ay feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ay ny feux ny vœux que pour vostre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous étes, à vray dire, un peu bien dégousté :
Clarice est de maison et n'est pas sans beauté;
Si Lucrèce à vos yeux paroit un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.

DORANTE.

Ouy, mais un grand defaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il, ce defaut?

DORANTE.

Elle ne me plaist pas,
Et, plûtost que l'hymen avec elle me lie,
Je seray marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'huy cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous luy serriez la main et luy parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Ecoutez l'imposteur : c'est hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel...

CLARICE, *à Lucrèce.*

L'ay-je dit?

DORANTE.

J'éprouve le couroux
Si j'ay parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ay veu moy-mesme en ma presence;
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passe-temps si doux
J'ay donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Et bien! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès;
Mais je suis ce fascheux qui nuis par ma presence,
Et vous fais sous ces mots estre d'intelligence.

DORANTE.

Peut-estre. Qu'en crois-tu?

CLITON.

Le *peut-estre* est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vinst marchand pour ce tresor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoy si peu croire un feu si véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet resver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il fera demain jour, et la nuit porte avis.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flame est plus propre à resver.
J'en puis voir sa fenestre, et de sa chére idée
Mon ame, à cet aspect, sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de resver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de reméde au desordre arrivé?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toy-mesme
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprème :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal;
Il ne fait réüssir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sçay ce qu'est Lucrèce ; elle est sage et discrette,
A luy faire present mes efforts seroient vains,
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains,
Et, bien que sur ce point elle les desavouë,
Avec un tel secret leur langue se dénouë :
Ils parlent, et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit il m'en faut acheter.
Si celle-cy venoit qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre,
Et ce sera hazard si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de luy payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vray, j'en juge par moy-mesme,
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et comme c'est m'aimer que me faire present,
Je suis toûjours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est batu.

DORANTE.

Contre qui?

CLITON.

L'on ne sçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vostre à peu prés le figure,
Et si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce?

CLITON.

Ah! Monsieur, m'auriez-vous joüé ce tour d'adresse?

DORANTE.

Nous nous batimes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement;
Mais à toy, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toy, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne celeray rien, puisque je l'ay promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis...
Il passa par Poitiers, où nous prismes querelle,
Et, comme on nous fit lors une paix telle-quelle,
Nous sceusmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la premiére veuë il en faudroit taster.
Hier nous nous rencontrons; cette ardeur se réveille,
Fait de nostre embrassade un appel à l'oreille.
Je me défais de toy, j'y cours, je le réjoins,
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins,
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'estre jamais malade...
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce conte, il est mort?

DORANTE.

Je le laissay pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort;
Il étoit honneste homme, et le Ciel ne déploye...

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher amy, faire part de ma joye;
Je suis heureux, mon pére...

DORANTE.

Et bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à resver.

DORANTE.

Ta joye est peu commune, et, pour revoir un pére,
Un tel homme que nous ne se réjoüit guére.

ALCIPPE.

Un esprit que la joye entiérement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sçache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée.
On attendoit mon pére afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner;
Mais je m'en réjouïs. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Ouy, je luy vay porter cette heureuse nouvelle,
Et je t'en ay voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrace?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon pére se délasse,
J'ay voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, *à Dorante.*

Les gens que vous tüez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ay de part ny d'autre aucune défiance.
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le Ciel te donne un hymen sans soucy!

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort! Quoy! Monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moy, de vostre cœur l'unique secrétaire!
A moy, de vos secrets le grand dépositaire!
Avec ces qualitez, j'avois lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoy! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croiray tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
More, juif ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne;

L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il est à present des secrets merveilleux.
Ne t'a-t'on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans,
Et je n'ay point appris qu'elle eust tant d'efficace
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sçais une
Qui rappelle si-tost des portes du trépas
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas.
Quiconque la sçait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, et tu serois heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles
Que ce seroient pour toy des tresors inutiles.

CLITON.

Vous sçavez donc l'hebreu?

DORANTE.

L'hebreu? Parfaitement.
J'ay dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de menteries.

Vous les hachez menu comme chair à pastez ;
Vous avez tout le corps bien plein de véritez...
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !
Mais mon pére survient.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchois pas, moy. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un pére incommode un homme de mon âge !

GERONTE.

Veu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser desunis ceux que le Ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent desir de voir icy ta femme.
J'écris donc à son pére, écry-luy comme moy.
Je luy mande qu'aprés ce que j'ay sceu de toy,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage et si bien née, entre dans ma famille.
J'ajouste à ce discours que je brusle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne ;

Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilitez il sera bien surpris,
Et, pour moy, je suis prest ; mais je perdray ma peine :
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène...
Elle est grosse.

GERONTE.

Elle est grosse ?

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GERONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder sa grossesse ?

GERONTE.

Non, j'auray patience autant que d'allegresse :
Pour hazarder ce gage, il m'est trop précieux.
A ce coup, ma priére a pénétré les cieux.
Je pense, en le voyant, que je mourray de joye.
Adieu, je vay changer la lettre que j'envoye,
En écrire à son pére un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *à Cliton.*

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE, *se retournant.*

Ecry-luy comme moy.

DORANTE.

Je n'y manqueray pas.

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GERONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-pére.
Comment s'appelle-t'il?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire...
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet, j'écriray le dessus.

GERONTE.

Etant tout d'une main, il sera plus honneste.

DORANTE.

Ne luy pourray-je oster ce soucy de la teste?
Vostre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GERONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fascheux.

DORANTE.

Son pére sçait la cour.

GERONTE.

Ne me fay plus attendre,
Dy-moy...

DORANTE.

Que luy diray-je?

GERONTE.

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre! Tu m'as dit tantost un autre nom :
C'étoit, je m'en souviens, ouy, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Ouy, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre;

Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom
Que tantost c'est Pyrandre, et tantost Armédon.

GERONTE.

C'est un abus commun qu'authorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin, j'en suis sorty.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menty.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bien-tost toute l'histoire.
Aprés ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor long-temps ne peut estre caché.
On le sçait chez Lucrèce et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et, puisque le temps presse,
Il faut tascher en haste à m'engager Lucrèce.
Voicy tout à propos ce que j'ay souhaité.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chére amie, hier au soir j'étois si transporté
Qu'en ce ravissement je ne pûs me permettre
De bien penser à toy, quand j'eus leu cette lettre;
Mais tu n'y perdras rien, et voicy pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, Monsieur...

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort,
Je ne suis pas de...

DORANTE.

Pren.

SABINE.

Hé! Monsieur!

DORANTE.

Pren, te dy-je,
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépesche, ten la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je luy veux par pitié donner quelques leçons.
Chére amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences...
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :

Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, croy qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluye est fort douce, et, quand j'en voy pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siécle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retien bien ma doctrine, et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toy je seray de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toy toute autre chose.
Mais, comme j'ay receu cette lettre de toy,
En voudrois-tu donner la réponse pour moy ?

SABINE.

Je la donneray bien, mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire.
J'y feray mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gand.

DORANTE.

Le secret a joüé. Presente-la, n'importe,
Elle n'a pas pour moy d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE

Je vous conteray lors tout ce que j'auray fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.
Tu vois que les effets préviennent les paroles :
C'est un homme qui fait litiére de pistolles ;
Mais, comme auprès de luy je puis beaucoup pour toy...
SABINE.
Fay tomber de la pluye, et laisse faire à moy.
CLITON.
Tu viens d'entrer en goust.
SABINE.
Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses ;
Je sçay bien mon métier, et ma simplicité
Jouë aussi bien son jeu que ton avidité.
CLITON.
Si tu sçais ton métier, dy-moy quelle espérance
Doit obstiner mon maistre à la persévérance.
Sera-t'elle insensible ? en viendrons-nous à bout?
SABINE.
Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te desabuser, sçache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse...
Durant toute la nuit elle n'a point dormy,
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demy.
CLITON.
Mais sur quel privilége est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demy, de maltraiter le monde?

Il n'en a cette nuit receu que des mépris.
Chére amie, après tout, mon maistre vaut son prix...
Ces amours à demy sont d'une étrange espéce,
Et, s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se haste point, on l'aime asseurément.

CLITON.

Mais on le luy témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vy jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles;
Elle l'aime, et son cœur n y sçauroit consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier mesme elle le vit dedans les Thuilleries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vray quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'estre en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soûpirer d'ennuy.

SABINE.

Peut-estre que tu ments, aussi-bien comme luy.

CLITON.

Je suis homme d'honneur, tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dy-moy, sçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soûpirer en vain.
Aussi-tost que Lucrèce a pû le reconnoistre,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroistre,
Pour voir si par hazard il ne me diroit rien;
Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en, et, sans te mettre en peine de m'instruire,
Croy que je luy diray tout ce qu'il luy faut dire.

CLITON.

Adieu, de ton costé si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je feray pleuvoir.

SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

SABINE.

Que je vay bien-tost voir une fille contente!
Mais la voicy déja. Qu'elle est impatiente!
Comme elle a les yeux fins, elle a veu le poulet.

LUCRECE.

Et bien! que t'ont conté le maistre et le valet?

SABINE.

Le maistre et le valet m'ont dit la mesme chose:
Le maistre est tout à vous, et voicy de sa prose.

LUCRECE, *après avoir leu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné;

Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les croy non plus, mais j'en croy ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait present?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris?

SABINE.

Pour vous oster du trouble où flotent vos esprits
Et vous mieux témoigner ses flames véritables,
J'en ay pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune;
Mais comme, en l'acceptant, tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fay rien sçavoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourray-je promettre?

LUCRECE.

Dy-luy que sans la voir j'ay déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune! où vous enfuyez-vous?

LUCRECE.

Mesles-y de ta part deux ou trois mots plus doux.
Conte-luy dextrement le naturel des femmes;
Dy-luy qu'avec le temps on amollit leurs ames,
Et l'averty sur tout des heures et des lieux

Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'asseure.

SABINE.

Ah! si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint!
Toute nuit il soûpire, il gémit, il se plaint.

LUCRECE.

Pour appaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-luy de l'espoir avec beaucoup de crainte,
Et sçache entre les deux toûjours le modérer,
Sans m'engager à luy ny le desespérer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite;
Mais je souffre aisément la perte que j'ay faite.
Alcippe la répare, et son pére est icy.

LUCRECE.

Te voilà donc bien-tost quitte d'un grand soucy?

CLARICE.

M'en voilà bien-tost quitte, et toy, te voilà preste
A t'enrichir bien-tost d'une étrange conqueste.
Tu sçais ce qu'il m'a dit?

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A present il dit vray, j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-estre qu'il le dit, mais c'est un grand peut-estre.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe et nous l'a fait connoistre ;
Mais, s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-estre, avec le temps, il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Pren bien garde à ton fait et fay bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop, et tu dois seulement présumer
Que je panche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite.
Ces deux points, en amour, se suivent de si près
Que qui se croit aimée aime bien-tost après.

LUCRECE.

La curiosité souvent, dans quelques ames,
Produit le mesme effet que produiroient des flames.

CLARICE.

Je suis preste à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez icy toutes deux enrager.
Voyez qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

LUCRECE.

Laissons là cette folle, et dy-moy cependant :
Quand nous le vismes hier dedans les Thuilleries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Étoit-ce amour alors ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet mesme chose à mon tour.
Je l'ay pris, je l'ay lû, mais le tout sans amour,
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur, l'autre civilité;
Mais trouves-y ton conte, et j'en seray ravie,
En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine luy dira que je l'ay déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut estre tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRECE.

Ajouste : à ton exemple.

CLARICE.

Soit, mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRECE, *à Clarice.*

Allons.

(*A Sabine.*)

Si tu le vois, agy comme tu sçais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais.
Je connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remedie;
Mais sçachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRECE.

Je te croiray.

SABINE.

Mettons cette pluye à couvert.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire icy mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et veu, comme mon fils, les gens de ces quartiers.
Ainsi, vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de leurs citoyens,
Noble à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ny gentilhomme
Qui (si je m'en souviens) de la sorte se nomme.

GERONTE.

Vous le connoistrez mieux peut-estre à l'autre nom :
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le pére d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux mesme on prise?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant,
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garand...

GERONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne sçay que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un desordre arrivé
L'a forcé sur le champ d'épouser cette belle.
Je sçay tout, et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir, et vostre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoy! Dorante a donc fait un secret mariage?

GERONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GERONTE.

Luy-mesme.

PHILISTE.

Ah! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidelle récit;

Il en sçait mieux que moy toutes les circonstances:
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moy je n'eus jamais celuy de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est seure, et vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention,
Et, si ce mariage est de mesme méthode,
La piéce est fort complette et des plus à la mode.

GERONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en couroux?

PHILISTE.

Ma foy, vous en tenez aussi bien comme nous,
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez? Adieu, je ne vous dy plus rien.

SCENE II.

GERONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel pére plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe, et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moy-mesme,

Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second autheur.
Comme si c'étoit peu, pour mon reste de vie,
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame, se joüant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Etes-vous gentilhomme?

DORANTE.

Ah! rencontre fascheuse!
Etant sorty de vous, la chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'estre sorty de moy?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croy.

GERONTE.

Et ne sçavez-vous point, avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moy fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné le vice aussi le pert.

Ce qui naist d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire,
Et, dans la lascheté du vice où je te voy,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorty de moy.

DORANTE.

Moy?

GERONTE.

Laisse-moy parler, toy de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire,
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraîment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenty lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je ments?

GERONTE.

Qui me le dit, infame?
Dy-moy, si tu le peux, dy le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.

CLITON, *à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajouste, ajouste encor avec effronterie
Le nom de ton beau-pére et de sa seigneurie,
Invente, à m'ébloüir, quelques nouveaux détours.

CLITON, *à Dorante.*

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a crû legérement
Ce qu'un homme du tien debite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible et pour cervelle usée!
Mais, dy-moy, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence ou couroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lasche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dust tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venuë,
Consentoit à tes yeux l'hymen d'une inconnuë?
Ce grand excès d'amour que je t'ay témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moy respect, amour, ny crainte.
Va, je te desavouë.

DORANTE.

Eh! mon pére, écoutez.

GERONTE.

Quoy? des contes en l'air et sur l'heure inventez?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GERONTE.

En est-il dans ta bouche?

CLITON, *à Dorante.*

Voicy pour vostre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ay pû voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot... Vous la pouvez connoistre.

GERONTE.

Dy vray, je la connois, et ceux qui l'ont fait naistre.
Son pére est mon amy.

DORANTE.

Mon cœur, en un moment,
Etant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontez avoient fait de Clarice,
Si-tost que je le sceus, me parut un supplice.
Mais, comme j'ignorois si Lucrèce et son sort
Pouvoient avec le vostre avoir quelque rapport,
Je n'osay pas encor vous découvrir la flame
Que venoient ses beautez d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour,
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais, si je vous osois demander quelque grace,
A present que je sçais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle.
Obtenez-la d'un pére, et je l'obtiendray d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton, que vous voyez:
Il sçait tout mon secret.

GERONTE.

Tu ne meurs pas de honte

Qu'il faille que de luy je fasse plus de conte,
Et que ton pére mesme, en doute de ta foy,
Donne plus de croyance à ton valet qu à toy?
Ecoute, je suis bon, et, malgré ma colére,
Je veux, encor un coup, montrer un cœur de pére;
Je veux, encor un coup, pour toy me hazarder.
Je connoy ta Lucrèce, et la vay demander.
Mais si de ton costé le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux asseurer, souffrez que je vous suive.

GERONTE.

Demeure icy, demeure, et ne suy point mes pas;
Je doute, je hazarde, et je ne te croy pas.
Mais sçache que tantost, si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais.
Autrement, souvien-toy du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un pére,
Et que ton sang indigne, à mes pieds répandu,
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tost et de mauvaise grace.
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois

Devoit en galant-homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ay l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse :
Car je doute à present si vous aimez Lucrèce,
Et vous voy si fertile en semblables détours
Que, quoy que vous disiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine;
Mais je hazarde trop, et c'est ce qui me gesne.
Si son pére et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port;
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit concluë,
Suis-je seur que la fille y soit bien résoluë?
J'ay tantost veu passer cet objet si charmant.
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'huy que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon prémier amour j'ay l'ame un peu gesnée;
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-cy l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoy donc montrer une flame si grande,
Et porter vostre pére à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas crû si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoy! mesme en disant vray vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'appaiser sa colére.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon pére!
Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moy-mesme un bon office.
O qu'Alcippe est heureux et que je suis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi-bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé
Que l'autre, à ses yeux mesme, avoit presque volé.
Mais Sabine survient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de si belles mains as-tu sceu la remettre?

SABINE.

Ouy, Monsieur, mais...

DORANTE.

Quoy, mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré?

SABINE.

Ah! si vous aviez veu comme elle m'a grondée!
Elle me va chasser, l'affaire en est vuidée.

DORANTE.

Elle s'appaisera... Mais, pour t'en consoler,
Ten la main.

SABINE.

Eh! Monsieur!

DORANTE.

Ose encor luy parler:
Je ne perds pas si-tost toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne piece, avec ses révérences.
Comme ses déplaisirs sont déja consolez!
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire;
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sçait-elle son métier!

SABINE.

Elle n'en a rien fait et l'a lû tout entier.
Je ne puis si long-temps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'iray dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce conte?

SABINE.

Elle? non.

DORANTE.

M'aime-t'elle?

SABINE.

Non-plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t'elle quelqu'autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendray-je?

SABINE.

Je ne sçay.

DORANTE.

Mais enfin, dy-moy...

SABINE.

Que vous diray-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dy.

DORANTE.

Mais elle m'aimera?

SABINE.

Peut-estre.

DORANTE.

Et quand encor?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira? Que ma joye est extréme!

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dy déja donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en sçauroit plus douter,
Mon pére...

SABINE.

La voicy qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il peut te dire vray, mais ce n'est pas son vice;
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, *à Clarice.*

Beauté, qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, *à Lucrèce.*

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moy qu'il regarde.

LUCRECE, *à Clarice.*

Quelques regards sur toy sont tombez par mégarde;
Voyons s'il continuë.

DORANTE, *à Clarice.*

Ah! que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnoy par mon expérience
Quel supplice aux amans est une heure d'absence!

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il continuë encor.

LUCRECE, *à Clarice.*

Mais voy ce qu'il m'écrit.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRECE, *à Clarice.*

Tu prens pour toy ce qu'il me dit.

CLARICE.

Eclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, *à Clarice.*

Hélas! que cette amour vous est indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis sous vostre loy...

CLARICE, *à Lucrèce.*

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toy?

LUCRECE, *à Clarice.*

Je ne sçais où j'en suis.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entiére.

LUCRECE, *à Clarice.*

Veu ce que nous sçavons, elle est un peu grossiére.

CLARICE, *à Lucrèce.*

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour:
Il te flate de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, *à Clarice.*

Vous consultez ensemble? Ah! quoy qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie:
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal,
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRECE, *en elle-mesme.*

Ah! je n'en ay que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, *à Dorante.*

Ce qu'elle me disoit est de vray fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le croy, mais enfin me reconnoissez-vous?

DORANTE.

Si je vous reconnoy! Quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Thuilleries,
Que je fis aussi-tost maîtresse de mon sort!

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déja vostre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déja je vous aurois quittée?
Que plûtost à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la croy, vous étes marié.

DORANTE.

Vous me joüez, Madame, et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais, avant qu'avec moy le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie!

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je seray marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.

Mais enfin vous sçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour estre à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sçay plus moy-mesme à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, *à Cliton.*

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON, *à Dorante.*

Vous en tenez, Monsieur, Lucrèce est la plus belle.
Mais laquelle des deux, j'en ay le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ay crû la reconnoistre.

CLITON, *à Dorante.*

Clarice sous son nom parloit à sa fenestre,
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens; mais l'autre la vaut bien,
Et, comme dès tantost je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja panchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, joüer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de baterie.

LUCRECE, *à Clarice.*

Voyons le dernier point de son effronterie;
Quand tu luy diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.*

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris:
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous luy parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moy! depuis mon retour je n'ay parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse,
Et je ne vous ay point reconnue à la voix?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vray pour la prémiére fois?

DORANTE.

Pour me venger de vous, j'eus assez de malice
Pour vous laisser joüir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnay plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarassay, n'en faites point la fine,
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine:
Vous pensiez me joüer, et moy je vous joüois,
Mais par de faux mépris que je desavoüois,
Car enfin je vous aime, et je hay de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoy, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air
Quand un pére pour vous est venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre?

LUCRECE, *à Dorante.*

Pourquoy, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE, *à Lucrèce.*

J'aime de ce couroux les principes cachez;
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous faschez.
Mais j'ay moy-mesme enfin assez joüé d'adresse,
Il faut vous dire vray, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe, et peux-tu l'écouter?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez oüy, vous n'en pourrez douter.
Sous vostre nom, Lucrèce, et par vostre fenestre
Clarice m'a fait piéce, et je l'ay sceu connoistre;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ay mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Thuilleries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, *à Lucrèce.*

Veux-tu long-temps encor écouter ce mocqueur?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naistre un feu que j'ay fait taire,
Jusqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'une pére.
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Voy que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que joüer des tours de passe-passe.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Vous seule étes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRECE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon pére à present porte parole au vostre,
Après son témoignage en voudrez-vous quelqu'autre?

LUCRECE.

Après son témoignage, il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartez vostre erreur se dissipe.
(*A Clarice.*)
Et vous, belle Clarice, aimez toûjours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien;
Je ne luy feray pas ce mauvais entretien,
Mais entre vous et moy vous sçavez le mystére.
Le voicy qui s'avance, et j'apperçoy mon pére.

SCENE VII.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice et parlant à elle.*

Nos parens sont d'accord, et vous étes à moy.

GERONTE, *sortant de chez Lucrèce et parlant à elle.*

Vostre pére à Dorante engage vostre foy.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Un mot de vostre main, l'affaire est terminée.

GERONTE, *à Lucrèce.*

Un mot de vostre bouche achéve l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'huy müettes toutes deux?

CLARICE.

Mon pére a sur mes vœux une entiére puissance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéïssance.

GERONTE, *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Venez donc ajoûter ce doux consentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.*)

SABINE, *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changeray pour toy cette pluye en riviéres.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser:
Mon métier ne vaut rien, quand on s'en peut passer.

CLITON, *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarasse!
Peu sçauroient comme luy s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

EXAMEN DU MENTEUR

CETTE pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné que j'ay dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aye faites, et qu'il fust de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Végue, mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de D. Juan d'Alarcon où il prétend que cette comédie est à luy, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empesche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est tres-ingénieuse, et je n'ay rien veu dans cette langue qui m'aye satisfait davantage. J'ay tasché de la réduire à nostre usage et dans nos régles; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurois pû la purger sans luy faire perdre une bonne partie de ses beautez. Je les ay faits les plus courts que j'ay pû, et je me les suis permis rarement sans laisser deux acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gesne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sçait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoûtumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris, mais le prémier acte est dans les Thuilleries, et le reste à la Place Royale. Celle de jour n'est pas forcée, pourveu qu'on luy laisse les vingt et quatre

heures entiéres. Quant à celle d'action, je ne sçay s'il n'y a point quelque chose à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucréce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'autheur espagnol luy donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit a épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toûjours au nom, et croit que Clarice porte celuy-là, il luy presente la main quand on luy a accordé l'autre, et dit hautement, quand on l'avertit de son erreur, que, s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Surquoy le pére de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenuë, et le sien propre luy fait la mesme menace. Pour moy, j'ay trouvé cette maniére de finir un peu dure, et crû qu'un mariage moins violenté seroit plus au goust de nostre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à luy donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquiéme acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous costez.

LA SUITE

DU

MENTEUR

COMEDIE

ACTEURS.

DORANTE.
CLITON, valet de Dorante.
CLEANDRE, gentil-homme de Lyon.
MELISSE, sœur de Cléandre.
PHILISTE, amy de Dorante et amoureux de Mélisse.
LYSE, femme de chambre de Mélisse.
Un prevost.

La scéne est à Lyon.

LA SUITE
DU
MENTEUR

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

(*Dorante paroit écrivant dans une prison, et le geolier ouvrant la porte à Cliton et le luy montrant.*)

CLITON.
AH ! Monsieur, c'est donc vous?
DORANTE.
Cliton, je te revoy !
CLITON.
Je vous trouve, Monsieur, dans la maison du roy !

Quel charme, quel désordre ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait vostre hostellerie ?

DORANTE.

Tu le sçauras tantost. Mais qui t'améne icy ?

CLITON.

Les soins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prens trop de soucy,
Et, bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaist, j'en aime la surprise :
Ce devoir, quoy que tard, enfin s'est éveillé.

CLITON.

Et qui sçavoit, Monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allegresse,
Qu'impatiens desirs de posséder Lucrèce;
L'argent était touché, les accords publiez,
Le festin commandé, les parens conviez,
Les violons choisis, ainsi que la journée :
Rien ne sembloit plus seur qu'un si proche hyménée;
Et parmy ces apprests, la nuit d'auparavant,
Vous sceustes faire gille, et fendistes le vent.
Comme il ne fut jamais d'eclypse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture.
Tous s'entre-regardoient, étonnez, ébaïs.
L'un disoit : « Il est jeune, il veut voir le païs » ;
L'autre : « Il s'est allé battre, il a quelque querelle »;
L'autre d'une autre idée embrouilloit sa cervelle;
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairay le nom
Pour moy, j'écoutois tout, et mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par vostre artifice :
Ainsi, ce qui chez eux prenoit plus de crédit

M'étoit aussi suspect que si vous l'eussiez dit,
Et tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux, je consolois Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimois, je te jure, et pour la posséder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder;
Mais, quand j'eus bien pensé que j'allois, à mon âge,
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ses chaisnes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moy d'attraits.
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse;
Je crûs qu'il falloit mieux employer ma jeunesse,
Et que, quelques appas qui pûssent me ravir,
C'étoit mal en user que si-tost m'asservir.
Je combats toutefois, mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance,
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achéve de pousser où j'étois trop panché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie.
Je parts de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dy-moy, que fit-elle, et que dit lors son pére?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colére?

CLITON.

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit:
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit.
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroye;
Lucrèce par dépit témoigne de la joye,
Chante, dance, discourt, rit, mais, sur mon honneur,
Elle enrageoit, Monsieur, dans l'ame, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et, pour plastrer l'affaire,

La pauvre délaissée épouse vostre pére,
Et, rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est, à son avis, que d'estre mariée;
Et, comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéïssante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon-homme enfin à sa seconde,
C'est à dire qu'il prend la poste à l'autre monde:
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ay sceu sa mort à Rome, où j'en ay pris le dueil.

CLITON.

Elle a laissé chez vous un diable de ménage.
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage;
La vefve et les cousins, chacun y fait pour soy
Comme fait un traitant pour les deniers du roy;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entiéres,
Ils ne pardonnent pas mesme au plomb des goutiéres,
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre cloux.
J'apprens qu'on vous a veu cependant à Florence;
Pour vous donner avis, je pars en diligence,
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je voy courir du peuple avec émotion:
Je veux voir ce que c'est, et je voy, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble;
On m'y permet l'entrée, et, vous trouvant icy,
Je trouve en mesme temps mon voyage accourcy.
Voilà mon avanture; apprenez-moy la vostre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin,
Traistre? en ay-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connoit-on à l'habit aujourd'huy la canaille,
Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de filoux
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vray; mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger:
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prens ma route en France,
Où, si-tost que je suis en païs d'asseurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon, je voy dans la campagne...

CLITON, *bas*.

N'aurons-nous point icy de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, Monsieur, je gronde, entre mes dents,
Du malheur qui suivra ces rares incidents;
J'en ay l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je voy tirer l'épée,
Et, pour en empescher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poin, et descens de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoy je me prépare,

Se haste d'achever avant qu'on les sépare,
Presse sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaye,
Pour arréter son sang, de luy bander sa playe;
L'autre, sans perdre temps en cet événement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparoit, et, mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillez,
Qu'au bruit de ce düel trois sergens éveillez,
Tous gonflez de l'espoir d'une bonne lipée,
Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solemnel,
Mon argent fut pour eux le prémier criminel,
Et, s'en étant saisis aux prémieres approches,
Ces messieurs pour prison luy donnerent leurs poches;
Et moy, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet apartement.
Qui te fait ainsi rire, et qu'est-ce que tu penses?

CLITON.

Je trouve icy, Monsieur, beaucoup de circonstances:
Vous en avez sans doute un tresor infiny;
Vostre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourny,
Et le cheval sur tout vaut, en cette rencontre,
Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre.

DORANTE.

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'étoit si familier,
Et maintenant, Cliton, je vis en honneste homme.

CLITON.

Vous étes amendé du voyage de Rome,

Et vostre ame, en ce lieu réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah ! j'aurois plûtost crû...

DORANTE.

Le temps m'a fait connoistre
Quelle indignité c'est et quel mal en peut naistre.

CLITON.

Quoy! ce düel, ces coups si justement portez,
Ce cheval, ces sergents...

DORANTE.

Autant de véritez.

CLITON.

J'en suis fasché pour vous, Monsieur, et surtout d'une,
Que je ne conte pas à petite infortune :
Vous étes prisonnier et n'avez point d'argent;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah! Monsieur, sans argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu; mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et, comme il est parent des prémiers magistrats
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ay sceu qu'il est en ville, et luy venois d'écrire
Lors qu'icy le concierge est venu t'introduire.
Va luy porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours,
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprens rien à ces nouveaux mystéres :

Les filles doivent estre ici fort volontaires;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Il ne fait que sortir des mains de trois sergents;
Je t'en veux avertir, un fol espoir te trouble;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en apporte pour luy.

CLITON.

Pour luy! tu m'as dupé,
Et je doute sans toy si nous aurions soupé.

LYSE, *montrant une bourse.*

Avec ce passe-port suis-je la bien venuë?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la veuë.

LYSE.

Ay-je bien pris mon temps?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvoit.
C'est une honneste fille, et Dieu nous la devoit.
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle?

LYSE.

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flame.

DORANTE.

Une dame?

CLITON.

Lisez sans faire de façons:
Dieu nous aime, Monsieur, comme nous sommes bons;
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduisoit prisonnier, j'ay mis les yeux à la fenestre, et vous ay trouvé de si bonne mine que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en veut point sortir tant que vous y serez. Je feray mon possible pour vous en tirer au plutost. Cependant obligez-moy de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoye; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous étes, et il m'en demeure assez d'autres à votre service.

DORANTE *continuë.*

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

Les mots en sont françois.
(*A Lyse.*)
Dy-moy, sont-ce louys, ou pistolles de poids?

DORANTE.

Tay-toy.

LYSE, *à Dorante.*

Pour ma maîtresse il est de consequence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance:
Ce secret trop tost sceu peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je seray cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un si grand bien-fait j'ignoreray la source?

CLITON, *à Dorante.*

Curiosité bas, prenons toûjours la bourse:
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout sçavoir.

LYSE, *à Dorante.*

Puis-je la luy donner?

CLITON, *à Lyse.*

Donne, j'ay tout pouvoir,

Quand mesme ce seroit le tresor de Venise.

DORANTE.

Tout-beau, tout-beau, Cliton! il nous faut...

CLITON.

Lascher prise?

Quoy! c'est ainsi, Monsieur...

DORANTE.

Parleras-tu toûjours?

CLITON.

Et voulez-vous du Ciel renvoyer le secours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soy quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, et la prens pour mon conte.

DORANTE, *à Lyse.*

Ecoute un mot.

CLITON.

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE.

Ta maîtresse m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrème et m'étonne,

Mais...

CLITON.

Le diable de mais!

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON.

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçoy comme un prest le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je suis ressuscité. Prest ou don, ne m'importe.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Pren. Je le luy rendray, mesme avant que je sorte.

CLITON, *à Lyse.*

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encor autant.
Et vous, Monsieur, songez à changer de demeure;
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Ne me romps plus la teste; et toy, tarde un moment,
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(*Dorante va écrire sur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble?

LYSE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moy.

LYSE.

Toy?

CLITON.

Ouy, moy. Que t'en semble?

Dy.

LYSE.

Que, tout vert et rouge, ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied?

LYSE.

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'instaler aux petites maisons.

CLITON.

Ce front?

LYSE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette teste?

LYSE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'est là que mes sens demeurent étonnez :
Le ton de voix est rare, aussi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie
Que tu me vas résoudre à faire une folie.

Touche, je veux t'aimer, tu seras mon soucy.
Nos maistres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'auray mille beaux mots tous les jours à te dire,
Je coucheray de feux, de sanglots, de martyre;
Je te diray: « Je meurs, je suis dans les abois,
Je brusle... »

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprens deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte.
Si tu me veux en vie, affoibly ces attraits,
Et retien pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sçais mesme charmer alors que tu te mocques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques.
On a traité mon maistre avec moins de rigueur:
On n'a pris que sa bourse, et tu prens jusqu'au cœur.

LYSE.

Il est riche, ton maistre?

CLITON.

Assez.

LYSE.

Et gentil-homme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et se nomme?

DORANTE, *fouillant dans la bourse.*

Porte-luy cette lettre, et reçoy...

CLITON, *luy retenant le bras.*

Sans conter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, Monsieur, je vous proteste.

LYSE.

Celle qui vous l'envoye en a pour moy de reste.

CLITON.

Je vous le disois bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Luy pourray-je, Monsieur, apprendre vostre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet. Mais pren, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'est luy faire injure?

LYSE.

Vous perdez temps, Monsieur; je sçay trop mon devoir.
Adieu, dans peu de temps je viendray vous revoir,
Et porte tant de joye à celle qui vous aime
Qu'elle rapportera la réponse elle-mesme.

CLITON.

Adieu, belle railleuse.

LYSE.

Adieu, cher babillard.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette fille est jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON.

Quoy! vous voulez, Monsieur, aimer cette inconnuë?

DORANTE.

Ouy, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir veuë?

DORANTE.

Un si rare bien-fait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnoissant;
Et, comme de soy-mesme il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux,
Et, si l'on n'est ingrat, il faut estre amoureux.

CLITON.

Vostre amour va toûjours d'un étrange caprice:
Dès l'abord autrefois vous aimastes Clarice;
Celle-cy, sans la voir; mais, Monsieur, vostre nom,
Luy deviez-vous l'apprendre, et si-tost?

DORANTE.

Pourquoy non?
J'ay crû le devoir faire, et l'ay fait avec joye.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoye.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Ouy. Dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un,
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis vostre histoire.

DORANTE.

En une comédie?

CLITON.

Et si naïvement
Que j'ay crû, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec vostre visage,
On le prendroit pour vous : il a vostre air, vostre âge,
Vos yeux, vostre action, vostre maigre embonpoint,
Et paroit, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement, j'ay part à la peinture :
Après vostre portrait on produit ma figure;
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous vostre digne valet;
Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en mesme école.
C'est l'original mesme, il vaut ce que je vaux;
Si quelqu'autre s'en mesle, on peut s'inscrire en faux,
Et tout autre que luy, dans cette comédie,
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air;

Philiste avec Alcippe y vient vous accorder;
Vostre feu pére mesme est joüé sous le masque.

DORANTE.

Cette piéce doit estre et plaisante et fantasque :
Mais son nom ?

CLITON.

Vostre nom de guerre, LE MENTEUR.

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'autheur?

CLITON.

La piéce a reüssi, quoy que foible de style,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville,
De sorte qu'aujourd'huy presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moy, c'est bien pis, je n'ose plus paroistre:
Ce maraut de farceur m'a fait si bien connoistre
Que les petits enfans, si-tost qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la ruë et me montrent au doigt,
Et chacun rit de voir les courtauts de boutique,[1]
Grossissant à l'envy leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moy: LE VALET DU MENTEUR!
Vous en riez vous-mesme!

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien qu'à present, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un records, pas d'un cabaret mesme.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime;

Comme Paris est loin, si je ne suis deceu.
Nous pourrons reüssir, avant qu'elle ait rien sceu.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entens du murmure.

SCENE IV.

LE PREVOST, CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

CLEANDRE, *au prevost.*

Ah! je suis innocent, vous me faites injure.

LE PREVOST, *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, Monsieur, ne craignez aucun mal;
Mais, comme enfin le mort étoit vostre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je doy, sur ce soupçon, vous mettre en sa presence.

CLEANDRE, *au prevost.*

Et si, pour s'affranchir, il ose me charger?

LE PREVOST, *à Cléandre.*

La justice entre vous en sçaura bien juger;
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
(*A Dorante.*)
Vous avez veu, Monsieur, le coup qu'on vous impute.
Voyez ce cavalier, en seroit-il l'autheur?

CLEANDRE, *bas.*

Il va me reconnoistre. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE, *au prevost.*

Souffrez que j'examine à loisir son visage.
(*Bas.*)
C'est luy, mais il n'a fait qu'en homme de courage:

Ce seroit lascheté, quoy qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLEANDRE, *bas.*

Il me connoit, je tremble.

DORANTE, *au prevost.*

Ce cavalier, Monsieur, n'a rien qui luy ressemble:
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connoy moins tant plus je le contemple.

CLEANDRE, *bas.*

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit mesme est tout autre.

LE PREVOST.

Enfin ce n'est pas luy?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au düel d'aujourd'huy.

LE PREVOST, *à Cléandre.*

Je suis ravy, Monsieur, de voir vostre innocence
Asseurée à present par sa reconnoissance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir:
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLEANDRE, *au prevost.*

Vous avez fait le deû de vostre office.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE, CLITON.

DORANTE, *à Cléandre.*

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnoy bien.
Faites vostre devoir, comme j'ay fait le mien.

CLEANDRE.

Monsieur...

DORANTE.

Point de replique, on pourroit nous entendre.

CLEANDRE.

Sçachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sçay mon devoir, que j'en prendray soucy,
Et que je périray pour vous tirer d'icy.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'est-il pas vray, Cliton, que c'eust été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avois entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON.

Quoy! c'est là donc, Monsieur...

DORANTE.

Ouy, c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à vostre cheval?

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sçais où j'en suis, et deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ay veu sur son visage un noble caractére,
Qui, me parlant pour luy, m'a forcé de me taire,
Et, d'une voix connuë entre les gens de cœur,
M'a dit qu'en le perdant je me perdois d'honneur.
J'ay crû devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on s'amende à Rome?
Je me tiens au proverbe; ouy, courez, voyagez;
Je veux estre guenon si jamais vous changez:
Vous mentirez toûjours, Monsieur, sur ma parole.
Croyez-moy que Poitiers est une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier,
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne ments plus, Cliton, je t'en donne asseurance.
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous, pour oraison funébre:
« C'étoit en menterie un autheur tres-célébre,
Qui sceut y raffiner de si digne façon
Qu'aux maistres du métier il en eust fait leçon,

Et qui, tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque,
Aux plus forts d'après luy pust donner quinze et bisque »

DORANTE.

Je n'ay plus qu'à mourir, mon epitaphe est fait,
Et tu m'érigeras en cavalier parfait.
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste.
Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste,
Donne-luy cette lettre, et moy, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'iray me divertir.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

Melisse, *tenant une lettre ouverte en sa main.*

Certes, il écrit bien; sa lettre est excellente.

Lyse.

Madame, sa personne est encor plus galante :
Tout est charmant en luy, sa grace, son maintien...

Melisse.

Il semble que déja tu luy veuilles du bien.

Lyse.

J'en trouve, à dire vray, la rencontre si belle
Que je voudrois l'aimer, si j'étois demoiselle.
Il est riche, et, de plus, il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vray paradis;
Et, ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
Je vous le dis encor, je m'y passerois bien,
Et, si j'étois son fait, il seroit fort le mien.

MELISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MELISSE.

A sa lettre il paroîst qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dy-moy, parle-t'il aussi-bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour luy faire en discours montrer son éloquence,
Il luy faudroit des gens de plus de conséquence:
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MELISSE.

Et que croit-il de moy?

LYSE.

Ce que vous luy mandez:
Que vous l'avez tantost veu par vostre fenestre,
Que vous l'aimez déja.

MELISSE.

Cela pourroit bien estre.

LYSE.

Sans l'avoir jamais veu?

MELISSE.

J'écris bien sans le voir.

LYSE.

Mais vous suivez d'un frére un absolu pouvoir,
Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant vostre nom,
Pour luy donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MELISSE.

Je n'écrivois tantost qu'à dessein de luy plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ay pitié de l'ennuy
D'un homme si bien fait, qui souffre pour autruy,
Et, par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour;
S'il ne sçait qui je suis, il peut l'apprendre un jour;
Un tel gage m'oblige à luy tenir parole :
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puis qu'il a du mérite, on ne m'en peut blasmer,
Et je luy doy mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare :
L'amour en est le peintre, et ton rapport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez, vous verrez qu'il vous aime;
Si vous vous engagez, il s'engage de mesme,
Et se forme de vous un tableau si parfait
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que vostre amour plaisamment s'entretienne :
Il sera vostre idée, et vous serez la sienne.
L'alliance est mignarde, et cette nouveauté,
Sur tout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez, pour Dorante ou Mélisse :
« Vostre tres-humble idée à vous rendre service. »
Vous vous moquez, Madame, et, loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

MELISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, Madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'ame,
Vostre amant?

MELISSE.

Qui ?

LYSE.

Philiste.

MELISSE.

Ah ! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ay d'appas;
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.

LYSE.

Il est riche, et parent des prémiers de Lyon.

MELISSE.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilitez on diroit qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur
L'amour mesme d'un roy me seroit importune,
S'il falloit la tenir à si haute fortune.
La sienne est un tresor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous, et, quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE.

Peut-estre il est timide et n'ose davantage.

MELISSE.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frére, et ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MELISSE.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre, j'en souffre, et je luy rens ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne doy plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ay veu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MELISSE.

Qui l'empesche d'entrer, et me voir tous les jours?
Cette façon d'agir est-elle plus polie?
Croit-il...

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La sienne est de vous voir avec tant de respect
Qu'il passe pour superbe et vous devient suspect,
Et la vostre, un dégoust de cette retenuë,
Qui vous fait mépriser la personne connuë,
Pour donner vostre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parce qu'il est de loin.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLEANDRE.
Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur?

MELISSE.
Sans me connoistre il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ay veu conduire en ce triste sejour,
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour,
Et Lyse, qui l'a veu, m'en dit tant de merveilles
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLEANDRE.
Ah! si tu sçavois tout!

MELISSE.
Elle ne laisse rien:
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le visage attrayant, et la façon modeste.

CLEANDRE.
Ah! que c'est peu de chose au prix de ce qui reste!

MELISSE.
Que reste-t'il à dire? un courage invaincu?

CLEANDRE.
C'est le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'est le cœur le plus noble, et l'ame la plus haute...

MELISSE.
Quoy! vous voulez, mon frere, ajoûter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé,
Et vous-mesme achever ce qu'elle a commencé?

CLEANDRE.

Ma sœur, à peine sçay-je encor comme il se nomme,
Et je sçay qu'on n'a veu jamais plus honneste homme,
Et que ton frére enfin périroit aujourd'huy
Si nous avions affaire à tout autre qu'à luy.
Quoy que nostre partie aye été si secrette
Que j'en dûsse espérer une seure retraite,
Et que Florange et moy (comme je t'ay conté),
Afin que ce düel ne pûst estre éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisît diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été veus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorast nos amours,
Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vy l'innocent saisi pour le coupable
(Je croy te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sceus me retirer);
Comme je me montrois, afin que ma presence
Donnast lieu d'en juger une entiére innocence,
Sur un bruit épandu que le deffunt et moy
D'une mesme beauté nous adorions la loy,
Un prevost soupçonneux me saisit dans la ruē,
Me méne au prisonnier, et m'expose à sa veuë.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoit, je tremble encor à te le dire;
Mais appren sa vertu, chére sœur, et l'admire.
Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soy-mesme inhumain :
Luy, qui souffre pour moy, sçait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,

Oblige le prevost à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'asseure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait; voy ce que je doy faire.

MELISSE.

L'aimer, le secourir, et tous deux avoüer
Qu'une telle vertu ne se peut trop loüer.

CLEANDRE.

Si je l'ay plaint tantost de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, étoit bien légitime;
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succéde à la compassion.
Nos plus puissans secours ne sont qu'ingratitude;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude;
Sous ce mesme prétexte et ces déguisemens,
Ajouste à ton argent perles et diamans;
Qu'il ne manque de rien, et, pour sa délivrance,
Je vay de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers luy j'iray me déclarer.
Adieu, de ton costé pren soucy de me plaire,
Et voy ce que tu doy à qui te sauve un frére.

MELISSE.

Je vous obéïray tres-ponctuellement.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encor tres-volontairement,
Et la faveur du Ciel vous a bien conservée,

Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le party de Philiste a de quoy s'appuyer;
Je n'en suis plus, Madame; il n'est bon qu'à noyer,
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante.

MELISSE.

Ouy, tu peux te résoudre encor à te croter.

LYSE.

Quels de vos diamans me faut-il luy porter?

MELISSE.

Mon frére va trop viste, et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoistre mal des gens de cette sorte.
Aussi, comme son but est different du mien,
Je doy prendre un chemin fort éloigné du sien.
Il est reconnoissant, et je suis amoureuse;
Il a peur d'estre ingrat, et je veux estre heureuse.
A force de presens il se croit acquiter,
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le prémier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite;
Et, passé le besoin, quoy qu'on luy puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne sçauroit souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse :
Le prix de ses presens est en leur gentillesse;
Et celuy qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe, au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE.

Elle doit estre belle et fort mistérieuse.

MELISSE.

Au lieu des diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,

Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voye
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voye.
Porte-luy mon portrait, et, comme sans dessein,
Fay qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein;
Feins lors pour le r'avoir un déplaisir extrême:
S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vray, vous en sçavez beaucoup.

MELISSE.

L'amour est un grand maistre, il instruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MELISSE.

Vien querir mon portrait avec des confitures:
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON,
dans la prison.

DORANTE.

Voilà, mon cher amy, la véritable histoire
D'une avanture étrange et difficile à croire;
Mais, puisque je vous voy, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'avanture est étrange, et bien digne de vous;
Et, si je n'en voyois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me seriez suspect si vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour luy, Monsieur, des sentimens meilleurs:
Il s'est bien converty dans un si long voyage;
C'est tout un autre esprit sous le mesme visage,
Et tout ce qu'il debite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le mesme qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse,
Et, malgré tout cela, le mesme toutefois
Depuis qu'il est icy n'a menty qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer?

CLITON.

Ouy, Monsieur, et j'en jure
Par le Dieu des menteurs, dont il est créature;
Et, s'il vous faut encor un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laissant là ce badin, amy, je vous confesse
Qu'il me souvient toûjours de vos traits de jeunesse.
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons
J'en ay fait un bon conte en déguisant les noms,
J'en ay ry de bon cœur et j'en ay bien fait rire;
Et, quoy que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toûjours me les vient presenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus saines pensées;
Ces petites humeurs sont aussi-tost passées,
Et l'air du monde change en bonnes qualitez
Ces teintures qu'on prend aux universitez.

PHILISTE.

Dès lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une ame noble, et grande, et magnanime.

CLITON.

Je le disois dès lors; sans cette qualité,
Vous n'eussiez pû jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dy-je rien qu'il ne sçache,
Et fais-je à vostre nom quelque nouvelle tache?
N'étoit-il pas, Monsieur, avec Alcippe et vous,
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Luy qui fut le témoin du conte que vous fistes,
Luy qui vous sépara lors que vous vous batistes,
Ne sçait-il pas encor les plus rusez détours
Dont vostre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE.

Amy, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais, sans plus l'écouter, parlons de vostre affaire.
Elle me semble aisée, et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourray l'emporter:
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et mesme à la pluspart je touche de naissance.
Le mort étoit d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous attristez point cependant en prison,
On aura soin de vous comme en vostre maison;
Le concierge en a l'ordre, il tient de moy sa place,
Et si-tost que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joye est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira vostre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour, ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encor aimable? A-t'elle encor des charmes?
Par générosité luy rendons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soy qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoy que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procéde,
Je jurerois, Monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-estre l'une et l'autre, et vous a regardé
Comme un galand commode, et fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous en visionnaire.
Mais, si je disois vray, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez receu : quiconque prend se vend.

DORANTE.

Quitte pour luy jetter son argent à la teste.

CLITON.

Le compliment est doux, et la défaite honneste.
Tout de bon à ce coup vous étes converty;
Je le soûtiens, Monsieur, le proverbe a menty.
Sans scrupule autrefois, témoin vostre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent et quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien
Qu'à present vous voulez rendre à chacun le sien,
Vous vous étes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience;
Deux ou trois jours peut-estre, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sçais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-mesme;
Voy déja sa servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis.
Dûssiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passe-port
Est aussi-bien fourny comme au prémier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des pistolles?

CLITON.

Qu'avons-nous, sans cela, besoin de ses paroles?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE, *à Lyse.*

Je ne t'espérois pas si soudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilitez ma maîtresse est ravie;
Elle seroit venuë, elle en brusle d'envie,
Mais une compagnie au logis la retient:
Elle viendra bien-tost, et peut-estre elle vient;
Et je me connoy mal à l'ardeur qui l'emporte
Si vous ne la voyez mesme avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs;
Les séches sont dessous, celles-cy sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantost me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas:
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, et, dans nos avantures,
Nous ne fusmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande icy ton sentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Est-ce à toy de parler? Que n'attens-tu ton heure?

DORANTE.

Sçaurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE.

Non pas encor si-tost.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?

Parle-moy franchement, et ne déguise rien.

LYSE.

A ce conte, Monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE.

Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, et tant d'attrait aux yeux,
Qu'à te dire le vray, je ne voudrois pas mieux.
Elle me charmera pourveu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtresse n'est pas tout à fait de ma taille,
Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, Monsieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu sçais adroitement couler ta flaterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je le veux dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE.

Rendez-le-moy, Monsieur; j'ay haste, il s'en va nuit

DORANTE.

Je verray ce que c'est.

LYSE.

C'est une mignature.

DORANTE.

O le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir?

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne croy pas jamais avoir rien veu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamans dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque fueille ou mal nette ou blanchie,
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel est ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-mesme?

DORANTE.

Quoy! celle qui m'écrit?

LYSE.

Ouy, celle qui vous aime:
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné,
Et tu me veux flater par cette fausse joye.

LYSE.

Quand je dy vray, Monsieur, je prétens qu'on me croye.
Mais je m'amuse trop, l'orfévre est loin d'icy;
Donnez-moy, je perds temps.

DORANTE.

Laisse-moy ce soucy;
Nous avons un orfévre arrété pour ses debtes,
Qui sçaura tout remettre au point que tu souhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, Monsieur.

DORANTE.

Je te le feray voir.

LYSE.

A-t'il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il est trop jeune, il n'ose.

LYSE.

Je voudrois bien pour vous faire icy quelque chose,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce soit.

LYSE.

Vous me ferez chasser si quelqu'autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en seureté.

LYSE.

Mais enfin, à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendray le reprendre;
Je ne puis me résoudre à vous desobliger.

CLITON, *à Dorante, puis à Lyse.*

Elle se met pour vous en un très-grand danger.
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu méprises !

LYSE.

Je n'ay pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-estre à mon retour je sçauray te guérir ;
Je ne puis mieux pour l'heure, adieu.

CLITON.

Tout me succéde.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Vien, Cliton, et regarde. Est-elle vieille ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je suis un peu moins dupe et plus fusté que vous.
C'est un leurre, Monsieur, la chose est toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fasche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toûjours de crainte qu'on les rende;
Et, pour derniére adresse, une telle beauté

Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de sa copie.
Mais laissons ce discours, qui peut vous ennuyer.
Vous feray-je venir l'orfévre prisonnier?

DORANTE.

Simple! n'as-tu point veu que c'étoit une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte?

CLITON.

Bon, en voicy déja de deux en mesme jour,
Par devoir d'honneste homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres :
Chacun a ses talens, et ce sont là les vostres.

DORANTE.

Tay-toy, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu d'air dans la cour des prisons.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

(*L'acte se passe dans la prison.*)

DORANTE.

Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close :
On peut nous écouter et vous surprendre icy,
Et, si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ay conceuë,
Quoy qu'elle soit l'effet d'une prémiére veuë,
Joint mon péril au vostre, et les unit si bien
Qu'au cours de vostre sort elle attache le mien.

CLEANDRE.

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute :
J'ay des gens là-dehors qui gardent qu'on écoute,
Et je puis vous parler en toute seureté
De ce que mon malheur doit à vostre bonté.
Si d'un bien-fait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avouë insolvable aucunement s'acquite,

Pour m'acquiter vers vous autant que je le puis,
J'avouë, et hautement, Monsieur, que je le suis.
Mais, si cette amitié par l'amitié se paye,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye.
La vostre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vostre également,
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moy reconnoissance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie,
L'un à l'autre aussi-tost un certain nœud les lie;
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est,
Et, quand on luy ressemble, on prend son intérest.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage,
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et, si-tost que je parle, on devine à demy
Que le sexe jamais ne fut mon ennemy.

CLEANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE

C'est un vieux domestique
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis:
Il se rend familier avec tous mes amis,
Mesle par tout son mot, et jamais, quoy qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plaist.

CLEANDRE.

J'en voudrois connoistre un de l'humeur dont il est.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine,
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine,
Et je jurerois bien, Monsieur, en bonne foy,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moy.

DORANTE.

Voilà de ses bons mots les galantes surprises.
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises,
Et, quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sçait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des vers à ma loüange.

CLEANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, Monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelqu'autre fois,
Il suffit pour ce coup.

CLEANDRE.

Je ne sçaurois vous taire
En quel heureux état se trouve vostre affaire.
Vous sortirez bien-tost, et peut-estre demain;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voye:
J'en doy rougir de honte au milieu de ma joye,
Et je ne sçaurois voir sans estre un peu jaloux
Qu'il m'oste les moyens de m'employer pour vous.
Je céde avec regret à cet amy fidelle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zéle,
Et vous m'obligerez, au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attens point le temps de vostre délivrance,

De peur qu'encor un coup Philiste me devance :
Comme il m'oste aujourd'huy l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je luy veux ravir.

DORANTE.

C'est un excés d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLEANDRE.

Je vous en reprîray quand vous pourrez sortir,
Et lors nous tascherons à vous bien divertir
Et vous faire oublier l'ennuy que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose ?
Vous étes voyageur, et pris par des sergens,
Et, quoy que ces messieurs soient fort honnestes gens,
Il en est quelques-uns...

CLITON.

Les siens en sont du nombre :
Ils ont, en le prenant, pillé jusqu'à son ombre ;
Et, n'étoit que le Ciel a sceu le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort leger ;
Mais, comme je pleurois ses tristes avantures,
Nous avons receu lettre, argent et confitures.

CLEANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire, il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer :
Une dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force presens...

CLEANDRE.

Et vous visite ?

DORANTE.

Non.

CLEANDRE.

Vous sçavez son logis?

DORANTE.

Non, pas mesme son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourroit estre?

CLEANDRE.

A moins que de la voir, je ne la puis connoistre.

DORANTE.

Pour un si bon amy je n'ay point de secret.
Voyez, connoissez-vous les traits de ce portrait.

CLEANDRE.

Elle semble éveillée, et passablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connoy rien à ces traits que je voy.
Je vay vous préparer une chambre chez moy.
Adieu.

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connoit.

CLITON.

C'est peut-estre sa femme.

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Ouy, c'est sans doute elle qui vous écrit,

Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets et de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dy de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis :
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dy-je, ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas veu tout changé de couleur?

DORANTE.

Je l'ay veu, comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise;
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il sera dangereux rencontrer sa colére!
Il va tout renverser, si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se croit;
Mais sur tout ses valets peuvent bien marcher droit:
Malheureux le prémier qui faschera son maistre;
Pour autres cent louys je ne voudrois pas l'estre.

DORANTE.

La chose est sans reméde, en soit ce qui pourra;
S'il fait tant le mauvais, peut-estre on le verra.
Ce n'est pas qu'aprés tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sçache étouffer cette naissante flame :
Ce seroit luy préter un fort mauvais secours
Que luy ravir l'honneur en conservant ses jours;
D'une belle action j'en ferois une noire.
J'en ay fait mon amy, je prens part à sa gloire,

Et je ne voudrois pas qu'on pûst me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son amant?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfére,
Ce que j'ay fait pour luy vaut bien qu'il me défére:
Sinon, il a du cœur, il en sçait bien les loix,
Et je suis résolu de défendre son choix.
Tandis, pour un moment trefve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma resverie.

(*Il prend le portrait de Mélisse.*)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu luy dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle
Si-tost que je t'eus possédé.
Garde mieux le secret que moy,
Daigne en ma faveur te contraindre;
Si j'ay pû te manquer de foy,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colére en me punissant
Te fait criminel d'innocent;
Sur toy retombent les vengeances...

CLITON, *luy ostant le portrait.*

Vous ne dites, Monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.

Donnez, j'entretiendray ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et luy faire des vœux plus courts et plus commodes.
Adorable et riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles;
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistolles,
Sçache un peu mieux les partager,
Et, si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouys,
Garde pour toy les confitures,
Et nous accable de louys.
Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arréte tes saillies,
Ou va du moins ailleurs debiter tes folies;
Je ne suis pas toûjours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flater;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise.
Par un double intérest je prens cette franchise :
L'un, vous étes mon maistre, et j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vostre est assez ample;
Et puisqu'enfin le Ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne ments point devant vostre excellence,

Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez sur moy, non-plus que moy sur vous.

DORANTE.

Tay-toy, le Ciel m'envoye un entretien plus doux :
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t'elle.

DORANTE.

Maraut, veux-tu toûjours quelque douceur nouvelle?

CLITON.

Non-pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je luy regarde aux mains un peu plûtost qu'aux yeux.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, *déguisée en servante, cachant son visage sous une coiffe;* CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Montre ton passe-port. Quoi! tu viens les mains vuides?
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides,
Et moins d'un jour réduit tout vostre heur et le mien
Des louys aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportay tantost, à present je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LYSE.

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LYSE.

J'améne icy ma sœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous pensez en vain chercher une défaite :
Demandez-luy, Monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoy! ta maîtresse sçait que tu me l'as laissé?

LYSE.

Elle s'en est doutée, et je l'ay confessé.

DORANTE.

Elle s'en est donc mise en colére?

LYSE.

Et si forte
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte.
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sçay dès ce soir, Monsieur, que devenir:
Ma fortune est perduë, et dix ans de service.

DORANTE.

Ecoute, il n'est pour toy chose que je ne fisse :
Si je te nuis icy, c'est avec grand regret,
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye,
Que rien n'approcheroit de mon ravissement
Si je le possédois de son consentement;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
Qu'il est le seul tresor qui me soit cher au monde,
Et, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par-de-là ton espoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous ny de vos recompenses.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop

LYSE.

Je le doy.

CLITON.

Tu l'offenses.

Mais voulez-vous, Monsieur, me croire, et vous venger?
Rendez-luy son portrait, pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme ! il y connoit finesse.
C'est donc ainsi, Monsieur, que vous tenez promesse?
Mais puisqu'auprès de vous j'ay si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ay tant d'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante;
Mais, si ce grand couroux luy donne autant d'effroy,
Je feray tout autant pour elle que pour toy.

LYSE.

N'importe, parlez-luy : du moins vous sçaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ay pris vostre querelle.

DORANTE, *à Melisse.*

Son ordre est-il si rude ?

MELISSE.

Il est assez exprès;

Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près.
Quoy qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON.

Comme toutes les deux joüent leurs personnages !

MELISSE.

Souvent tout cet effort à r'avoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-estre, après tout, le dessein de Madame :
Ma sœur, non plus que moy, ne lit pas dans son ame;

En ces occasions il fait bon hazarder,
Et, de force ou de gré, je sçaurois le garder.
Si vous l'aimez, Monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage;
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur,
Puisqu'avant ce portrait on aura vostre cœur,
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange
Si je ne luy faisois accepter cette échange.
Je l'entreprens pour vous, et vous répondray bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.

DORANTE.

O Ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainsi font deux soldats qui sont chez le bon-homme:
Quand l'un veut tout tüer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout vostre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MELISSE.

Que dit cet insolent?

DORANTE.

C'est un fou qui me sert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE, *à Cliton.*

Tay-toy, ta sottise me perd.

(*A Melisse.*)

Je suivray ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec sa complaisance à flater vostre envie,
Dans le cœur de Madame elle croit pénétrer,
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MELISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point, et je veux bien qu'il voye
D'où luy vient ce conseil qui luy rend tant de joye.

DORANTE.

Mes yeux, que voy-je? où suis-je? étes-vous des flateurs?
Si le portrait dit vray, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous sçavez surprendre!

MELISSE.

C'est ainsi que je tasche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et sçavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait est à vous, vous l'avez sceu défendre,
Et, de plus, sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais, par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais étoit pour vous perdu:
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moy jamais veu que l'image.
Voilà le vray sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hazarder, j'ay pris ce vétement,
Pour entrer sans soupçon, pour en sortir de mesme,
Et ne me point montrer qu'ayant veu si l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, et, pour vous repliquer,
Je pers la liberté mesme de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sçay si je dors, je ne sçay si je veille,
Je ne sçay si je vis, et je sçay toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours usez à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,
Que tout mon cœur bruslé d'amour pour vos appas,
Envers vostre beauté ne m'acquiteroient pas.

MELISSE.

Sçachez, pour arréter ce discours qui me flatte,
Que je n'ay pû moins faire à moins que d'estre ingrate :
Vous avez fait pour moy plus que vous ne sçavez,
Et je vous doy bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour. A present je vous quitte,
Et, malgré mon amour, je romps cette visite ;
Le soin de mon bonheur veut que j'en use ainsi :
Je crains à tous momens qu'on me surprenne icy ;
Encor que déguisée, on pourroit me connoistre.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenestre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,
A force de presens, que vous puissiez sortir :
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE.

Mais, après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où doy-je vous chercher ?

MELISSE.

Ayant sceu la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom ;
Encor un jour ou deux il me faut vous le taire ;
Mais vous n'étes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE.

Un linge servira de marque plus expresse,
J'en prendray soin.

MELISSE.

On ouvre, et quelqu'un vous vient voir.

Si vous m'aimez, Monsieur...

(*Elles abaissent toutes deux leurs coiffes.*)

DORANTE.

Je sçay bien mon devoir :

Sur ma discrétion prenez toute asseurance.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, nostre bonheur passe nostre espérance.
Vous avez compagnie ! Ah ! voyons, s'il vous plaist.

DORANTE.

Laissez-les s'échapper, je vous diray qui c'est.
Ce n'est qu'une lingére : allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvay jolie ;
Nous fismes connoissance, et, me sçachant icy,
Comme vous le voyez, elle en a pris soucy.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-cy pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce conte ?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE.

Je suis trop mal adroit pour un si noble roolle.

DORANTE.

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ay promis de la voir,
Seur que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.

PHILISTE.

C'est une affaire faite.

DORANTE.

Quoy! vous me refusez un mot que je souhaite?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en est déja donné,
Et vostre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté vostre histoire:
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas,
Ils vous ont veu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence:
Ils ont veu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connû personne, étant trop éloignez.
Voilà, quoy qu'il en soit, tous nos procès gagnez,
Et plûtost de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ay point perdu temps, et les ay fait entendre,
Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis vostre élargissement.
Mais, quoy qu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,

Il faudra caution, et je seray la vostre.
Ce sont formalitez que, pour vous dégager,
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger;
Mais, sans doute, ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moy nous souperons ensemble;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir vostre lingére.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme un moment en prison,
Et m'en ont sur le champ rendu quelque raison;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matiéres
Que j'en perds aussi-tost les plus belles lumiéres.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vray;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sçay.

DORANTE.

Que ne vous doy-je point pour de si bons offices!

PHILISTE.

Amy, ce ne sont là que de petits services;
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.
Je vay chercher du monde à souper avec vous.
Adieu; je vous attens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE.

Tu ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle est belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te semble belle?

CLITON.

Et si parfaitement
Que j'en suis mesme encor dans le ravissement;
Encor dans mon esprit je la vois et l'admire,
Et je n'ay sceu depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je suis ravy de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah! pleust à Dieu, Monsieur, que ce fust la servante!
Vous verriez comme quoy je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du destin.

CLITON.

J'admire bien plûtost vostre adresse ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingére.

DORANTE.

C'étoit nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eust quelque vision,
S'en formast quelque idée, et la pust reconnoistre.

CLITON.

Cette métamorphose est de vos coups de maistre,
Je n'en parleray plus, Monsieur, que cette fois;
Mais en un demy-jour contez déja pour trois:
Un coupable honneste homme, un portrait, une dame,
A son prémier métier rendent soudain vostre ame;
Et vous sçavez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par necessité.
Quelle conversion!

DORANTE.

Tu fais bien le sevére.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurois trop à conter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'estre amoureux discret :
L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moy, vous mourrez, Monsieur, dans vostre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que n'aguére j'ay faite :
Vous vous en souvenez, sans que je la répéte.

DORANTE.

Pour de pareils secrets peut-on s'en garantir ?
Et toy-mesme à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occasion convie, aide, engage, dispense,
Et, pour servir un autre, on ment sans qu'on y pense.

CLITON.

Si vous m'y surprenez, etrillez-y moy bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MELISSE.

J'EN tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE.

Aussi bien comme vous je pensois estre prise.

MELISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure, si tard, de faire une visite.

LYSE.

Un amy véritable à toute heure s'aquite;
Mais un amant fascheux, soit de jour, soit de nuit,
Toûjours à contre-temps à nos yeux se produit;
Et, depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire,
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mesler sa presence où l'on la veut le moins.

MELISSE.

Quel desordre eust-ce été, Lyse, s'il m'eust connuë!

LYSE.

Il vous auroit donné fort avant dans la veuë.

MELISSE.

Quel bruit et quel éclat n'eust point fait son couroux!

LYSE.

Il eust été peut-estre aussi honteux que vous.
Un homme un peu content, et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et, surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sçait rendre le change;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fascher;
Tant qu'il peut, il témoigne une ame indifferente.
Quoy qu'il en soit enfin, vous avez veu Dorante,
Et fort adroitement je vous ay mise en jeu.

MELISSE.

Et fort adroitement tu m'as fais voir son feu.

LYSE.

Eh bien! mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ay-je trop dit?

MELISSE.

J'en ay veu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé?

MELISSE.

Je n'ay qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez?

MELISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime?

MELISSE.

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extréme.

LYSE.

Une prémiére veuë, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire et ne douter de rien!

MELISSE.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bien tost fait que le nostre.
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Séme l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse:
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément,
Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foy semble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquens, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoy qu'à l'envy tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE.

Si, comme dit Sylvandre, une ame en se formant,
Ou descendant du ciel, prend d'un autre l'aimant,
La sienne a pris le vostre et vous a rencontrée.

MELISSE.

Quoy! tu lis les romans?

LYSE.

Je puis bien lire Astrée,

Je suis de son village, et j'ay de bons garands
Qu'elle et son Céladon étoient de nos parents.

MELISSE.

Quelle preuve en as-tu ?

LYSE.

Ce vieux saule, Madame,
Où chacun d'eux cachoit ses lettres et sa flame,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin.
Du pré de mon grand pére il fait encor le coin,
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MELISSE.

De vray, c'est un grand point.

LYSE.

Aurois-je tant d'esprit si cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adresse à faire vos messages,
A joüer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumiére et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ay d'eux hérité?

MELISSE.

Tu le disois tantost, chacun a sa folie :
Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLEANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur..

MELISSE.

Avec Dorante? avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait?

CLEANDRE.

Un coup dont tu seras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette lascheté je puisse consentir!

CLEANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flate:
Si vous étes ingrat, je ne puis estre ingrate.

CLEANDRE.

Tu sembles t'en fascher!

MELISSE.

Je m'en fasche pour vous:
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son couroux.

CLEANDRE.

Il est trop généreux, et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Ecoute. Nous parlions des dames de Lyon.
Elles sont assez mal en son opinion;
Il confesse de vray qu'il a peu veu la ville,
Mais il se l'imagine en beautez fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoy captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du païs j'en nomme trois ou quatre;
Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabatre;
Et, comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ay creu par un portrait le mettre à la raison,
Et, sans chercher plus loin ces beautez qu'on admire,

Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le déniras-tu, ma sœur, pour un moment?

MELISSE.

Vous me joüez, mon frére, assez accortement;
La querelle est adroite, et bien imaginée.

CLEANDRE.

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MELISSE.

S'il faut ruser icy, j'en sçais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire:
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLEANDRE.

Eh bien, je viens de voir ton portrait en ses mains.

MELISSE.

Et c'est ce qui vous fasche?

CLEANDRE.

Et c'est dont je me plains.

MELISSE.

J'ay creu vous obliger, et l'ay fait pour vous plaire.
Vostre ordre étoit exprès.

CLEANDRE.

Quoy! je te l'ay fait faire?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit : « Sous ces déguisemens,
Ajouste à ton argent perles et diamans »?
Ce sont vos propres mots, et vous en étes cause.

CLEANDRE.

Et quoy! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MELISSE.

Puisqu'il est enrichy de quatre diamans,
N'est-ce pas obéïr à vos commandemens?

CLEANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes priéres;
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singuliéres :
Qui donne le portrait promet l'original.

MELISSE.

C'est encore vostre ordre, ou je m'y connoy mal.
Ne m'avez-vous pas dit : « Pren soucy de me plaire,
Et voy ce que tu dois à qui te sauve un frére »?
Puisque vous luy devez et la vie et l'honneur,
Pour vous en revancher, doy-je moins que mon cœur,
Et doutez-vous encor à quel point je vous aime,
Quand, pour vous aquiter, je me donne moy-mesme?

CLEANDRE.

Certes, pour m'obéïr avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes debtes :
Non que mes volontez en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrois l'allumer,
Qu'il eust de quoy vous plaire, et voulust vous aimer.
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau frére;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire,
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre la maison,
Afin que l'entretien produise quelques flames
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous sçavez trouver des chemins plus aisez :
Sans sçavoir s'il vous plaist, ny si vous luy plaisez,
Vous pensez l'engager en luy donnant ces gages,
Et luy donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,
Si quelque aversion vous prend pour son visage,

Si le vostre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait, donné legérement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MELISSE.

Sans jamais l'avoir veu, je connoy son courage :
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaist, si le cœur en est haut,
Et, si l'ame est parfaite, il n'a point de defaut.
Ajoustez que vous-mesme, après vostre avanture,
Ne m'en avez pas fait une laide peinture ;
Et, comme vous devez vous y connoistre mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement : je l'aimeray, mon frére,
Et si ces foibles traits n'ont point de quoy luy plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien :
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLEANDRE.

Quoy qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenuë
Alors qu'à tous momens vous serez à sa veuë.
Vostre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climéne.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable, alors qu'il est fasché ;

Sa colére a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MELISSE.

Aussi qu'ay-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans sçavoir son projet,
Deviner sa pensée, obeïr par avance,
Sont-ce, Lyse, envers luy des crimes d'importance?

LYSE.

Obeïr par avance est un jeu délicat,
Dont tout autre que luy feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites vostre ame
Avec un grand secret ménage vostre flame :
Devoit-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MELISSE.

Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience
S'il me considéroit avec indifférence,
Outre qu'un tel secret peut souffrir un amy.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connoit à demy!

MELISSE.

Mon frére luy doit tant qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un amy tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuse tout dans un cœur enflamé,
Et tout crime est leger dont l'autheur est aimé.
Je serois plus sévére, et tiens qu'à juste tître
Vous luy pouvez tantost en faire un bon chapitre.

MELISSE.

Ne querellons personne, et, puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échape!

MELISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Je posséde son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en debats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t'il mieux que mon feu ne l'excuse?
Allons, allons l'attendre, et, sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en asseurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connoistre?

MELISSE.

Ouy, s'il sçait de mon frére
Ce que jusqu'à present j'avois voulu luy taire;
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agreablement.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor! Cette cérémonie
D'entre les vrais amis devroit estre bannie.

PHILISTE.

Jusques en Belle-cour je vous ay reconduit
Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit.
Le temps est assez doux, et je la voy paroistre
En de semblables nuits souvent à la fenestre.

J'attendray le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir vostre lingére. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse icy, de nuit, sans compagnie!

PHILISTE.

C'est faire à vostre tour trop de cérémonie;
Peut-estre qu'à Paris j'aurois besoin de vous,
Mais je ne crains icy ny rivaux ny filoux.

DORANTE.

Amy, pour des rivaux, chaque jour en fait naistre;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connoistre.
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
Mais nous nous tiendrons loin, en confidens discrets.
J'ay du loisir assez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous presse,
Vous sçaurez mon secret touchant cette maîtresse.
Elle demeure, amy, dans ce grand pavillon.

CLITON, *bas*.

Tout se prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle est belle?

PHILISTE.

Assez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne sçaurois encor, s'il faut tout avoüer,

Ny m'en plaindre beaucoup, ny beaucoup m'en loüer.
Son accueil n'est pour moy ny trop doux ny trop rude;
Il est et sans faveur et sans ingratitude,
Et je la voy toûjours dedans un certain point
Qui ne me chasse pas, et ne l'engage point;
Mais je me trompe fort, ou sa fenestre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moy-mesme, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas :
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire icy la sentinelle.

DORANTE, *parlant à Cliton après que Philippe s'est éloigné.*

Que me vient-il de dire, et qu'est-ce que je voy?
Cliton, sans doute il aime en mesme lieu que moy.
O Ciel! que mon bonheur est de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec vostre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confusion et de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez préter l'oreille aux discours de la dame;
Au bruit que je feray prenez bien vostre temps,
Et nous luy donnerons de jolis passe-temps.

(*Dorante va auprès de Philiste.*)

SCENE V.

MELISSE, LYSE, *à la fenestre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MELISSE.

Est-ce vous?

PHILISTE.

Ouy, Madame.

MELISSE.

Ah! que j'en suis ravie!
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie!
Certes, je n'osois plus espérer ce bon-heur

PHILISTE.

Manquerois-je à venir où j'ay laissé mon cœur?

MELISSE.

Qu'ainsi je sois aimée, et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite et pareille à la mienne!

PHILISTE.

Ah! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux.

MELISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux,
Et, sans autre serment, cette seule visite
M'asseure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide!

MELISSE.

J'oy du bruit.

CLITON.

A la force! au secours!

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite, excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON, *s'éloignant toujours derrière le théâtre.*

On m'égorge! on me tuë!
Au meurtre!

PHILISTE.

Il est déja dans la prochaine ruë.

DORANTE.

C'est Cliton; retournez, il suffira de moy.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

(*Ils sortent tous deux.*)

MELISSE.

Je meurs d'effroy.

CLITON, *derriére le théâtre.*

Je suis mort!

MELISSE.

Un rival luy fait cette surprise.

LYSE.

C'est plûtost quelque yvrogne, ou quelqu'autre sottise
Qui ne méritoit pas rompre vostre entretien.

MELISSE.

Tu flates mes desirs.

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'est rien.
Des marauts, dont le vin embrouilloit la cervelle,

Vuidoient à coups de poin une vieille querelle :
Ils étoient trois contre un, et le pauvre batu
A crier de la sorte exerçoit sa vertu.
(*Bas.*)
Si Cliton m'entendoit, il conteroit pour quatre.

MELISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MELISSE.

Je mourois de frayeur, vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiste est heureux! qu'il doit aimer la vie!

MELISSE.

Vous n'avez pas sujet de luy porter envie.

DORANTE.

Vous luy parliez naguére en termes assez doux.

MELISSE.

Je pense d'aujourd'huy n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne luy parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne luy disiez pas que son amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MELISSE.

J'ay tenu ce discours, mais j'ay crû vous parler.
N'étes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Ouy, je le suis, Madame,
Le malheureux témoin de vostre peu de flame.
Ce qu'un moment fit naistre, un autre l'a détruit,
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MELISSE.

L'erreur n'est pas un crime, et vostre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et, lors qu'il m'a parlé, je vous ay répondu.
En sa place tout autre eust passé pour vous-mesme.
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime;
Pardonnez cependant à mes esprits deceus,
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a receus,
Ou si, manque d'amour, vostre soupçon persiste...

DORANTE.

N'en parlons plus, de grâce, et parlons de Philiste:
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MELISSE.

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien; adieu, j'ay peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois estre élargy.

MELISSE.

Je vous feray sçavoir
Dès demain chez Cléandre, où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut si-tost apprendre ces nouvelles?

MELISSE.

Et ne sçavez-vous pas que l'amour a des aisles?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MELISSE.

Non, je sçay tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE, *seul.*

Comme elle est ma maitresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lors que je crains Cléandre, un amy me traverse;
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je croy l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, vous m'avez tost quitté!

DORANTE.

Sçachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ay tout perdu de veuë;
Et, m'étant égaré dès la première ruë,
Comme je sçais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ay creu qu'il vous falloit attendre en Belle-cour;
Mais je n'ay plus trouvé personne à la fenestre.
Dites-moy, cependant qui massacroit ce traistre?
Qui le faisoit crier?

PHILISTE.

A quelques mille pas,
Je l'ay rencontré seul, tombé sur des plastras.

DORANTE.

Maraut! ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,

Deux coquins, me trouvant tantost en sentinelle,
Ont laissé choir sur moy leur haine naturelle,
Et si-tost qu'ils ont veu mon habit rouge et vert...

DORANTE.

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connoit-on les couleurs? Tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traisnoient à l'eau;
Mais, sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et, joüant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poin et de pié
Que je croy tout au moins en estre estropié.
Puissay-je voir bien-tost la canaille noyée!

PHILISTE.

Si j'eusse pû les joindre, ils me l'eussent payée,
L'heureuse occasion dont je n'ay pû joüir,
Et que cette sottise a fait évanoüir.
Vous en étes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais estre plus favorable;
Jamais je n'en receus d'accueil si gracieux;
Mais j'ay bien-tost perdu ces momens précieux.
Adieu; je prendray soin demain de vostre affaire.
Il est saison pour vous de voir vostre lingére:
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien!

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cliton, si tu le peux, regarde-moy sans rire.

CLITON.

J'entens à demy-mot, et ne m'en puis dédire.
J'ay gagné vostre mal.

DORANTE.

Et bien! l'occasion?

CLITON.

Elle fait le menteur, ainsi que le larron;
Mais, si j'en ay donné, c'est pour vostre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fusse cheu, je l'eusse mené loin;
Mais sur tout j'ay trouvé la lanterne au besoin,
Et, sans ce prompt secours, vostre feinte importune
M'eust bien embarassé de vostre nuit sans lune.
Sçachez une autre fois que ces difficultez
Ne se proposent point qu'entre gens concertez.

DORANTE.

Pour le mieux ébloüir je faisois le sévére.

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gaster le mystére.
Dites-moy cependant, étes-vous satisfait?

DORANTE.

Autant comme on peut l'estre.

CLITON.

En effet?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste?

DORANTE.

Il se tient comblé d'heur et de gloire;
Mais on l'a pris pour moy dans une nuit si noire.
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenestres toujours vous ont porté malheur.
Vous y pristes jadis Clarice pour Lucrèce,
Aujourd'huy mesme erreur trompe cette maîtresse,
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ay pas lieu de l'estre, et n'en sors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant sçavoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter:
Tout est perdu pour moy, s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mist en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en mesme lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moy l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et croy devoir du moins ignorer son amour
Jusqu'à ce que le mien ait pû paroistre au jour.
Déclaré le prémier, je l'oblige à se taire,

Ou, si de cette flame il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi-bien contre luy comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre et luy je n'ay pas mesme droit,
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit,
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant estre suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer : la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voicy bien logez, Lyse, et, sans raillerie,
Je ne souhaitois pas meilleure hostellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LYSE.

Tes raisons? c'est à dire autant d'extravagances.

CLITON.

Tu me connois déja!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en debite beaucoup.

LYSE.

Tu sçais les prodiguer.

CLITON.

Mais sçais-tu que l'amour me fait extravaguer?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moy?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LYSE.

Autant comme ton maistre en tient pour ma maîtresse?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce mesme instant
Il ne tiendra qu'à toy que je n'en tienne autant:
Tu n'as qu'à l'imiter pour estre autant aimée.

LYSE.

Si son ame est en feu, la mienne est enflamée,
Et je croy jusqu'icy ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vray dire, encor au principal.

LYSE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre:
Voy quelle est sa méthode, et tasche de la prendre.
Ses attraits tout-puissans ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à luy gagner les cœurs:
Mon maistre se rendit à ton prémier message.
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage,
Mais l'amour aujourd'huy dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains;
Et, quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies.
Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?

LYSE.

J'en voudrois estre quitte à moins d'un grand-mercy.

CLITON.

Ecoute, je n'ay pas une ame intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons-nous but-à-but, sans soupçon, sans rigueur.
Donnons ame pour ame, et rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE.

Pour l'ame et pour le cœur, tant que tu les voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas:
Un amour délicat hait ces faveurs grossiéres,
Et je t'ay bien donné des preuves plus entiéres.
Pourquoy me demander des gages superflus?
Ayant l'ame et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ay le goust fort grossier en matiére de flame;
Je sçay que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'ame,
Mais je ne sçay pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'ame et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE.

Et quoy! pauvre ignorant, ne sçais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
Dequoy me guériroient ces gages invisibles?
Comme j'ay l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne desespére point:
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point;
Peut-estre avec le temps nous pourrons nous connoistre.
Appren-moy cependant qu'est devenu ton maistre.

CLITON.

Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je croy qu'il est ravy de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre et devient son hostesse?

CLITON.

Il a raison de l'estre et de tout espérer.

LYSE.

Avec toute asseurance il peut se déclarer:
Autant comme la sœur le frére le souhaite,
Et, s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il semble toutefois fort triste à son retour.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout est perdu, Cliton! Il faut ployer bagage.

CLITON.

Je fais icy, Monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dy-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le sçay.

CLITON.

D'où vient donc l'ennuy qui vous devore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en estre fort jaloux:
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistolles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dy-je.

CLITON.

Ouy, dans un an ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtresse survient, il faut luy dire adieu.
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon ame en prenant congé d'elle!

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

MELISSE.

Au bruit de vos soûpirs, tremblante et sans couleur,
Je viens sçavoir de vous mon crime ou mon malheur;
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le reméde;
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y céde;
Si je dois ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MELISSE.

A ses injustes loix que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eust pû fraper.

MELISSE.

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper?

DORANTE.

Vostre amour le fait naistre, et vos yeux le redoublent.

MELISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous sçaura les partager.

DORANTE.

Ah! vous les aigrissez, les voulant soulager!
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MELISSE.

Vous me quittez! ô Ciel! Mais, Lyse, soûtenez:
Je sens manquer la force à mes sens étonnez.

DORANTE.

Ne croissez point ma playe, elle est assez ouverte;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arréte pas pour redoubler mes chaisnes,
On redouble ma flame, on redouble mes peines;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MELISSE.

Donc à m'abandonner vostre ame est résoluë?

DORANTE.

Je céde à la rigueur d'une force absoluë.

MELISSE.

Vostre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez-moy de volage, et me laissez partir;
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.

Je ne pars toutefois que pour estre fidelle :
A quelques loix par là qu'il me faille obeïr,
Je m'en revolterois, si je pouvois trahir.
Sçachez-en le sujet, et peut-estre, Madame,
Que vous-mesme avoûrez, en lisant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuser;
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus luy répanduës
Sur un indigne objet ne sont pas descenduës.
Je ne vous redis point combien il m'étoit doux
De vous connoistre enfin, et de loger chez vous,
Ny comme avec transport je vous ay rencontrée :
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur s'est détruit;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moy-mesme contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frére.
Le cœur enflé d'amour et de ravissement,
J'allois rendre à Philiste un mot de compliment;
Mais luy tout aussi-tost, sans le vouloir entendre :
« Cher amy, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
Vous aurez veu sa sœur; je l'aime, et vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez :
En faveur de mes feux parlez à cette belle,
Et, comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occasion quand je vous iray voir. »
A ces mots j'ay frémy sous l'horreur du devoir.
Par ce que je luy doy jugez de ma misére,
Voyez ce que je puis et ce que je doy faire!
Ce cœur, qui le trahit s'il vous aime aujourd'huy,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour luy.
Ainsi, pour n'offenser son amour ny le vostre,

Ainsi, pour n'estre ingrat ny vers l'un ny vers l'autre,
J'oste de vostre veuë un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux:
Luy, puisqu'à son amour j'oppose ma presence;
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MELISSE.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plutost c'est Philiste à qui vous me donnez?
Vostre amitié trop ferme, ou vostre amour trop lasche.
M'ostant ce qui me plaist, me rend ce qui me fasche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir... Mais, simple! je m'abuse:
Un amour si leger eust mal servy d'excuse,
Un bien acquis sans peine est un tresor en l'air,
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler:
La garde en importune, et la perte en console,
Et, pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuse, Madame, et quel remercîment!
Et quel conte eust-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car luy dire autre chose,
Luy conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frére, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit vostre amour,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'étoit trahir ce frére en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé,
C'étoit désavoüer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,

Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualitez qui vous firent m'aimer.

MELISSE.

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre;
Je n'y puis consentir, et ne sçay qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups:
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous.
Vos dames de Paris vous r'appellent vers elles,
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans vostre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colére des Cieux
Si j'adore autre objet que celuy de Mélisse,
Si je conçoy des vœux que pour vostre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soûpirer,
Tant que je pourray voir quelque lieu d'espérer!
Ouy, Madame, souffrez que cet amour persiste
Tant que l'hymen engage ou Mélisse ou Philiste.
Jusques-là les douceurs de vostre souvenir
Avec un peu d'espoir sçauront m'entretenir:
J'en jure par vous-mesme, et ne suis pas capable
D'un serment ny plus saint ny plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons je nuis à vostre amant.
J'effaceray ce crime avec cette priére:
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frére,
Vous ne devez pas moins au généreux secours

Dont tient ſe jour celuy qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un amy qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre luy-mesme.
Adieu. Contre vos yeux c'est assez combattu :
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu,
Et, dans le triste état où mon ame est réduite,
Pour sauver mon honneur je n'ay plus que la fuite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?

DORANTE.

Ouy, je sors, amy, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrois vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire;
Après, sur le discours vous prendrez vostre temps,
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contens.
Vous me semblez troublé!

DORANTE.

J'ay bien raison de l'estre.
Adieu.

PHILISTE.

Vous soupirez, et voulez disparoistre!
De Mélisse ou de vous je sçauray vos malheurs.
Madame, puis-je... O Ciel! elle-mesme est en pleurs!

Je ne voy des deux parts que des sujets d'alarmes!
D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fasche et le fait retirer?
Qu'ay-je à craindre pour vous, ou qu'ay-je à déplorer?

MELISSE.

Philiste, il est tout vray... Mais retenez Dorante:
Sa presence au secret est la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, Madame.

MELISSE.

Il faut tout hazarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MELISSE.

Le Ciel à propos nous l'envoye.

SCENE V.

DORANTE, PHILISTE, CLEANDRE, MELISSE, LYSE, CLITON.

CLEANDRE.

Ma sœur, auriez-vous crû... Vous montrez peu de joye!
En si bon entretien qui vous peut attrister?

MELISSE, *à Cléandre.*

J'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.
(*A Philiste.*)
Vous m'aimez, je l'ay sceu de vostre propre bouche,
Je l'ay sceu de Dorante, et vostre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,

Assez pour vous donner un fidelle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate :
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flate.
J'aime et je suis aimée, et mon frére y consent.
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant ;
Vous l'auriez fait pour moy si vous étiez mon frére.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pû me plaire.
Ne me demandez point ny quelle occasion,
Ny quel temps entre nous a fait cette union ;
S'il la faut appeler ou surprise ou constance :
Je ne vous en puis dire aucune circonstance.
Contentez-vous de voir que mon frére aujourd'huy
L'estime et l'aime assez pour le loger chez luy,
Et d'apprendre de moy que mon cœur se propose
Le change et le tombeau pour une mesme chose.
Lors que notre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous ;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce discours quel malheur nous menace !
Voilà cet accident qui le fait retirer,
Voilà ce qui le trouble et qui me fait pleurer,
Voilà ce que je crains, et voilà les alarmes
D'où viennent ses soûpirs et d'où naissent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous étes prisonnier,
Vostre liberté n'est qu'une prison plus large,
Et je répons de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir !
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons, je suis tout prest d'y laisser une vie

Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie;
Mais, après le bonheur que je vous ay cédé,
Je méritois peut-estre un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un amy tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dy mon secret, vous me cachez le vostre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon couroux
Lors que vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime,
Et j'ay le cœur trop bas pour vous traiter de mesme,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent!
Si vous avez pû naistre et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime:
Malgré nostre amitié, je m'en doy ressentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLEANDRE.

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine asseurance
Qu'un amy si parfait, que vous osez blasmer,
Vous aime plus que luy, sans vous moins estimer.
Si pour luy vostre foy sert aux juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et, sortant du péril d'en estre inquiété,
Remettez-luy, Monsieur, toute sa liberté;
Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent, arrétez le coupable:
C'est moy qui me sceus hier sauver sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival.
Ce düel fut l'effet de l'amour de Climéne,
Et Dorante sans vous se fust tiré de peine,

Si devant le prevost son cœur trop généreux
N'eust voulu méconnoistre un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel secret a pû faire
Et l'amour de la sœur et l'amitié du ſrére;
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous luy devez beaucoup, vous ne rendez pas moins:
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce düel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Estre plus obligé, ny plus reconnoissant.
Je ne m'oppose point à vostre gratitude;
Et, si je vous ay mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ay paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vay m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée;
L'amour mesme a des fers dont l'ame est enchaisnée;
Vous les rompiez pour moy, je n'y puis consentir:
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Amy, c'est là le but qu'avoit vostre colére?

PHILISTE.

Amy, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLEANDRE.

Comme à luy, je vous dois et la vie et l'honneur.

MELISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croistre mon bonheur.

PHILISTE, *à Mélisse.*

J'ay voulu voir vos pleurs pour mieux voir vostre flame,
Et la crainte a trahy les secrets de vostre ame.
Mais quittons desormais des complimens si vains.

(*A Cléandre.*)

Vostre secret, Monsieur, est seur entre mes mains;
Recevez-moy pour tiers d'une amitié si belle,
Et croyez qu'à l'envy je vous seray fidelle.

CLITON, *seul.*

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir,
Je vous donne en passant cet avis, et bon-soir.

EXAMEN DE LA SUITE DU MENTEUR.

L'EFFET de celle-cy n'a pas été si avantageux que celuy de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite. L'original espagnol est de Lope de Végue sans contredit, et a ce defaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens sont dans la bouche du maistre. L'on a pû voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spiritüelles d'un honneste homme de bonne humeur et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-cy le rapport à l'autre a pû contribüer quelque chose à sa disgrace, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre si l'on n'a l'idée presente du *Menteur*. Elle a encor quelques defauts particuliers. Au second acte, Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a veuë au prémier, contre la maxime qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déja veu. Le cinquième est trop sérieux pour une pièce si enjoüée, et n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet et une servante. Cela plaist si fort en Espagne qu'ils font souvent parler bas les amants de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France ce n'est pas le goust de l'auditoire. Leur entretien est plus supportable au prémier acte, cependant que Dorante écrit, car il ne faut jamais laisser le théâtre sans qu'on y agisse, et l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez, et, toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second debute par une action

digne d'estre remarquée, et dont on peut former cette régle que, quand on a quelque occasion de loüer une lettre, un billet, ou quelque autre pièce éloquente ou spiritüelle, il ne faut jamais la faire voir, parce qu'alors c'est une propre loüange que le poëte se donne à soy-mesme, et souvent le mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait que j'ay veu des stances presentées à une maîtresse, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fussent tres-médiocres, et cela devenoit ridicule. Mélisse louë icy la lettre que Dorante luy a écrite, et, comme elle ne la lit point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux ; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de *Théodore,* que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrace, mais que celles des provinces y ont fait assez passablement réüssir.

RODOGUNE

PRINCESSE DES PARTHES

TRAGEDIE

ACTEURS.

CLEOPATRE, reine de Syrie, veufve de Démétrius Nicanor.

SELEUCUS, } fils de Démétrius et de Cleopatre.
ANTIOCHUS, }

RODOGUNE, sœur de Phraates, roy des Parthes.

TIMAGENE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur des Phraates.

LAONICE, sœur de Timagéne, confidente de Cleopatre.

La scéne est à Séleucie, dans le palais royal.

RODOGUNE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frére, où nostre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aisné;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,

Dont elle a jusqu'icy caché la connoissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette mesme reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roy qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gesner?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trosne montée,
Puisque celuy des deux qu'elle nommera roy
Luy doit donner la main et recevoir sa foy.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ay veu les prémiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roy Nicanor,
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ay pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soûlévement.
Voyant le roy captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée,
Et le sort, favorable à son lasche attentat,
Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Etat.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sceut mettre à l'abry ses plus précieux gages,
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frére enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien sceu que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sçachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant sceu nous réduire à ces seules murailles,
En forma tost le siége, et, pour comble d'effroy,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roy.
Le peuple, épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire, et seule, et contre tous?
Croyant son mary mort, elle épousa son frére.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire :
Le prince Antiochus, devenu nouveau roy,
Sembla de tous costez traisner l'heur avec soy;
La victoire, attachée au progrès de ses armes,
Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes,
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout nostre sort, luy rendit tout l'Etat.
Quelque promesse alors qu'il eust faite à la mére
De remettre ses fils au trosne de leur pére,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frére.
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur luy la prison et la mort.
Jusque dans ses Etats il luy porta la guerre;
Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre;
Il luy donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achéveray le reste une autre fois,
Un des princes survient.

(*Il se veut retirer.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice;
Vous pouvez, comme luy, me rendre un bon office.
Dans l'état où je suis, triste et plein de soucy,
Si j'espére beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'huy, maistre de ma fortune,
M'oste ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé.
Je voy dans le hazard tous les biens que j'espére,
Et ne puis estre heureux sans le malheur d'un frére,
Mais d'un frére si cher qu'une sainte amitié
Fait sur moy de ses maux rejallir la moitié.
Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins pretendre,
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Luy cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'asseurer de celuy qui m'est plus précieux.
Heureux si, sans attendre un fascheux droit d'aînesse,
Pour un trosne incertain j'en obtiens la princesse,
Et puis par ce partage épargner les soûpirs
Qui naistroient de ma peine ou de ses déplaisirs.
Va le voir de ma part, Timagéne, et luy dire
Que pour cette beauté je lui céde l'empire;
Mais porte-luy si haut la douceur de régner
Qu'à cet éclat du trosne il se laisse gagner,

Qu'il s'en laisse éblouïr jusqu'à ne pas connoistre
A quel prix je consens de l'accepter pour maistre.

(*Timagéne s'en va, et le prince continuë à parler à Laonice.*)

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et taschez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-estre aujourd'huy porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

TIMAGENE, *rentré sur le théatre.*

Seigneur, le prince vient, et vostre amour luy-mesme
Luy peut sans interpréte offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue müette et mon esprit confus.

SCENE III.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée?

ANTIOCHUS.

Parlez, nostre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'huy.
L'égalité, mon frére, en est le ferme appuy;
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et, voyant d'un costé tomber tout l'avantage,

Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour, fatal à l'heur de nostre vie,
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frére, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sçay bien le reméde.

SELEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte, et vous céde
Tout ce que la couronne a de charmant en soy.
Ouy, Seigneur (car je parle à present à mon roy),
Pour le trosne cédé, cédez-moy Rodogune,
Et je n'envîray point vostre haute fortune.
Ainsi nostre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi nostre bonheur n'aura rien de douteux,
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous satisfait du trosne, et moy de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir
Qui, de la mesme main qui me céde un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire!

SELEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-mesme, ils en sont les témoins.

SELEUCUS.

Quoy, l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoy, l'estimez-vous moins?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un trosne, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frére?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi:
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon soucy.
J'espérois que l'éclat dont le trosne se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi-bien qu'à moy son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

SELEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frére!

SELEUCUS.

O mon cher frére! ô nom pour un rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous!

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?

SELEUCUS.

Amour, qui doit icy vaincre, de vous ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit estre à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un trosne, et le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;

Mais, lors qu'un digne objet a pû nous enflamer,
Qui le céde est un lasche et ne sçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Cessons par trop d'amour de luy faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moy,
Mais de moy, mais de vous, quiconque sera roy.
La couronne entre nous flote encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit estre reine;
Cependant, aveuglez dans nostre vain projet,
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet!
Régnons, l'ambition ne peut estre que belle,
Et pour elle quittée et reprise pour elle,
Et ce trosne où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
C'est dans nostre destin le seul conseil à prendre;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire : il faut qu'en ce grand jour
Nostre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thébes et de Troye,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flames en proye,
N'eurent pour fondemens à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réünis.
Il séme entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Gréce et saccagea l'Asie :
Un mesme espoir du sceptre est permis à tous deux,
Pour la mesme beauté nous faisons mesmes vœux.
Thébes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre :
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vostre;
En vain nostre amitié taschoit à partager,
Et, si j'ose tout dire, un tître assez leger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foy d'une mére,

Va combler l'un de gloire et l'autre de misére.
Que de sujets de plainte en ce double intérest
Aura le malheureux contre un si foible arrest!
Que de sources de haine! Helas! jugez le reste,
Craignez-en avec moy l'événement funeste,
Ou plûtost avec moy faites un digne effort
Pour armer vostre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trosne et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur nostre ame
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bon-heur d'un frére on trouve son bon-heur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thébes et Troye
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joye;
Ainsi nostre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et, de nostre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frére?

SELEUCUS.

Ah! que vous me pressez!
Je le voudray du moins, mon frére, et c'est assez,
Et ma raison sur moy gardera tant d'empire
Que je desavoüray mon cœur s'il en soûpire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
Mais allons leur donner le secours des sermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup asseurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrez et des nœuds immortels.

SCENE IV.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ay préveu leur constance et j'ay plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nostres forcez,
Tantost presque vainqueurs, tantost presque enfoncez,
Sur l'une et l'autre armée, également heureuse,
Virent long-temps voler la victoire douteuse ;
Mais la Fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Luy voulut dérober les restes de sa vie,
Et, préférant aux fers la gloire de périr,
Luy-mesme par sa main acheva de mourir.
La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
En receut tost après une autre plus crüelle,
Que Nicanor vivoit, que, sur un faux rapport,
De ce prémier époux elle avoit crû la mort,
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,

Il alloit épouser la princesse sa sœur
(C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frére
Trouve encor les appas qu'avoit trouvez leur pére).
La reine envoye en vain pour se justifier;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en luy qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable;
Son erreur est un crime, et, pour l'en punir mieux,
Il veut mesme épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre teste en sa presence mesme;
Soit qu'ainsi sa vengeance eust plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eust plus d'authorité,
Et qu'il asseurast mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naistroient le trosne de Syrie.
Mais, tandis qu'animé de colére et d'amour,
Il vient deshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux amans et court comme à la proye,
La reine, au desespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mary qui veut cesser de l'estre,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maistre,
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-mesme leûr dresse une embûche au passage,
Se mesle dans les coups, porte par tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous diray-je enfin? les Parthes sont défaits,
Le roy meurt, et, dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,

Alors sans moy, mon frére, elle les eust soufferts:
La reine, à la gesner prenant mille delices,
Ne commettoit qu'à moy l'ordre de ses supplices;
Mais, quoy que m'ordonnast cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance:
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége, et fait un tel effort
Que, la ville aux abois, on luy parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;
Mais, voyant parmy nous Rodogune en ostage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter,
Et c'est ce qu'aujourd'huy l'on doit exécuter.
La reine de l'Egypte a rappellé nos princes
Pour remettre à l'aisné son trosne et ses provinces;
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus nostre horison;
Le Parthe a decampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
D'un ennemy crüel il s'est fait nostre appuy;
La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'huy
(Doy-je dire de bonne ou mauvaise fortune?),
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tost qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont veu Rodogune, et j'ay veu leur amour;
Mais comme étans rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu, je n'en voy rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ay point encor veu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
Et peut-estre à dessein je la voy qui s'avance.
Adieu, je dois au rang qu'elle est preste à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sçay quel malheur aujourd'huy me menace,
Et coule dans ma joye une secrete glace :
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoy, Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ay peine à tout croire.
La Fortune me traite avec trop de respect,
Et le trosne et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trosne sous mes pas creuser un précipice;
Je voy de nouveaux fers après les miens brisez,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguisez.
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement,

Et, dans l'Etat où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ay dû de haine à de tels attentats :
J'oublie, et pleinement, toute mon avanture ;
Mais une grande offense est de cette nature
Que toûjours son autheur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
Et, quoy qu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
Et, toûjours alarmé de cette illusion,
Si-tost qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moy la reine.

LAONICE.

Ah ! Madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous luy faites injure.
Vous devez oublier un desespoir jaloux
Où força son courage un infidelle époux.
Si, teinte de son sang, et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un prémier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colére,
Il y falloit du temps, et, pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensois à luy mal obéïr,
Quand en vostre faveur je semblois la trahir,
Peut-estre qu'en son cœur, plus douce et repentie,
Elle en dissimuloit la meilleure partie ;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A present que l'amour succéde à la colére,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mére ;

Et, si de cet amour je la voyois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous sçavez comme quoy je vous suis toute acquise.
Le roy souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'huy,
Elle sera sa mére, et pourra tout sur luy.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sçay qu'il vous adore.
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Ouy, je crains leur hymen, et d'estre à l'un des deux.

LAONICE.

Quoy! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont mesme sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite;
Mais il est mal-aisé, dans cette égalité,
Qu'un esprit combatu ne panche d'un costé.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sçay quoy qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je croy voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence est une aversion
Lors que je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour! incroyable chimére!
Je voudrois estre à luy, si je n'aimois son frére,
Et le plus grand des maux toutesfois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourray-je servir une si belle flame?

RODOGUNE.

Ne croy pas en tirer le secret de mon ame.
Quelque époux que le Ciel vueille me destiner,
C'est à luy pleinement que je veux me donner.
De celuy que je crains si je suis le partage,
Je sçauray l'accepter avec mesme visage,
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mary régne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foy vous l'ose reprocher?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moy-mesme aussi-bien le cacher!

LAONICE.

Quoy que vous me cachiez, aisément je devine,
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toy de nommer mon vainqueur:
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence.
Mesme de peur qu'un mot par hazard échapé
Te fasse voir ce cœur, et quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu; mais souvien-toy que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, asseurez-vous sur ma fidelité

ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SERMENS fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte;
Heureux déguisemens d'un immortel couroux,
Vains fantosmes d'Etat, évanoüissez-vous!
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naistre,
Avec ce péril mesme il vous faut disparoistre,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un prompt oubly quand les flots sont calmez.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez, il est temps, et voicy nostre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis, et telle que vous étes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser:
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser;

Je hay, je régne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques;
Faisons-en avec gloire un depart éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette mesme ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loy,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moy.
Tu m'estimes bien lasche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain,
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Voy jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Voy quel sang il me coûte, et tremble pour toy-mesme;
Tremble, te dy-je, et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire don, je l'ay trop achepté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'appreste
Au pompeux appareil de cette grande feste?

LAONICE.

La joye en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare,
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.

Ils panchent d'un costé, prests à tomber de l'autre;
Leur choix pour s'affermir attend encor le vostre,
Et de celuy qu'ils font ils sont si peu jaloux
Que vostre secret sceu les réünira tous.

CLEOPATRE.

Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celuy de leur naissance.

CLEOPATRE.

Pour un esprit de cour, et nourry chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu penetrans.
Appren, ma confidente, appren à me connoistre.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naistre,
Voy, voy que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, et je régne, pour eux.
Quoy que ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre, aucun ne le demande;
Cependant je posséde, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main:
Voilà mon grand secret. Sçay-tu par quel mystére
Je les laissois tous deux en dépost chez mon frére?

LAONICE.

J'ay creu qu'Antiochus les tenoit éloignez
Pour joüir des Etats qu'il avoit regagnez.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur trosne et craignoit leur presence,
Et cette juste crainte asseuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils.
Voyant ce foudre prest à suivre ma colére,
Quoy qu'il me plust oser, il n'osoit me déplaire,
Et, content malgré luy du vain tître de roy,

S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moy.
Je te diray bien plus: sans violence aucune
J'aurois veu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de luy plaire et de me dédaigner,
Il eust vécu chez elle en me laissant regner.
Son retour me faschoit plus que son hymenée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eust couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus;
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus
S'il étoit quelque voye, infame ou legitime,
Que m'enseignast la gloire ou que m'ouvrist le crime,
Qui me pûst conserver un bien que j'ay chéry
Jusqu'à verser pour luy tout le sang d'un mary.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte;
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientost celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ay pour toy tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle,
Et, puisqu'en te perdant j'ay sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est leger.

LAONICE.

Quoy! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous mesme allez faire une reine?

CLEOPATRE.

Quoy! je ferois un roy pour estre son époux
Et m'exposer aux traits de son juste couroux?
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossiére,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toy qui connois ce peuple et sçais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendarts;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eust dépouillée;

Que sous luy son ardeur soudain fut réveillée,
Ne sçaurois-tu juger que, si je nomme un roy,
C'est pour le commander, et combatre pour moy ?
J'en ay le choix en main avec le droit d'aînesse,
Et, puis qu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans luy ne peut se rallumer,
J'useray bien du droit que j'ay de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale;
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je feray régner qui me voudra servir.

LEONICE.

Je vous connoissois mal.

CLEOPATRE.

Connoy-moy tout entiére.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniére,
Ce ne fut ny pitié ny respect de son rang
Qui m'arréta le bras et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en haste à me suivre animée
Beaucoup, dans ma vengeance ayant finy leurs jours,
M'exposoient à son frére et foible et sans secours.
Je me voyois perduë à moins d'un tel ostage:
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moy j'accorday tout pour obtenir du temps.
Le temps est un tresor plus grand qu'on ne peut croire:
J'en obtins, et je crûs obtenir la victoire.
J'ay pû reprendre haleine, et sous de faux aprests...
Mais voicy mes deux fils que j'ay mandez exprès.
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

Mes enfans, prenez place. Enfin voicy le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos testes
Ce que j'ay conservé parmy tant de tempestes,
Et vous remettre un bien, aprés tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes
Que, pour ne vous pas voir exposez à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ay-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes;
Je vis vostre royaume entre ces murs réduit,
Je crûs mort vostre pere, et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maistre;
J'eus beau le nommer lasche, ingrat, parjure, traistre,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et, de peur qu'il en prist, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat que n'eussay-je pû faire?
Je choisis un époux avec des yeux de mére,
Vostre oncle Antiochus, et j'espéray qu'en luy
Vostre trosne tombant trouveroit un appuy.
Mais à peine son bras en reléve la cheute,
Que par luy de nouveau le sort me persecute;

Maistre de vostre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trosne relevé;
Qui luy parle de vous attire sa menace,
Il n'a deffait Tryphon que pour prendre sa place,
Et, de dépositaire et de libérateur,
Il s'érige en tyran et lasche usurpateur.
Sa main l'en a puny, pardonnons à son ombre;
Aussi-bien en un seul voicy des maux sans nombre.
  Nicanor, vostre pére et mon premier époux...
Mais pourquoy luy donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant crû mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons: je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empeschay qu'il nous pûst accabler.
Je ne sçay s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plust aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ny celuy des grandeurs ny celuy de la vie
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trosne où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frére avec vous trouvoit un seur azile;
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un pére vous oster le fruit de mes travaux!
Mais voir vostre couronne après luy destinée
Aux enfans qui naistroient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crûs tout permis pour garder vostre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mére
Un trosne racheté par le malheur d'un pére;

Je crûs qu'il fit luy-mesme un crime en vous l'ostant,
Et, si j'en ay fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moy les foudres méritez,
Et n'épandre sur vous que des prospéritez.

ANTIOCHUS.

Jusques icy, Madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que nostre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des soins de cette amour
Ce doux espoir du trosne aussi-bien que le jour.
Le recit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre;
Mais, afin qu'à jamais nous les puissions benir,
Epargnez le dernier à nostre souvenir :
Ce sont fatalitez dont l'ame embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :
Un fils est criminel quand il les examine,
Et, quelque suite enfin que le Ciel y destine,
J'en rejette l'idée, et croy qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubly nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec mesme espérance,
Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience :
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contens;
C'est le fruit de vos soins, joüissez-en long-temps:
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter si-tost semble nous reprocher
De n'estre revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajousteray, Madame, à ce qu'a dit mon frére,
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espere,
L'ambition n'est pas nostre plus grand desir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous nous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celuy de nous dont le Ciel a fait choix
Sous vostre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans. Vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne:
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la mesme infamie,
S'il faut la partager avec nostre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la desrober.
O nobles sentimens d'une ame généreuse!
O fils vraiment mes fils! ô mére trop heureuse!
Le sort de vostre pére enfin est éclaircy:
Il étoit innocent, et je puis l'estre aussi;
Il vous aima toûjours, et ne fut mauvais pére
Que charmé par la sœur ou forcé par le frére;
Et, dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tüa par ma main.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte vostre pére, à moy mon innocence,
Et, si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime
Lors que vous punirez la cause de mon crime,

De cette mesme main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé ;
Mais, comme vous aviez vostre part aux offenses,
Je vous ay reservé vostre part aux vengeances,
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trosne est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec mesme tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :
La mort de Rodogune en nommera l'aisné.
Quoy ! vous montrez tous deux un visage étonné ?
Redoutez-vous son frére ? Après la paix infame
Que mesme en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ay fait lever des gens par des ordres secrets,
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prests ;
Et, tandis qu'il fait teste aux princes d'Arménie,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc paslir à cette juste loy ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moy ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
Vous ne répondez point ? Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crûs en vain conserver ces Etats,
J'ay fait vostre oncle roy, j'en feray bien un autre,
Et mon nom peut encor icy plus que le vostre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour prémier exploit...

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sçay bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essay d'une valeur bien grande,
Mais, si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit estre envers moy le sceau de vostre amour.

Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert icy de faire les surpris,
Je vous le dis encor, le trosne est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conqueste;
Point d'aisné, point de roy, qu'en m'apportant sa teste,
Et, puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour joüir de mon crime il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce crüel arrest met nostre espoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce crüel arrest vient de lancer sur nous?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégére!
O femme que je n'ose appeler encor mére!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne sçaurois-tu souffrir qu'on régne innocemment?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler
Si, pour monter au trosne, il faut te ressembler?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort nostre triste avanture.

Nous le nommions crüel, mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nostre;
Cependant, à nous voir l'un et l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage et si respectuëuse
Ou n'est guére sensible, ou guére impétuëuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connoistre la cause et l'imputer au sort.
Pour moy, je sens les miens avec plus de foiblesse;
Plus leur cause m'est chére, et plus l'effet m'en blesse:
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien,
Je sçay ce que je dois; mais, dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessez,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministére infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je voy bien plus encor, je voy qu'elle est ma mére,
Et plus je voy son crime indigne de ce rang,
Plus je luy voy soüiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croistre la violence,
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lors que dans ses forfaits sur nos fronts imprimez
Je voy les traits honteux dont nous sommes formez;

Je tasche à cet objet d'estre aveugle ou stupide,
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
Je me cache à moy-mesme un excès de malheur
Où nostre ignominie égale ma douleur,
Et, détournant les yeux d'une mére crüelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naistre d'elle.
Je conserve pourtant encor un peu d'espoir :
Elle est mére, et le sang a beaucoup de pouvoir
Et, le sort l'eust-il faite encor plus inhumaine,
Une larme du fils peut amollir sa haine.

SELEUCUS.

Ah! mon frére, l'amour n'est guére véhément
Pour des fils élevez dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
Elle n'a rappelez que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantez je découvre le fard;
Nous avons en son cœur, vous et moy, peu de
Elle fait bien sonner ce grand amour de mére,
Mais elle seule enfin s'aime et se considére,
Et, quoy que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embrassez, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trosne à ce prix!
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre,
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
Nostre révolte icy n'a rien que d'innocent;
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
Régnons, et son couroux ne sera que foiblesse;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse.
Allons la voir, mon frére, et demeurons unis :

C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire,
Mais il faut qu'avec luy nostre union conspire :
Nostre amour, aujourd'huy si digne de pitié,
Ne sçauroit triompher que par nostre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez seur que mesme le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOILA comme l'amour succéde à la colére,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mére,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roy,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moy.
Et tantost mes soupçons luy faisoient une offense?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense?
Lors que tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soûpirs, et fremissant d'horreur,
Je romps une foy deuë aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je croy devoir le reste de mes jours;
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la sortie,
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser:
C'est assez que pour vous je luy sois infidelle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur;
Comme c'est en ses mains que le roy vostre frére
A déposé le soin d'une teste si chére,
Je vous laisse avec luy pour en délibérer.
Quoy que vous résolviez, laissez-moy l'ignorer.
Au reste, asseurez-vous de l'amour des deux princes:
Plûtost que de vous perdre, ils perdront leurs provinces;
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne vueille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étois icy veuë,
Vostre péril croistroit, et je serois perduë:
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoistray ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrème,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frére? Attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort?

ORONTE.

Nostre fuite, Madame, est assez difficile.
J'ay veu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut vostre perte, on vous fait observer;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La reine, qui sur tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et, pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-mesme imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits
Et vous accusera de violer la paix,
Et le roy, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant luy porter une guerre nouvelle,
Blasmera vos frayeurs et nos légéretez
D'avoir osé douter de la foy des traitez,
Et peut-estre, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est icy qu'il vous faut ou régner ou périr.

Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conseils j'aimerois la vigueur
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une reine en colére,
Avec ce peu de gens que m'a laissez mon frére?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pûssions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir nostre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mesmes lieux
Vous portez le grand maistre et des rois et des dieux?
L'amour fera luy seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mére;
Ménagez bien leur flame, ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissans sont adorez de tous.
Quoy que puisse en ces lieux une reine crüelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémitez
Je tasche à rassembler nos Parthes écartez:
Ils sont peu, mais vaillans, et peuvent de sa rage
Empescher la surprise et le prémier outrage.
Craignez moins, et sur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE.

Quoy! je pourrois descendre à ce lasche artifice
D'aller de mes amans mendier le service,
Et, sous l'indigne appas d'un coup d'œil affecté,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma seureté?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croiray faire assez de le daigner souffrir.
Je verray leur amour, j'éprouveray sa force,
Sans flater leurs desirs, sans leur jetter d'amorce,
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appuy,
Je le feray régner, mais en régnant sur luy.
Sentimens étouffez de colére et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
Et d'un oubly contraint rompez la dure loy
Pour rendre enfin justice aux manes d'un grand roy.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encor étincelante,
Telle que je le vy quand, tout percé de coups,
Il me cria : « Vengeance! Adieu, je meurs pour vous. »
Chére ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur mesme asservit nos personnes;

Nous n'avons point de cœur pour aimer ny haïr,
Toutes nos passions ne sçavent qu'obéïr.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conceuë on m'a faite le gage,
Et moy, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'État.
Mais aujourd'huy qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toy que je veux obéïr.
Le consentiras-tu, cet effort sur ma flame,
Toy, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'ose, en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sçay quelles seront tes douleurs et tes craintes,
Je voy déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roy
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moy.
J'auray mesmes douleurs, j'auray mesmes alarmes;
S'il t'en coûte un soûpir, j'en verseray des larmes.
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux,
Et, content de mon cœur, dont je te fais le maistre,
Dans mes regards surpris garde-toy de paroistre.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-mesme expliquer le pouvoir.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que nos cœurs en soûpirent,
A vos prémiers regards tous deux ils se rendirent;
Mais un profond respect nous fit taire et brusler,
Et ce mesme respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où vostre destinée
Semble estre aucunement à la nostre enchaisnée,
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmy nous
La nostre attend un sceptre, et la vostre un époux.
C'est trop d'indignité que nostre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine,
Nostre amour s'en offense, et, changeant cette loy,
Remet à nostre reine à nous choisir un roy.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne,
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne.
Réglez nostre destin, qu'ont mal réglé les dieux :
Nostre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux;
L'ardeur qu'allume en nous une flame si pure
Préfére vostre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à vostre élection
Toute nostre espérance et nostre ambition.
Prononcez donc, Madame, et faites un monarque,
Nous céderons sans honte à cette illustre marque,
Et celuy qui perdra vostre divin objet

Demeurera du moins vostre prémier sujet:
Son amour immortel sçaura toûjours luy dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire,
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obeïr flatera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De vostre ambition et de vostre espérance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trosne ou finir leurs querelles,
Le destin des États est arbitre du leur,
Et l'ordre des traitez régle tout dans leur cœur.
C'est luy que suit le mien, et non pas la couronne;
J'aymeray l'un de vous parce qu'il me l'ordonne,
Du secret révélé j'en prendray le pouvoir,
Et mon amour, pour naistre, attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou vostre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez apartient à la reine,
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-estre on vous a teu jusqu'où va son couroux,
Mais je doy par épreuve assez bien le connoistre
Pour fuir l'occasion de le faire renaistre.
Que n'en ay-je souffert, et que n'a-t-elle osé?
Je veux croire avec vous que tout est appaisé;
Mais craignez avec moy que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moy ce mot qui viole un oubly
Que la paix entre nous doit avoir étably.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,

Et je mériterois qu'il me pûst consumer
Si je luy fournissois de quoy se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en vostre main de la rendre impuissante?
Faites un roy, Madame, et régnez avec luy.
Son couroux desarmé demeure sans appuy,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérest au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La couronne est à nous, et, sans luy faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à vostre choix ce qu'il doit au hazard.
Qu'un si foible scrupule en nostre faveur cesse:
Vostre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur
S'il se trouvoit contraire aux vœux de vostre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre,
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble present.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à nostre espoir ostez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui suivra vostre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brusle,
Et, taschant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix, que l'un et l'autre attend,
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent,

Et moy, quelque vertu que vostre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare :
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bon-heur d'estre à l'un de vous deux ;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne ;
Je me mettray trop haut, s'il faut que je me donne :
Quoy qu'aisément je céde aux ordres de mon roy,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moy.
Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrez de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jetter?
Ce cœur vous est acquis, après le diadème,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à luy-mesme.
Vous y renoncerez peut-estre pour jamais
Quand je vous auray dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter
Si c'est par ces degrez qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nostre,
Jugez mieux du beau feu qui brusle l'un et l'autre,
Et dites hautement à quel prix vostre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est nostre unique envie.

RODOGUNE.

Je verray cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin, vous le voulez?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Et bien donc, il est temps de me faire connoistre.
J'obéïs à mon roy, puisqu'un de vous doit l'estre;
Mais, quand j'auray parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moy qu'à moy-mesme renduë,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë;
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foy des traitez ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de vostre pére:
Il est mort, et pour moy, par les mains d'une mére;
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois;
Mais, libre, je luy rens enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du roy, je hais ceux de la reine:
Réglez-vous là-dessus, et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre party; mon choix suivra le vostre:
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roy,
S'il n'est digne de luy, n'est pas digne de moy.
Ce sang que vous portez, ce trosne qu'il vous laisse,
Valent bien que pour luy vostre cœur s'intéresse;
Vostre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contr'elle et luy soulever vostre esprit?
Si vous leur préférez une mére crüelle,

Soyez crüels, ingrats, parricides, comme elle.
Vous devez la punir si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter si vous la soûtenez.
Quoy, cette ardeur s'éteint! l'un et l'autre soûpire!
J'avois sceu le prévoir, j'avois sceu le prédire....

ANTIOCHUS.

Princesse....

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lasché:
Quand j'ay voulu me taire, en vain je l'ay tasché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colére;
Pour gagner Rodogune il faut venger un pére;
Je me donne à ce prix : osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frére, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel est injuste! Une âme si crüelle
Méritoit nostre mére et devoit naistre d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SELEUCUS.

Ah! que vous me gesnez
Par cette retenuē où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trosne estre ardemment épris
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de luy tenir bien peu de compte
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SELEUCUS.

Lors que l'obéïssance a tant d'impieté,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frére, est bien précipitée
Quand la loy qu'elle rompt peut estre rétractée,
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tasche en vain de flater nos tourmens!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisemens.
Leur excès à mes yeux paroit un noir abysme
Où la haine s'apreste à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bon-heur;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage;

Je frémis, je chancelle, et mon cœur abatu
Suit tantost sa douleur et tantost sa vertu.
Mon frére, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous si mon esprit troublé
Ne secoüoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flame,
Je voy ce qu'est un trosne, et ce qu'est une femme,
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flame et mon ambition;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joye
Si, dans la liberté que le Ciel me renvoye,
La crainte de vous faire un funeste present
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Desrobons-nous, mon frére, à ces ames crüelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espére encor un peu.
L'espoir ne peut s'éteindre où brusle tant de feu,
Et son reste confus me rend quelques lumiéres
Pour juger mieux que vous de ces ames si fiéres.
Croyez-moy, l'une et l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos soûpirs a desrobé leurs cœurs,
Et, si tantost leur haine eust attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soûpirez,
Et je craindray pour vous ce que vous espérez.
Quoy qu'en vostre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutüelles,
Sauver l'une de l'autre, et peut-estre leurs coups,

Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer. Ny maîtresse ny mére
N'ont plus de choix icy ny de loix à nous faire :
Quoy que leur rage exige ou de vous ou de moy,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roy.
Epargnez vos soûpirs près de l'une et de l'autre.
J'ay trouvé mon bon-heur, saisissez-vous du vostre:
Je n'en suis point jaloux, et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois un frére!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frére, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à vostre esperance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit;
On le croit repoussé quand il s'approfondit,
Et, quoy qu'un juste orgueil sur l'heure persüade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage!
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant couroux
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRINCE, qu'ay-je entendu? Parce que je soûpire
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire!
Est-ce un frére, est-ce vous dont la témérité
S'imagine....

ANTIOCHUS.

Appaisez ce courage irrité,
Princesse, aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eust l'heur de vous plaire:
Je voy vostre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoit mieux ses defauts.
Mais, si tantost ce cœur parloit par vostre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puis qu'il tient à bon-heur d'estre à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,

Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flame...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et vostre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ay dit, il est vray; mais, quoy qu'il en puisse estre,
Méritez cet amour que vous voulez connoistre.
Lors que j'ay soûpiré, ce n'étoit pas pour vous:
J'ay donné ces soûpirs aux manes d'un époux,
Et ce sont les effets du souvenir fidelle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Prince, soyez ses fils, et prenez son party.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux reparty.
Ce cœur qu'un saint amour rangea sous vostre empire,
Ce cœur pour qui le vostre à tous momens soûpire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend, pour vous aimer, le sang qu'il a versé;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le mesme.
Ah! Princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en luy mesme:
A ce cœur qu'il vous laisse osez préter un bras.
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.

Une seconde fois il vous le dit par moy,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loy.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystére
Vous fait, en l'acceptant, méconnoistre une mére?

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! je voy trop régner son party dans vostre ame!
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Ouy, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-mesme à cette voix secrette,
Dont la vostre envers nous daigne estre l'interpréte,
Exécutez son ordre, et hastez-vous sur moy
De punir une reine et de venger un roy;
Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévére,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frére,
De deux princes unis à soûpirer pour vous,
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux.
Punissez un des fils des crimes de la mére,
Mais payez l'autre aussi des services du pére,
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entiére et d'entiére équité.
Quoy! n'écouterez-vous ny l'amour ny la haine?

Ne pourray-je obtenir ny salaire ny peine?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas! Prince...

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roy que vous plaignez?
Ce soûpir ne va-t'il que vers l'ombre d'un pere?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez vostre frere:
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lors que je vous avois à combattre tous deux.
Vous étes plus fort seul que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantost, et maintenant je tremble.
J'aime, n'abusez pas, Prince, de mon secret;
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, et cette retenuë
Ne peut plus soûtenir l'effort de vostre veuë.
Ouy, j'aime un de vous deux, malgré ce grand couroux,
Et ce dernier soûpir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose:
Ne m'en accusez point, vous en étes la cause;
Vous l'avez fait renaistre en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traitez les favorables loix.
D'un pére mort pour moy voyez le sort étrange:
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge;
Et, mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Vostre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect vostre amour s'est trahy.
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obeï,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance

Jusqu'à vouloir d'un crime estre la récompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en vostre faveur je ne puis davantage.
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moy,
Je n'oublîray jamais que je me dois un roy.
Ouy, malgré mon amour, j'attendray d'une mére
Que le trosne me donne ou vous ou vostre frére.
Attendant son secret, vous aurez mes desirs,
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soûpirs :
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? son bonheur est le mien :
Rendez heureux ce frére, et je ne perdray rien ;
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende.
Je beniray le Ciel d'une perte si grande,
Et, quittant les douceurs de cet espoir flotant,
Je mourray de douleur, mais je mourray content.

RODOGUNE.

Et moy, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si vostre flame à la mienne répond,
Si vous n'étes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fay vaincre la nature,
Et préte luy pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voicy la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la-moy fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

Et bien, Antiochus, vous doy-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous sçavez mieux que moy si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sçay que je péris si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-estre à servir ma colére,

Vous vous étes laissé prévenir par un frére?
Il a sceu me venger quand vous deliberiez,
Et je dois à son bras ce que vous espériez?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrème :
C'est périr en effet que perdre un diadême.
Je n'y sçay qu'un reméde, encor est-il fascheux,
Etonnant, incertain, et triste pour tous deux;
Je périray moy-mesme avant que de le dire;
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le reméde à nos maux est tout en vostre main,
Et n'a rien de fascheux, d'étonnant, d'incertain.
Vostre seule colére a fait nostre infortune;
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune:
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense,
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et vostre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les voy, c'en est le seul reméde.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-mesme vous posséde?
Avez-vous oublié que vous parlez à moy,
Ou si vous présumez estre déja mon roy?

ANTIOCHUS.

Je tasche avec respect à vous faire connoistre
Les forces d'un amour que vous avez fait naistre.

CLEOPATRE.

Moy, j'aurois allumé cet insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait nostre retour?

Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnast à l'un de nous le trosne et la princesse?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eust osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si sa beauté deslors n'eust allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eust attaché nos vœux;
Le desir de régner eust fait la mesme chose,
Et, dans l'ordre des loix que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frére,
Et, cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foy des traitez n'avoit point arrachée?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois sceu prévenir,
Et de l'indigne état où vostre Rodogune
Sans moy, sans mon courage, eust mis vostre fortune.
Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sçauroient conserver un généreux couroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colére et de ressentiment
Fust plus impetüeux en son débordement.
Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,

N'a point de quoy vous faire un moment balancer;
Vous ne considérez ny luy ny mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
Et je pourrois aimer des fils dénaturez!

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparez :
L'un n'oste point à l'autre une ame qu'il posséde.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre céde.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais aussi...

CLEOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périssez, périssez! vostre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sçauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompheray, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Et bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Vostre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je suis prest d'obéïr;
Je perceray ce cœur qui vous ose trahir,
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute vostre colére.
Mais, si la dureté de vostre aversion

Nomme encor nostre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soûpirs et d'impuissantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah! que n'a-t-elle pris et la flame et le fer!
Que bien plus aisément j'en sçaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance;
Je ne puis refuser des soûpirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mére auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rens, et ma colére expire.
Rodogune est à vous, aussi bien que l'empire;
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aisné,
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!
Je rens graces aux dieux qui calment vostre haine.
Madame, est-il possible?

CLEOPATRE.

En vain j'ay résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien; vous aimez vostre mére,
Et vostre amour pour moy taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoy! je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me blessoit a daigné me guérir!

CLEOPATRE.

Ouy, je veux couronner une flame si belle.
Allez à la princesse en porter la nouvelle,
Son cœur comme le vostre en deviendra charmé:
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuse Rodogune!
Ouy, Madame, entre nous la joye en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc; ce qu'icy vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornez
A vous donner en nous des sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mére?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, et ce cœur adoucy...

CLEOPATRE.

Envoyez-moy son frére, et nous laissez icy.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume,
Mais j'en sçauray sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne luy témoignez rien, il luy sera plus doux
D'apprendre tout de moy qu'il ne seroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE.

Que tu pénétres mal le fond de mon courage!
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanoüir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'ébloüir :
Je ne veux plus que moy dedans ma confidence.
Et toy, crédule amant que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfére ta fortune,
Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je sçauray te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébûche:
De qui se rend trop tost on doit craindre une embûche,
Et c'est mal démesler le cœur d'avec le front
Que prendre pour sincére un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.
Sçavez-vous, Seleucus, que je me suis vengée?
SELEUCUS.
Pauvre princesse, hélas!

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort!
Quoy! l'aimiez-vous?

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous luy pouvez servir encor d'amant fidelle.
Si j'ay sceu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel! et de qui donc, Madame?

CLEOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mére;
De vous, qui dédaignez de servir ma colére;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
S'oppose à ma vengeance et détruit mes plaisirs.

SELEUCUS.

De moy!

CLEOPATRE.

De toy, perfide! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brusle;
Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trosne étoit à toy par le droit de naissance,
Rodogune avec luy tomboit en ta puissance,
Tu devois l'épouser, tu devois estre roy;
Mais, comme ce secret n'est connu que de moy,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SELEUCUS.

A mon frére?

CLEOPATRE.

C'est luy que j'ay nommé l'aisné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et, par une raison qui vous est inconnuë,
Mes propres sentimens vous avoient prévenuë.
Les biens que vous m'ostez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnez à ce frére avant vous,
Et, si vous bornez là toute vostre vengeance,
Vos desirs et les miens seront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SELEUCUS.

Quoy! je conserverois quelque couroux secret!

CLEOPATRE.

Quoy! lasche, tu pourrois la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SELEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne sçauroit voir son bien aux mains de son rival.
Piqué jusques au vif, il tasche à le reprendre;
Il fait de l'insensible afin de mieux surprendre,

D'autant plus animé que ce qu'il a perdu,
Par rang ou par mérite, à sa flame étoit deu.

SELEUCUS.

Peut-estre; mais enfin par quel amour de mére
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frére?
Prenez-vous intérest à la faire éclater?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoistre et la faire avorter,
J'en prens à conserver, malgré toy, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérest
Nous fait tous deux aisnez quand et comme il vous plaist?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moy seul tombe tout le supplice,
Et que du mesme amour dont nous sommes blessez
Il soit récompensé quand vous m'en punissez?

CLEOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moy noircy de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je voy quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux:
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ay ny faute d'yeux ny faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moy
Qu'amitié pour mon frére et zèle pour mon roy.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans revoltez et deux rivaux unis.
Quoi ! sans émotion perdre trosne et maîtresse !
Quel est icy ton charme, odieuse princesse ?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'oster tous les deux?
N'espére pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je sçay bien qu'en l'état où tous deux je les voy,
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toy ;
Mais n'importe : mes mains, sur le pére enhardies,
Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moy dangereux :
J'ay commencé par luy, j'achéveray par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fay qu'ils m'obéïssent ;
Fay-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déja l'un a veu que je les veux punir.
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ay moins d'un ennemy.
La mort de Seleucus m'a vengée à demy;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frére,
Peut déja de ma part les promettre à son pére:
Ils le suivront de près, et j'ay tout préparé
Pour réünir bien-tost ce que j'ay séparé.
O toy, qui n'attens plus que la cérémonie
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trosne, et la mort,
Poison, me sçauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de mesme?
Me seras-tu fidelle? Et toy, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,

Et ne voy plus en luy les restes de mon sang
S'il m'arrache du trosne et la met en mon rang.
   Reste du sang ingrat d'un époux infidelle,
Héritier d'une flame envers moy criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme luy.
Pour la faire tomber j'abattray son appuy;
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abysme
Que retenir ma main sur la moitié du crime,
Et, te faisant mon roy, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moy pére et frére à venger.
Qui se venge à demy court luy-mesme à sa peine:
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dûst le peuple en fureur pour ses maistres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dûst le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dûst le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trosne, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moy le ciel, pourveu que je me venge,
J'en recevray le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis,
Et, de quelque rigueur que le Destin me traite,
Je pers moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
   Mais voicy Laonice; il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bien-tost révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos amans?

LAONICE.

Ils approchent, Madame.
On lit dessus leur front l'allégresse de l'ame,
L'amour s'y fait paroistre avec la majesté,
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux toute auguste et royale,
Ils viennent prendre icy la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand prestre estre unis à jamais.
C'est là qu'il les attend pour benir l'alliance.
Le peuple tout ravy par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bien-tost, ne soit bien-tost finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens meslez,
Tous nos vieux differens de leur ame exilez,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envy le prince et Rodogune.
Mais je les voy déja : Madame, c'est à vous
A commencer icy des spectacles si doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes et de Syriens.

CLEOPATRE.

Approchez, mes enfans (car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je croy que ce nom ne vous déplaira pas).

RODOGUNE.

Je le chériray mesme au-delà du trépas.
Il m'est trop doux, Madame, et tout l'heur que j'espére,
C'est de vous obéïr et respecter en mére.

CLEOPATRE.

Aimez-moy seulement; vous allez estre rois,
Et, s'il faut du respect, c'est moy qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de vostre obéïssance.
Vous régnerez icy quand nous y régnerons,
Et ce seront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi. Mais prenez vostre place;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Icy Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en mesme rang, et Cléopatre à sa droite, mais en rang inferieur et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune avec la mesme difference, et Cléopatre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de

Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopatre continuë.)

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roy son frére, ou qui fustes les miens,
Voicy de mes deux fils celuy qu'un droit d'aînesse
Eléve dans le trosne et donne à la princesse.
Je luy rens cet Etat que j'ay sauvé pour luy;
Je cesse de régner, il commence aujourd'huy.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine:
Voicy vostre roi, peuple, et voilà vostre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rens ce pouvoir dont je me suis démise;
Prétez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traitez de la paix.

(*Laonice revient avec une coupe à la main.*)

ORONTE.

Vostre sincérité s'y fait assez paroistre,
Madame, et j'en feray récit au roy mon maistre.

CLEOPATRE.

L'hymen est maintenant nostre plus cher soucy.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence icy.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour estre après unis sous la foy conjugale:
Puisse-t'elle estre un gage envers vostre moitié
De vostre amour ensemble et de mon amitié.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel! que ne doy-je point aux bontez d'une mére!

CLEOPATRE.

Le temps presse, et vostre heur d'autant plus se differe.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hastons donc ces glorieux momens.
Voicy l'heureux essay de nos contentemens.
Mais si mon frére étoit le témoin de ma joye ..

CLEOPATRE.

C'est estre trop crüel de vouloir qu'il la voye :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,
Et sa douleur secrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit asseuré qu'il la verroit sans peine;
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, TROUPE.

TIMAGENE.

Ah! Seigneur!

CLEOPATRE.

Timagéne,
Quelle est vostre insolence?

TIMAGENE.

Ah! Madame!

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelez...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le prince vostre frére...

ANTIOCHUS.

Quoy! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps, afin de divertir
L'ennuy que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ay trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toûjours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu;
Son ame à ce penser paroissoit attachée,
Sa teste sur un bras languissamment panchée,
Immobile et resveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisoit-il? achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde playe en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLEOPATRE.

Il est mort!

TIMAGENE.

Ouy, Madame.

CLEOPATRE.

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis,
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le desespoir où l'a reduit sa flame!
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGENE, *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLEOPATRE, *à Timagéne.*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lascheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS.

Timagéne, souffrez la douleur d'une mére
Et les prémiers soupçons d'une aveugle colére.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoistre moins.
Mais que vous a-t'il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et, ce reste égaré de lumiére incertaine
Luy peignant son cher frére au lieu de Timagéne,
Remply de vostre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié régne sur le couroux :
Une main qui nous fut bien chére
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez, et sur tout, mon cher frére,
Gardez-vous de la mesme main.
C'est... La Parque à ce mot luy coupe la parole ;
Sa lumiére s'éteint et son ame s'envole.
Et moy, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allegresse publique.
O frére plus aimé que la clarté du jour,
O rival aussi cher que m'étoit mon amour,

Je te pers, et je trouve en ma douleur extréme
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort mesme!
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais, aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui doy-je en soupçonner?
Une main qui nous fut bien chére...
Madame, est-ce la vostre ou celle de ma mére?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé nostre main :
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nostre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous desormais dont je me doy garder?

CLEOPATRE.

Quoy! vous me soupçonnez?

RODOGUNE.

Quoy! je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais, quoy que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connoy que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vray, Timagéne?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre costé l'action est si noire

Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servy vos haines mutüelles,
Aux jours l'une de l'autre également crüelles;
Mais, si j'ay refusé ce détestable employ,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moy.
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demy ravie.

RODOGUNE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Ostez-moy donc de doute,
Et montrez-moy la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moy pour me faire périr.
Puis-je vivre et traisner cette gesne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moy de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puisque, le mesme jour que ma main vous couronne,

Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne;
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mére
Qu'en la traitant d'égal avec une étrangére,
Je vous diray, Seigneur (car ce n'est plus à moy
A nommer autrement et mon juge et mon roy),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soûtient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :
J'ay préveu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ay laissé desarmer mon couroux.

(*A Rodogune.*)

Sur la foy de ses pleurs je n'ay rien craint de vous,
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vostre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appuy
Qu'une mére opprimée eust pû trouver en luy.
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roy, vous possédez mon juge,
Et s'il m'ose écouter, peut-estre, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette mesme main.
Enfin je suis leur mére, et vous leur ennemie;
J'ay recherché leur gloire, et vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ostez,
Vostre abord en ces lieux les eust déshéritez.
C'est à luy maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

Je me défendray mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
Et, n'ayant rien préveu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que vostre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagéne.
Au moindre jour ouvert de tout jetter sur moy,
Son récit s'est trouvé digne de vostre foy.
Vous l'accusiez pourtant, quand vostre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eust nommée ;
Mais, de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais vostre bras au crime est plus fait que le mien,
Et qui sur un époux fist son apprentissage
A bien pû sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénîray point, puisque vous les sçavez,
De justes sentimens dans mon ame élevez.
Vous demandiez mon sang, j'ay demandé le vostre :
Le roy sçait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adoucy,
Il vous connoit peut-estre, et me connoit aussi.
(*A Antiochus.*)
Seigneur, c'est un moyen de vous estre bien chére
Que pour don nuptial vous immoler un frére :
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.
(*A Cléopatre.*)
Où fuirois-je de vous après tant de furie,

Madame, et que feroit toute vostre Syrie,
Où, seule et sans appuy contre mes attentats,
Je verrois... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, et dans la mort d'un frére
Je ne veux point juger entre vous et ma mére :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ny d'elle ny de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frére, c'est pour moy le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas.
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et luy veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur, qui me prive de toy,
Se fait bien-tost connoistre en achevant sur moy,
Et si du Ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moy...

RODOGUNE, *l'empeschant de prendre la coupe.*

Quoy, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain.
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantost ose enfin m'accuser!

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.

Je n'accuse personne, et vous tiens innocente,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente;
Je veux bien à mon tour subir les mesmes loix:
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve, et, pour toute réplique,
Faites faire un essay par quelque domestique.

CLEOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le feray moy-mesme. Et bien! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon couroux?
J'ay souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopatre, après qu'elle a beu.*

Pardonnez-luy, Madame, un peu de défiance:
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejetter sur vous l'horreur de cette mort,
Et, soit amour pour moy, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroistre un peu moins criminelle.
Pour moy, qui ne voy rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abysme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces véritez paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent,
Et vay sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déja tous égarez, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice, ou à quelqu'autre.*

N'importe, elle est ma mére, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie.
Ma haine est trop fidelle et m'a trop bien servie,
Elle a paru trop tost pour te perdre avec moy,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoy;
Mais j'ay cette douceur, dedans cette disgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Régne, de crime en crime enfin te voilà roy:
Je t'ay défait d'un pére, et d'un frére, et de moy.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans vostre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion,
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naistre de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'icy : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiez,
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.

(*Elle s'en va, et Laonice luy aide à marcher.*)

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable.
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir,
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sçay, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie ou sa mort :
L'une et l'autre a pour moy des malheurs sans exemple,
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront estre à nos vœux plus propices.

EXAMEN DE RODOGUNE

Le sujet de cette tragedie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voicy les paroles sur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie :

« Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roy Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précedens, s'empara du trosne de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le Bastard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit luy-mesme la couronne, sous un nouveau nom de Tryphon, qu'il se donna. Antiochus, frére du roy prisonnier, ayant apris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, il se tua luy-mesme. Demétrius, retournant en son royaume, fut tüé par sa femme Cléopatre, qui luy dressa des embusches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conceu une telle indignation qu'elle avoit épousé ce mesme Antiochus, frére de son mary. Elle avoit deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aisné, d'un coup de fléche, si-tost qu'il eust pris le diadesme après la mort de son pére, soit qu'elle craignist qu'il ne la voulust venger sur elle, soit que la mesme fureur l'emportast à ce nouveau parricide. Antiochus

son frére luy succéda, et contraignit cette mére dénaturée de prendre le poison qu'elle luy avoit préparé. »

Justin, en son 36, 38 et 39 liv., raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le prémier des Machabées et Josephe, au 13 des *Antiquitez judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à luy que je me suis attaché pour la narration que j'ay mise au prémier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ay adoucy du costé d'Antiochus. J'en ay dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisque elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vray-semblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ay fait porter à la piéce le nom de cette princesse, plûtost que celuy de Cléopatre, que je n'ay mesme osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondist cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Egypte qui portoit mesme nom, et que l'idée de celle-cy, beaucoup plus connuë que l'autre, ne semast une dangereuse préoccupation parmy les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la Cour, quel étoit celuy de mes poëmes que j'estimois le plus, et j'ay trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid* que je n'ay jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ay toûjours euë pour celuy-cy, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au respect que je devois à ceux que je voyois pancher d'un autre costé. Cette préférence est peut-estre en moy un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de péres pour quelques-uns de leurs enfans plus que pour les autres; peut-estre y entre-t'il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble estre un peu plus à moy que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été veus au théatre; et peut-estre enfin y a-t'il un peu de vray mérite, qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens, mais certainement on peut dire que mes autres piéces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-cy. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nou-

veauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié, et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le prémier, le troisième est dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, compléte; sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la representation; le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la maniére que je l'explique dans le troisième de ces discours, et avec l'indulgence que j'ay demandée pour le théatre.

Ce n'est pas que je me flate assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice, au prémier acte, qu'il est mal-aisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutes fois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopatre, dans le second, feroit connoistre beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils pour leur remettre devant les yeux combien ils luy ont d'obligation; mais ces deux scénes demeureroient assez obscures si cette narration ne les avoit précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du prémier acte, et la peinture que Cléopatre fait d'elle-mesme dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avouë qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang froid à un personnage protatique, qui se pourroit toutesfois justifier par les deux exemples de Térence que j'ay citez sur ce sujet au prémier discours. Timagéne, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'employe au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérest notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir sceu déja en la cour d'Egypte, où il étoit en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roy, pour entendre des nouvelles asseurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les princes, il n'y a pas

d'apparence qu'il aye attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur, comment se sont passez tous ces troubles, qu'il dit ne sçavoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans interest, comme luy, mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, luy donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-cy, parce qu'il ne s'est encor rien passé dans la piéce qui excite la curiosité de l'auditeur, ny qui luy puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais, si vous voulez refléchir sur celle de Curiace, dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérest comme luy à sçavoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leur malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis où elles voyent leurs fréres dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pû conclure.

Ces defauts dans cette narration confirment ce que j'ay dit ailleurs, que, lors que la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est tres-malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à luy.

J'ay déguisé quelque chose de la vérité historique en celuy-cy. Cléopatre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mary avoit épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encor épousé Rodogune, et venoit l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre par le consentement de ses peuples, et asseurer la couronne aux enfans qui naistroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fust tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fist point d'horreur aux spectateurs, qui

n'auroient point manqué d'en prendre une assez forte s'ils les eussent veus amoureux de la vefve de leur pére, tant cette affection incestüeuse répugne à nos mœurs.

Cléopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eust pû trahir son secret aux princes, ou à Rodogune, si elle l'eust sceu plûtost, et cette ambitieuse mére ne luy en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la crüelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la reine leur avoit faite, et devoit prévoir que, si elle se fust déclarée pour Antiochus, qu'elle aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eust pas manqué de nommer Séleucus pour aisné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eust pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen que de r'appeller le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur pére, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se departir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils luy rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort, mais il étoit de celuy des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-mesme à Antiochus qu'elle les haïroit s'ils luy avoient obéï; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir estre le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur pére seroit un parricide si elle la recevoit de leurs mains.

Je diray plus : quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grace,

et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théatre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la piéce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trosne et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frére, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout, par desespoir, de les perdre tous deux, plûtost que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire que parce que, s'il fust demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pû venger. Elle ne craint pas la mesme chose d'Antiochus pour son frére, d'autant qu'elle espére que le poison violent qu'elle luy a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien sçavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ay parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ay apporté pour empescher qu'Antiochus n'en commist un en la forçant de prendre le poison qu'elle luy presente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment aprés qu'elle a expiré presque à sa veuë, il parlast d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derriére le théatre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est compléte, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de déveloper le secret du droit d'aînesse entre les deux fréres, qui d'ailleurs n'eust jamais été croyable, ne pouvant estre éclaircy que par une bouche en qui l'on n'a pas veu assez de sincérité pour prendre aucune asseurance sur son témoignage.

HERACLIUS

EMPEREUR D'ORIENT

TRAGEDIE

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HERACLIUS, fils de l'empereur Maurice, creu Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, creu Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHERIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LEONTINE, dame de Constantinople, autrement gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPERE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, amy d'Exupére.

Un Page de Léontine.

La scéne est à Constantinople.

HERACLIUS

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vray, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans, dont l'éclat l'environne,
Et celuy dont le Ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder les sent s'évanoüir,
Et la peur de les perdre empesche d'en joüir.
Sur tout qui, comme moy, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,

Qui, de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
Autant que sa fureur s'est immolé de testes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempestes,
Et, comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ay semé beaucoup, et depuis quatre lustres
Mon trosne n'est fondé que sur des morts illustres,
Et j'ay mis au tombeau, pour régner sans effroy,
Tout ce que j'en ay veû de plus digne que moy.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyez au supplice,
En vain en ont été les prémiers fondemens,
Si pour m'oster ce trosne ils servent d'instrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années;
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées,
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déja de se laisser séduire
Au prémier imposteur, armé pour me détruire,
Qui, s'osant revétir de ce fantosme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
Mais sçais-tu sous quel nom ce fascheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celuy qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'autheur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter:
Sa mort est trop certaine et fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois, et, luy perçant le flanc,
On en fit dégouter plus de lait que de sang,

Et ce prodige affreux, dont je tremblay dans l'ame,
Fut aussi-tost suivy de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que, sans Léontine, on l'eust longtemps cherché.
Il fut livré par elle, à qui pour récompense
Je donnay de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
Etoit resté sans mére en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule, il plaist, et le peuple est crédule.
Mais, avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fistes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plût, Seigneur, réserver une fille,
Et résoudre deslors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révére
Et son pére Maurice et son ayeul Tibére,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frére,
S'il voit monter la sœur dans le trosne du pére.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hazards,
Et, n'eust été Léonce, en la derniére guerre,
Ce dessein avec luy seroit tombé par terre,
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr (s'il faut qu'il y périsse),
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,

Et qui, reünissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoy me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort,
Et les aversions entre eux deux mutüelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse sur tout frémit à mon aspect,
Et, quoy qu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mére, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espéray de gagner,
L'a de la sorte instruite, et ce que je voy suivre
Me punit bien du trop que je la laissay vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, et qui les flate endurcit leurs mépris :
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'huy je veux dompter sa haine.
Je l'ay mandée exprés, non plus pour la flater,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, Madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'Etat défend de plus attendre;
Il luy faut des césars, et je me suis promis
D'en voir naistre bien-tost de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontez ont pris de vostre enfance,
De vouloir qu'aujourd'huy, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime:
Je vous les offre encor, après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maistre ou me chérir en pére,
Et que, si vostre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut estre aimé se peut faire obéïr.

PULCHERIE.

J'ay rendu jusqu'icy cette reconnoissance
A ces soins tant vantez d'élever mon enfance
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ay voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je voy bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entiére à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'ébloüir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Voy quels sont ces presens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moy,
Et l'autre en est indigne, étant sorty de toy?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre,
Et, puisqu'avecque moy tu veux le couronner,
Tu ne me rens mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les tîtres de l'empire,
Et, de cruel tyran, d'infame ravisseur,
Te fasse vray monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérest deslors fit seul cette réserve:
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve,
Et, mal seur dans un trosne où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre.
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.

Je sçay qu'il m'appartient, ce trosne où tu te sieds,
Que c'est à moy d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais, comme il est encor teint du sang de mon pére,
S'il n'est lavé du tien, il ne sçauroit me plaire,
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de haster,
Est l'unique degré par où j'y veux monter:

Voilà quelle je suis et quelle je veux estre.
Qu'un autre t'aime en pére ou te redoute en maistre,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flater le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ay forcé ma colére à te préter silence,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence:
J'ay veu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encor assez pour te desabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton pére,
Ny que pour l'appuyer ta main soit nécessaire:
Depuis vingt ans je régne, et je régne sans toy,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moy.
Le trosne où je me sieds n'est pas un bien de race:
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le tître, et tel est nostre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moy fut l'arrest de Maurice;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pûs, je conservay sa fille;
Et, sans avoir besoin de tître ny d'appuy,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à luy.

PULCHERIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinez élût par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'estre juste seigneur du bien de mes ayeux!
Luy qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Luy qui de tous les miens fit autant de victimes,

Croire s'estre lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'Etat!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse!
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse:
Appren que, si jadis quelques seditions
Usurpérent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibére,
Et l'on voit depuis luy remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abatuë...

PHOCAS.

Et bien, si tu le veux, je te le restituë,
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dy que je te le rens et te fais des caresses
Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra, sous quelque autre couleur,
Authoriser ta haine et flater ta douleur;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en luy le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ay-je eu quelque espoir qu'il n'aye assez remply,
Et voit-on sous le ciel prince plus accomply?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHERIE.

Va, je ne confons point ses vertus et ton crime.
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en luy pour les plus grands états;

J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et panche d'autant plus à luy vouloir du bien
Que, s'en voyant indigne, il ne demande rien;
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moy par-de-là son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertüeux d'un pére si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit estre aimable,
Et cette grandeur mesme où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiére,
Quand tu ne m'as laissé pére, mére ny frére,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'asseure par là leur trosne au meurtrier!
Non, non. Si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présens, et ne m'offre aujourd'huy
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans luy.
Avise, et, si tu crains qu'il te fust trop infame
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'huy le voir mieux occupé:
Le Ciel me rend un frére à ta rage échapé;
On dit qu'Héraclius est tout prest de paroistre:
Tyran, descens du trosne, et fais place à ton maistre.

PHOCAS.

A ce conte, arrogante, un fantosme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance.
Mais...

PULCHERIE.

Je sçay qu'il est faux : pour t'asseurer ce rang,
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte, en cette conjoncture,
Me fait aimer l'autheur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut luy ressembler,
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toy de gouverner l'empire.
J'iray par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frére et pour mon empereur,
Et dedans son party jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon prémier hommage.
Toy, si quelque remords te donne un juste effroy,
Sors du trosne, et te laisse abuser comme moy ;
Pren cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Ouy, je me la feray bien-tost par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arréter mon devoir,
Ma patience a fait par-de-là son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espére en de faux bruits,
Fortifie, affermy ceux qu'ils auront séduits,
Dans ton ame à ton gré change ma destinée ;
Mais choisy pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHERIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

(*En ces deux scénes Héraclius passe pour Martian et Martian pour Léonce. Héraclius se connoit, mais Martian ne se connoit pas.*)

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, HERACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Dy, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.
(*A Héraclius.*)
Approche, Martian, que je te le répéte :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pére et du fils ;
Elle-mesme a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frére ;
Mais, quoy qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HERACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toy d'attirer ma colére.

HERACLIUS.

Deussay-je mal user de cet amour de pére,
Etant ce que je suis, je me doy quelque effort
Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire mesme infame
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Et bien, elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous-mesme, Seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice : en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Heraclius à demy soûlevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre et la laisser sujette,
Et, d'un party plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouster un véritable gendre !

HERACLIUS.

Seigneur, j'ay des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'ébloüisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dy-je.

PULCHERIE, [*à Héraclius*].

Ah ! ne m'empeschez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déja preste à le réduire en poudre,
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remercîmens juge de ses fureurs.

J'ay prononcé l'arrest, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive;
Sinon, j'en jure encor et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN.

HERACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espére en vostre cœur surprendre quelque place:
Vostre refus est juste, et j'en sçay les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, Madame, attendent l'un et l'autre;
Ma foy m'engage ailleurs aussi-bien que la vostre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
Je seray trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de mesme;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime;
Léontine leur mére est propice à nos vœux,
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaisnes sont si belles
Que nos captivitez doivent estre éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
Et vostre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour luy me sollicite;

Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir,
Et quand à ce depart une ame se prépare...

HERACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare.
Pardonnez-moy ce mot : pour vous servir d'appuy
J'ay peine à reconnoistre encore un pére en luy.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
Je ne suis plus son fils s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à vostre secours.

PULCHERIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extréme où, pour me secourir,
Je voy vostre grand cœur aveuglement courir.

MARTIAN.

Ah! mon prince, ah ! Madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
Au nom de vostre amour et de vostre amitié,
Prenez de vostre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère,
Vainque la juste horreur que vous avez du pére,
Et pour mon intérest n'exposez pas tous deux...

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie, et pour reconnoissance
Je voudrois à tes feux oster leur recompense,
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux !
Ingrat à mon amy, perfide à ce que j'aime,

Crüel à la princesse, odieux à moy-mesme!
Je te connoy, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sçay ce que tu vaux et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, Madame, et je vous donne
Léonce et Martian en la mesme personne;
C'est Martian en luy que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposez.
Je vay près de Phocas essayer la priére,
Et si je n'en obtiens la grace toute entiére,
Malgré le nom de pére et le tître de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Ouy, si sa crüauté s'obstine à vostre perte,
J'iray pour l'empescher jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le Ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!
Adieu, Madame.

PULCHERIE.

Adieu, prince trop magnanime.
(*Héraclius s'en va et Pulchérie continue.*)
Prince digne en effet d'un trosne acquis sans crime,
Digne d'un autre pére. Ah! Phocas, ah! tyran,
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tascher de nostre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sçay des mécontens,
Le peuple est ébranslé, ne perdons point de temps:
L'honneur te le commande et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ostage en ses mains ce tigre a vostre vie,
Et je n'oseray rien qu'avec un juste effroy
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moy.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre :
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

VOILA ce que j'ay craint de son ame enflamée.

EUDOXE.

S'il m'eust caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous étes fille, Eudoxe, et vous avez parlé:
Vous n'avez pû sçavoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit leger ou de vostre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est sceu, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemy secret qui l'auroit accablé,
Ajoustera bien-tost sa mort à tant de crimes,

Et se sacrifîra pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous, qu'adore son ame, et moy, qui l'ay sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir sceu vous taire!

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mére,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison,
Car c'en est une enfin bien digne de supplice
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'huy le fait connoistre à tous?
Est-ce le prince, ou moy?

EUDOXE.

Ny le prince ny vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme.
On ne dit point comment vous trompastes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ny comme après, du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fistes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissastes pour fils ce prince à son tyran,
En sorte que le sien passe icy pour mon frére,
Cependant que de l'autre il croit estre le pére,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
Il m'étoit échapé d'en faire confidence;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant,
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,

Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës,
Et j'en sçay tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
Mais le voicy.

SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE, EUDOXE.

HERACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystére :
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture;
Au contraire, il prend tout pour grossiére imposture,
Et me connoit si peu que, pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéry
En me donnant moy-mesme à ma sœur pour mary.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle et moi par connoissance :
Luy, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Luy propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ay fait pour le fléchir un inutile effort :
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,

De cesser d'estre fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon pére un juste successeur.

LEONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rens grace, Seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Vostre courage seul nous donne lieu de craindre.
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre,
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoy que ce tyran menace Pulchérie,
J'auray trop de moyens d'arréter sa furie,
De rompre cet hymen ou de le retarder,
Pourveu que vous veuilliez ne vous point hazarder.
Répondez-moy de vous, et je vous répons d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demy révolté,
Sans qu'on sçache l'autheur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par là son juste châtiment,
Que par un si grand bruit semé confusément
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maistre,
Et presse Héraclius de se faire connoistre.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en pretend,
Montrons Héraclius au peuple, qui l'attend;
Evitons le hazard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'estre armé d'un nom que je refuse,
De mon trosne, à Phocas sous ce titre arraché,

Il puisse me punir de m'estre trop caché.
Il ne sera pas temps, Madame, de luy dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déja pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je rompray bien encor ce coup, s'il vous menace;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important,
Fiez-vous plus à moy qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ay fait pour vous depuis vostre naissance
Semble digne, Seigneur, de cette confiance:
Je ne laisseray point mon ouvrage imparfait,
Et bien-tost mes desseins auront leur plein effet.
Je puniray Phocas, je vengeray Maurice,
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice,
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez;
Vous régnerez par moy, si par moy vous vivez.
Laissez entre mes mains meurir vos destinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si vostre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoy que trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le Ciel par son fils l'aura voulu punir,
Et sa haine, obstinée après cette chimére,
Vous croira parricide en vengeant vostre pére.
La vérité n'aura ny le nom ny l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait,
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire

Pour ne pas obscurcir l'éclat de vostre gloire.
Je sçay bien que l'ardeur de venger vos parens...

HERACLIUS.

Vous en étes aussi, Madame, et je me rens;
Je n'examine rien, et n'ay pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans vostre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans vostre aveu, toute mon avanture
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je diray plus, l'empire est plus à vous qu'à moy,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doy:
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rens à la sœur ce que je tiens du frére.
Non que, pour m'acquiter par cette élection,
Mon devoir ait forcé mon inclination:
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmérent,
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumérent,
Et ces yeux tout-divins, par un soudain pouvoir,
Achevérent sur moy l'effet de ce devoir.
Ouy, mon cœur, chére Eudoxe, à ce trosne n'aspire
Que pour vous voir bien-tost maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jetter dans le hazard
Que par la seule soif de vous en faire part:
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Je n'ay qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais, si je me desrobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moy seul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous osteray ce que je vous doy rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur;
Mais, comme enfin j'ay lieu de craindre pour ma sœur,

Tirez-la dans ce jour de ce péril extrème,
Ou demain je ne prens conseil que de moy-mesme.

LEONTINE.

Reposez-vous sur moy, Seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ny l'hymen ny la mort.

SCENE III.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise:
A ne vous rien cacher son amour m'authorise;
Vous sçaurez les desseins de tout ce que j'ay fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Nostre vray Martian adore la princesse:
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse,
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ay pris soin de luy, si je l'ay laissé vivre,
Si je perdis Léonce et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir:
Je ne l'ay conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah! Madame!

LEONTINE.

Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'est par là qu'un tyran est digne de périr,

Et le couroux du Ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide, au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au sang de vostre frére
Le pére par le fils, ou le fils par le pére.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sçay qu'un parricide est digne d'un tel pére,
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire,
Et, sçachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LEONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revétu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

PAGE.

Exupére, Madame, est là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupére ! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moy,
Luy que je ne voy point, qu'à peine je connoy ?
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son pére,
Et sa venuë icy cache quelque mystére.
Je vous l'ay déja dit, vostre langue nous perd.

SCENE IV.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'estre découvert.

LEONTINE, *à Eudoxe.*

Hé bien!

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

Taisez-vous.

(*A Exupére.*)

Depuis quand?

EXUPERE.

Tout à l'heure.

LEONTINE.

Et déja l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclaircy.

LEONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame, le voicy.

LEONTINE.

Je ne voy que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE V.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, doy-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe ou m'abuse en effet,
Si je suis vostre fils ou s'il étoit mon pére :
Vous en devez connoistre encor le caractére?

[LEONTINE, *lisant le billet de Maurice*].

Léontine a trompé Phocas,
Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
Desrobe à sa fureur l'héritier de l'empire :
O vous qui me restez de fidelles sujets,
Honorez son grand zéle, appuyez ses projets :
Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

MAURICE.

(Elle rend le billet à Exupére, qui le lui a donné, et continue.)

Seigneur, il vous dit vray : vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance,
Mon zèle y répondit par-de-là sa croyance :
Le voyant prisonnier, et ses quatre autres fils,
Je cachay quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
Mais enfin, toute preste à me voir découverte,

Ce zèle sur mon sang détourna vostre perte.
J'allay pour vous sauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris vostre nom, et ne vous donnay pas.
La généreuse ardeur de sujette fidelle
Me rendit pour mon prince à moy-mesme crüelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouïs le tyran, je trompay sa fureur ;
Léonce, au lieu de vous, luy servit de victime.

(*Elle fait un soûpir.*)

Ah! pardonnez, de grace, il m'échape sans crime.
J'ay pris pour vous sa vie, et luy rens un soûpir :
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir ;
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ay dompté la nature, et ne l'ay pas détruite.
Phocas, ravy de joye à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voila ce que mes soins vous laissoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits vostre rare vaillance
Pûst faire à l'univers croire vostre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pûst de son aveu promettre quelque fruit :
Car, comme j'ignorois que nostre grand monarque
En eust pû rien sçavoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'estant sceu que de moy,
Sous un tyran si craint pûst trouver quelque foy.

EXUPERE.

Comme sa crüauté, pour mieux gesner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empescher,

Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de vostre fils arréta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flater,
S'en ouvrit à Félix, qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de luy donner ce gage
Qui vous en pûst un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, Madame, et n'aguére en mourant
Il remit ce depost à son plus cher parent,
Et m'ayant tout conté : « Tiens, dit-il, Exupére,
Sers ton prince, et venge ton pére. »
Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ay voulu voir
Combien parmy le peuple il auroit de pouvoir,
J'ay fait semer ce bruit, sans vous faire connoistre,
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maistre,
J'ay ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment vostre nom, sans sçavoir davantage,
Et cette seule joye anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sçachent plus que Phocas.
Vous venez de sçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'est à vous de répondre à son généreux zéle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblez,
Le tyran effrayé, ses confidens troublez :
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apreste,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa teste.

MARTIAN.

Surpris des nouveautez d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sçay ce que je dois, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice;

Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous doy bien plus lors que je vous suis moins;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le sçavez, et mon cœur enflamé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire:
Mon amour en murmure, et mon cœur en soûpire,
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroit ensévely dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à vostre illustre bande:
Allez, brave Exupére, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je luy parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire;
Sur tout sauvons le fils en immolant le pére:
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la derniére guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entiére obeïssance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je croy que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.

D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour luy voir sur le trosne élever vostre fille
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'estre sorty de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-mesme vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop seure que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flame si belle
Portast vostre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que, vostre valeur l'ayant sceu mériter,
Le refus du tyran vous pûst mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine.
J'ay veu dans vostre amour une source de haine,
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-estre auroit moins fait si le cœur n'eust aimé.
Achevez donc, Seigneur, et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-estre il vaudroit mieux moy-mesme la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter.
Son amour, qui pour moy résiste à sa colére,
N'y résistera plus quand je seray son frére:
Pourrois-je luy trouver un plus illustre époux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-estre, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa teste avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurez
Dont je voy les complots encor mal asseurez.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne,
Et, quand mesme l'issuë en pourroit estre bonne,
Peut-estre il m'est honteux de reprendre l'Etat
Par l'infame succès d'un lasche assassinat.
Peut-estre il vaudroit mieux, en teste d'une armée,
Faire parler pour moy toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parens d'un bras victorieux.
C'est dont je vay résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.
Vous, avec vostre Eudoxe...

LEONTINE.

Ah! Seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ay besoin de conseils dans ces difficultez,
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vostres,
Outre mes intérests, vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ny vostre foy,
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moy.
Adieu.

SCENE VII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire,
Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire,
Et, lors que le hazard me flate avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencemens empoisonne la suite.
Ce billet, dont je voy Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé:
Il arme puissamment le fils contre le pére;
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espére,
Sur le point de fraper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe et ne peut le séduire,
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute, et, du costé que je le voy pancher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empescher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'autheur de ce bruit, et de mon innocence;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par vostre témoignage
Pour monter dans le trosne est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce tître occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,

Et qu'au prémier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de son vray maistre il remette l'empire?

LEONTINE.

Vous étes curieuse, et voulez trop sçavoir.
N'ay-je pas déja dit que j'y sçauray pourvoir?
Taschons, sans plus tarder, à revoir Exupére,
Pour prendre en ce desordre un conseil salutaire.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avoüer, Madame (car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma sœur),
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osay jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témerité,
Et dans ses mouvemens, pour secrette réponse,
Je sentois quelque chose au dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moy-mesme assez souvent j'ay senty dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flame;
Mais quoy! l'impératrice à qui je doy le jour
Avoit innocemment fait naistre cet amour.

J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hymenée,
Elle mesla ces mots à ses derniers soûpirs :
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine :
Elle garde un tresor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sceut si bien toucher
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frére,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chére,
Et, confondant ces mots de tresor et d'époux,
Je crûs les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fiére naissance
Les favorables loix de mon obéïssance,
Et je m'imputois mesme à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs :
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage,
A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'authorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit,
Et de ma passion la flateuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah ! ma sœur (puisqu'enfin mon destin éclaircy
Veut que je m'accoûtume à vous nommer ainsi),
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous méne !
C'est un panchant si doux qu'on y tombe sans peine.
Mais, quand il faut changer l'amour en amitié,

Que l'ame qui s'y force est digne de pitié,
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'estre à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'estre!
Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connoistre,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'aspre verité qui vient de m'éclairer!

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sçay quelle amertume aigrit de tels divorces,
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ay senty comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soûpir.
Ce grand coup m'a surprise et ne m'a point troublée,
Mon ame l'a receu sans en estre accablée,
Et, comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne voy plus d'amant où je rencontre un frére:
L'un ne peut me toucher, ny l'autre me déplaire,
Et je tiendray toûjours mon bon-heur infiny
Si les miens sont vengez et le tyran puny.
  Vous, que va sur le trosne élever la naissance,
Régnez sur vostre cœur avant que sur Byzance,
Et, domptant comme moy ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fustes toûjours l'illustre Pulchérie,

En fille d'empereur dès le berceau nourrie,
Et ce grand nom sans peine a pû vous enseigner
Comment dessus vous-mesme il vous falloit régner;
Mais pour moy qui, caché sous une autre avanture,
D'une ame plus commune ay pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crûs
Mesle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévére:
C'est Léonce qui parle, et non pas vostre frére;
Mais, si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ny l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vay des conjurez embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à fraper m'authorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourray-je cependant vous faire une priére?

PULCHERIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entiére.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus estre à vous,
Ny vous mettre l'empire en la main d'un époux,
Epousez Martian, comme un autre moy-mesme;
Ne pouvant estre à moy, soyez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

Ne pouvant estre à vous, je pourrois justement
Vouloir n'estre à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestüeuse flame.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chére;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pére,

Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran vostre prémier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'issuë en devienne ou funeste ou tardive,
Vostre perte est jurée, et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vostre,
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon amy de suivre un tel pére au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupére
Dans un sang odieux respecte mon beau-frére,
Et donnez au tyran, qui n'en pourra joüir,
Quelques momens de joye afin de l'éblouïr.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens, unie à sa famille,
Il deviendra mon pére, et je seray sa fille;
Je luy devray respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétüosité,
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides,
Quand mes vœux contre luy seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourray-je me dédire
D'avoir porté chez luy les tîtres de l'empire?
Ah! combien ces momens, dequoy vous me flatez,
Alors pour mon supplice auroient d'éternitez!
Vostre haine voit peu l'erreur de sa tendresse:
Comme elle vient de naistre, elle n'est que foiblesse;
La mienne a plus de force et les yeux mieux ouverts,
Et, se deust avec moy perdre tout l'univers,

Jamais un seul moment, quoy que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de pére.
Je ne refuse au fils ny mon cœur ny ma foy :
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moy ;
Tout son crime est un pére à qui le sang l'attache.
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache,
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifîra mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahy, Madame, Exupére le suit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMYNTAS, MARTIAN, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est vostre entretien avec cette princesse ?
Des nopces que je veux ?

MARTIAN.

C'est dequoy je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ay pas sceu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous;
Si vous aimez mon fils, faites-le moy connoistre.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je voy ce traistre.

EXUPERE.

Je sers mon empereur, et je sçay mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demy m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moy par mon nom, puisque vous le sçavez;
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce,
Et j'entens mon arrest sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre, après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ay fait ce que j'ay dû : vivre sous ta puissance,
C'eust été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naistre
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maistre :
Hors le trosne ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lasche s'il n'ose ou se perdre ou régner.

J'entens donc mon arrest sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra, comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
A mes costez pour toy je l'ay cent fois traisnée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arréter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prens pour me toucher un mauvais artifice.
Héraclius n'eut point de part à ce service ;
J'en ay payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sous des noms divers à soy-mesme contraire,
Qui conserva le fils attente sur le pére,
Et, se desavoüant d'un aveugle secours,
Si-tost qu'il se connoit, il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me doy justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je sçauray punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sçay trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conceu la honteuse espérance,
Et suis trop au dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moy de me laisser la vie,
Si pour moy sans le trosne elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour ?
Ren-luy, ren-luy son sceptre, ou prive-le du jour
Pour ton propre intérest sois juge incorruptible :
Ta vie avec la sienne est trop incompatible,

Un si grand ennemy ne peut estre gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ay rappelé l'image,
J'ay voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celuy d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque
Que de vivre en éclat sans en porter la marque,
Et, puisque pour joüir d'un si glorieux sort
Je n'ay que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendray si belle et si digne d'envie
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, asseure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe, et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, Madame, adieu; je n'ay pû davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE, AMYNTAS.

PHOCAS.

Et toy, n'espére pas desormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ay plus rien à craindre,

Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre.
Ce frére et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abatray d'un coup sa teste et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes,
Laisse aller tes soûpirs, laisse couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moy, pleurer! moy, gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques laschetez l'avoient deshonoré,
S'il n'eust pas emporté sa gloire toute entiére,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priére,
Si quelque infame espoir qu'on luy dûst pardonner
Eust mérité la mort que tu luy vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le Ciel ny le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lasches coups,
Point daigné contre luy perdre un juste couroux;
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traistre,
De tous deux, de soy-mesme il s'est montré le maistre,
Et dans cette surprise il a bien sceu courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goustois cette joye en un sort si contraire.
Je l'aimay comme amant, je l'aime comme frére,
Et dans ce grand revers je l'ay veu hautement
Digne d'estre mon frére et d'estre mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée,
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le pére offre le cœur au fils,
Et tasche à racheter ce cher frére à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que sur la foy de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?

Pren mon sang pour le sien, mais, s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

PHOCAS.

Et bien! il va périr; ta haine en est complice.

PULCHERIE.

Et je verray du Ciel bien-tost choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;
Il veut fraper le coup sans nostre ministére.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frére,
Les quatre autres peut-estre, à tes yeux abusez,
Ont été, comme lui, des césars supposez.
L'Etat, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais veu la cour ny l'empereur.
Crains, tyran, crains encor : tous les quatre peut-estre
L'un après l'autre enfin se vont faire paroistre,
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoistras qu'en recevant la mort.
Moy-mesme, à leur défaut, je seray la conqueste
De quiconque à mes pieds apportera ta teste;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moy s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare icy d'une vertu forcée,
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétens régner, défay toy de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMYNTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles,
Je ry d'un desespoir qui n'a que des paroles,
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je voy l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon secret ennemy,
Ne soyez point vers moy fidelles à demy;
Résolvez avec moy des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrette, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus seur, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus seur vaut le mieux;
Mais le plus seur pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flate,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour oster tout doute à cette populace,
Nous envoîrons sa teste au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais, si vous la coupez dedans vostre palais,
Ces obstinez mutins ne le croiront jamais,
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,

Qu'on en fait un fantosme afin de les tromper,
Prests à suivre toûjours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice :
Seigneur, aprés vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoistre sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempeste,
Il faut en pleine place abatre cette teste,
Et qu'il die en mourant à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoüe, et déja je destine
A ce mesme échaffaut l'infame Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, Seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple, que je crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des desordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la prémiere épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrété
Dispersera soudain chacun de son costé;
Les plus audacieux craindront vostre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réünir,
Envoyez des soldats à chaque coin des ruës,

Saisissez l'hippodrome avec ses avenuës,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échaffaut laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;
J'en répons sur ma teste, et j'auray l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupére, allez, je m'abandonne
Aux fidelles conseils que vostre ardeur me donne:
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vay, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de vostre part assembler vos amis,
Et croyez qu'après moy, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maistres de l'empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMYNTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, amy, tout est à nous:
L'heur de nostre destin va faire des jaloux.

AMYNTAS.

Quelque allegresse icy que vous fassiez paroistre,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traistre?

EXUPERE.

Je sçay qu'aux généreux ils doivent faire horreur.

Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur ;
Mais bien-tost, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.

Vous avez grand sujet d'apprehender pour elle,
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connoy mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chére Eudoxe, et non pas vostre mére;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupére:
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pû vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature !

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empescher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort;
Abuser d'un billet que le hazard luy donne,
Attacher de sa main mes droits à sa personne,

Et le mettre en état, dessous sa bonne foy,
De régner en ma place ou de périr pour moy :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eust-elle démenty ce billet de Maurice,
Et l'eust-elle pû faire à moins que reveler
Ce que sur tout alors il lui faloit celer?
Quand Martian par là n'eust pas connu son pére,
C'étoit vous hazarder sur la foy d'Exupére :
Elle en doutoit, Seigneur, et par l'événement
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Seure en soy des moyens de vous rendre l'empire,
Qu'à vous-mesme jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, veu ce que je te doy,
Qui trahisse mon sort, d'Exupére ou de moy?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose,
Et l'un et l'autre enfin ne sont que mesme chose,
Sinon qu'étant trahy je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toy, je mourray généreux.

EUDOXE.

Quoy! pour desabuser une aveugle furie,
Rompre vostre destin et donner vostre vie!

HERACLIUS.

Vous étes plus aveugle encor en vostre amour.
Périra-t'il pour moy, quand je luy doy le jour,
Et, lors que sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendray-je sous le sien ma fortune couverte?

S'il s'agissoit icy de le faire empereur,
Je pourrois luy laisser mon nom et son erreur;
Mais conniver en lasche à ce nom qu'on me vole,
Quand son pére à mes yeux au lieu de moy l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande;
De cette lascheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas,
Mais montrez-vous en maistre, et ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mére,
Garantissez le fils par la perte du pére,
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'est plus temps, Madame, un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace;
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroy qui le trouble, il ne me croira plus,
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais, quand mesme il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déja Martian en ses mains;
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hastera sa perte,
Et croira qu'en m'ostant l'espoir de le sauver,
Il m'ostera l'ardeur qui me fait soûlever.
N'en parlons plus : en vain vostre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,

Au tombeau comme au trosne on me verra courir.
Mais voicy le tyran et son traistre Exupére.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, EUDOXE,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu seur en attendant sa mére.
HERACLIUS.
A-t'elle quelque part...
PHOCAS.
Nous verrons à loisir;
Il est bon cependant de la faire saisir.
EUDOXE, *s'en allant.*
Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.
PHOCAS, *à Eudoxe.*
Je croiray ce qu'il faut pour le bien de l'empire.
(*A Héraclius.*)
Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?
HERACLIUS.
Seigneur...
PHOCAS.
Je sçay pour luy quelle est ton amitié;
Mais je veux que toy-mesme, ayant bien veu son crime,
Tiennes ton zèle injuste et sa mort légitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ny du fer ny du feu :
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?

Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Ouy, sa mére a plus fait contre vostre service
Que ne sçait Exupére et que n'a veu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour luy sera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'acheveray devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa presence.

PHOCAS.

Le voicy. Mais sur tout ne me dy rien pour luy.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
EXUPERE, TROUPE DE GARDES.

HERACLIUS.

Je sçay qu'en ma priére il auroit peu d'appuy,
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à vostre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius, et sauvez vostre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma priére.
M'en refuserez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiére:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince, j'y courois sans me plaindre du sort,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche;
Mais en oüyr l'arrest sortir de vostre bouche!
Je vous ay mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et mesme en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, pére aveugle, et toy, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connoy ton sang et tes vrais ennemis:
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pére,
Et, semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lasche, tu n'as qu'à lire :
Sous le nom de Léonce Héraclius respire.
Tu fais après cela des contes superflus.

HERACLIUS.

Si ce billet fut vray, Seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ay cessé de l'estre
Quand Maurice immolé n'en a pû rien connoistre.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pû voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portastes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eustes trois ans la fortune diverse;
Cependant Léontine, étant dans le chasteau
Reine de nos destins et de nostre berceau,

Pour me rendre le rang qu'occupoit vostre race,
Prit Martian pour elle et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur luy succeda si bien
Que vous-mesme au retour vous n'en connustes rien,
Et, ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit;
Vous pristes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécusmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passay pour le vostre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trosne paternel.
Mais, voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez vostre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius, et sauvez vostre fils.

MARTIAN.

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pére,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran, et ne pren pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.
(*A Héraclius.*)
C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvay la vie, et ne la perdis pas,
Et pour moy vous cherchez un asseuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ostez pas l'honneur de ma naissance.

Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'estre ingrat, c'est m'estre injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t'elle en bute!
Lequel croire, Exupére, et lequel démentir?
Tombay-je dans l'erreur, ou si j'en vay sortir?
Si ce billet est vray, le reste est vray-semblable.

EXUPERE.

Mais qui sçait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû les changer, et ne les changer pas;
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne voy que du trouble et de l'incertitude.

HERACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que je sçay qui je suis.
Vous voyez quels effets en ont esté produits:
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejetter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eust consenty
Si Léontine alors ne m'en eust averty.

MARTIAN.

Léontine?

HERACLIUS.

Elle-mesme.

MARTIAN.

Ah, Ciel! quelle est sa ruse!
Martian aime Eudoxe, et sa mére l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestüeux,
De ce prince à sa fille elle asseure les vœux,

Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'huy que je sçay qui je suis,
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée
Si tantost ce billet ne l'en eust arrachée.

PHOCAS, *à Exupére.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû l'abuser et ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPERE.

Et que la mére a pu l'abuser elle mesme.

PHOCAS.

Que de pensers divers ! que de soucis flotans !

EXUPERE.

Je vous en tireray, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dy-moy, tout est-il prest pour ce juste supplice?

EXUPERE.

Ouy, si nous connoissions le vray fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ay dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HERACLIUS.

Amy, ren-moy mon nom; la faveur n'est pas grande:
Ce n'est que pour mourir que je te le demande;
Repren ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou ren-moy cet honneur que tu m'as presque osté.

MARTIAN.

Pourquoy, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ay conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort:
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure, illustre ou criminel,
Couvert ou de loüange ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un pére.

HERACLIUS.

Mon nom seul est coupable, et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter:
Il conspira luy seul, tu n'en es point complice,
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoye au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traistre en vain m'auroit sollicité,
Et, lors que contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit sceu m'en défendre.

HERACLIUS.

Appren donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu;
J'ay voulu conspirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Toy, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux,
Elle a rendu pour toy l'un et l'autre funeste,

Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eust pas eu pour moy d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empeschoit de hazarder ma teste,
Espérant par ton bras me livrer ma conqueste.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils,
Et je voy que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil doy-je suivre ?
J'ay craint un ennemy, mon bon-heur me le livre;
Je sçay que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sçay que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nüage confus couvre sa destinée;
L'assassin sous cette ombre échape à ma rigueur,
Et, present à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian ! A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre ;
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis,
Je tiens mon ennemy, mais je n'ay plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que pretens-tu faire?
Si je n'ay plus de fils, puis-je encor estre pére?
Dequoy parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dy rien du tout, ou parle tout à fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naistre,
Ou laisse-moy le perdre, ou fay-le-moy connoistre.
O toy, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,

Mon trosne est-il pour toy plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toy,
Et je n'en puis trouver pour régner après moy.
Qu'aux honneurs de ta mort je doy porter envie,
Puisque mon propre fils les préfére à sa vie!

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LEONTINE.

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réüssi:
J'ay trouvé Léontine, et je l'améne icy.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HERACLIUS, *à Léontine*

Avoüez tout, Madame,
J'ay tout dit.

LEONTINE, *à Héraclius.*

Quoy, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter?

HERACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.
Il en croit ce billet et vostre témoignage,
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'atten pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LEONTINE.

Je t'ay livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'asseurera que pour Héraclius,
Moy, qui t'ay tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fay-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'huy.

LEONTINE.

Le secret n'en est sceu ny de luy, ny de luy.
Tu n'en sçauras non-plus les véritables causes :
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur,
Je te veux toûjours voir, quoy que ta rage fasse,
Craindre ton ennemy dedans ta propre race,
Toûjours aimer ton fils dedans ton ennemy,
Sans estre ny tyran ny pére qu'à demy.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame joüira de ton inquiétude,
Je riray de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moy le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoistre,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'estre?

LEONTINE.

Je m'en consoleray quand je verray Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,

Et de la mesme main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rens
Des bien-faits répandus sur toy, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit!
Ren-moy mon fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en desavoûroit,
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoistre,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'estre.
Admire sa vertu, qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ay fait ce héros,
Tant ce qu'il a receu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
C'est assez dignement répondre à tes bien-faits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits:
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé s'il eust sceu sa naissance,
Il seroit lasche, impie, inhumain, comme toy,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doy.

EXUPERE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir vostre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moy, Seigneur, quelques momens en garde;
Puisque j'ay commencé, le reste me regarde:
Malgré l'obscurité de son illusion,

J'espére démesler cette confusion.
Vous sçavez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Achéve, si tu peux, par force ou par adresse,
Exupére, et sois seur que je te devray tout
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je sçauray cependant prendre à part l'un et l'autre,
Et peut-estre qu'enfin nous trouverons le nostre.
Agy de ton costé, je la laisse avec toy;
Gesne, flate, surpren. Vous autres, suivez-moy.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame:
C'est passer trop long-temps pour traistre auprès de vous.
Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous...

LEONTINE.

Ouy, c'est bien luy montrer ta haine et ta colére
Que luy vendre ton prince et le sang de ton pére.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LEONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ?
Considérez l'état de tous nos conjurez :
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance,
Et, nous en croyant tous dans nostre ame indignez,
Le tyran du palais nous a tous éloignez.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LEONTINE.

Et tu crois m'ébloüir avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ay rien hazardé,
Vous sçavez de quel nombre il est toûjours gardé ;
Pouvions-nous le surprendre ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de luy ?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'huy :
Il me parle, il m'écoute, il me croit, et luy-mesme
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice, éparse à chaque coin des ruës,
A laissé du palais les portes presque nuës ;
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort :
Mes amis sont tous prests, c'en est fait, il est mort,
Et j'useray si bien de l'accès qu'il me donne
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettray sa couronne.
Mais, après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moy connoistre qui je sers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'huy maistre de tout l'empire.

LEONTINE.

Esprit lasche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moy tant de crédulité?
Va, d'un piége si lourd l'appas est inutile,
Traistre, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vray, Madame, et vous diray de plus...

LEONTINE.

Ne me fais point icy de contes superflus,
L'effet à tes discours oste toute croyance.

EXUPERE.

Et bien ! demeurez donc dans vostre défiance,
Je ne demande plus, et ne vous dy plus rien :
Gardez vostre secret, je garderay le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vay vous conduire ;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis :
Avant la fin du jour vous sçaurez qui je suis.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS.

Quelle confusion étrange
De deux princes fait un meslange
Qui met en discord deux amis!
Un pére ne sçait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du tître infame de son fils,
Plus eux-mesmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise, ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout nostre sort;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moy tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer:
Lors qu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroit si pure
Que je ne sçaurois présumer
Si c'est par instinct de nature
Ou par coûtume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ay pour luy des transports de haine
Que je ne conserve pas bien.
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne et trouble ma colére,
Et je n'ose résoudre rien
Quand je trouve un amour de pére
En celuy qui m'osta le mien.

Retien, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité luy fait,
Et m'aide à faire mieux connoistre
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naistre
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'estre,
Si je ne le suis en effet.

Soûtien ma haine qui chancelle,
Et, redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fay voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O Ciel! quel bon démon devers moy vous envoye,
Madame?

PULCHERIE.

Le tyran, qui veut que je vous voye,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-mesme en ce trouble il pense réüssir!

PULCHERIE.

Il le pense, Seigneur, et ce brutal espére
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frére,
Comme si j'étois fille à ne luy rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler.

HERACLIUS.

Puisse-t'il, par un trait de lumiére fidelle,
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révéle.
Aidez-moy cependant, Madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHERIE.

Ah! Prince, il ne faut point d'asseurance plus claire.
Si vous craignez la mort, vous n'étes pas mon frére.
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HERACLIUS.

Moy, la craindre; Madame! Ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoye au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice:

Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais paslir.
Mais il me traite en pére, il me flatte, il m'embrasse,
Je n'en puis arracher une seule menace;
J'ay beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moy comme fils toûjours il me regarde,
Au lieu d'estre en prison je n'ay pas mesme un garde,
Je ne sçay qui je suis, et crains de le sçavoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir;
Je crains de le haïr si j'en tiens la naissance,
Je le plains de m'aimer si je m'en doy vengeance,
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colére et tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie,
Il condamne aussi-tost tout ce qu'il justifie;
La colére, l'amour, la haine et le respect,
Ne me presentent rien qui ne me soit suspect;
Je crains tout, je fuis tout, et, dans cette avanture,
Des deux costez en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frére en ces perplexitez.

PULCHERIE.

Ah! vous ne l'étes point, puisque vous en doutez.
Celuy qui comme vous prétend à cette gloire
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y sçait resister,
Rien ne le touche assez pour le faire douter,
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en luy pour Maurice.

HERACLIUS.

A ces marques en luy connoissez Martian:
Il a le cœur plus dur, étant fils d'un tyran.

La générosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance;
Dans cette grandeur d'ame un vray prince affermy
Est sensible aux malheurs mesme d'un ennemy;
La haine qu'il luy doit ne sçauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrété
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée;
Je doute, et, si ce doute a quelque crime en soy,
C'est assez m'en punir que douter comme moy,
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flate,
Cherche qui le soûtienne, et non-pas qui l'abate;
Il demande secours pour mes sens étonnez,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHERIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matiéres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumiéres,
Et, comme nostre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un prémier mouvement,
Peut-estre qu'en faveur de ma prémiére idée,
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux,
Et, quoy que la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour luy de ce rang dégénére;
Vous le devez haïr, et fust-il vostre pére :
Si ce tître est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur mesme alors qu'il tyrannise,
Et que vostre devoir, par là mieux combatu,

Prince, met en péril jusqu'à vostre vertu.
Doutez, mais haïssez, et, quoy qu'il exécute,
Je douteray d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter, lors qu'en moy vous cherchez quelque appuy,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre luy.
L'un de vous est mon frére, et l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre,
Mais je ne puis faillir, dans vostre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre et vous plaindre tous deux.
J'espére encor pourtant; on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'éléve dans la place.
Exupére est allé fondre sur ces mutins,
Et peut-estre de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, Gardes.

Phocas.

Et bien ! se rendra-t'il, Madame ?

Pulcherie.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en voy que l'effet que je m'étois promis :
Je trouve trop d'un frére, et vous trop peu d'un fils.

Phocas.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

Pulcherie.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte ;
Ce frére qu'il me rend seroit déja perdu,
Si dedans vostre sang il ne l'eust confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je feray grace au vostre,
Mais je veux le connoistre, et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en luy donnant la vie il me rendra mon fils.

(*A Heraclius.*)

Pour la derniére fois, ingrat, je t'en conjure:
Car enfin c'est vers toy que panche la nature,
Et je n'ay point pour luy ces doux empressemens
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toy par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soûpirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé!
Tu nous dois à tous deux.

HERACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rens vostre fils, je luy rens sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ostes, crüel, et le laisses mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'oster assez que ne vouloir plus l'estre.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoistre.

PHOCAS.

C'est me l'oster assez que me le supposer.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous desabuser.

PHOCAS.

Laisse-moy mon erreur, puisqu'elle m'est si chére.

Je t'adopte pour fils, accepte-moy pour pére;
Fay vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort;
Pour moy, pour toy, pour luy, fay-toy ce peu d'effort.

HERACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flater?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie,
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites:
Ce n'est que contre luy, lasche, que tu m'irrites!
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prens à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foy se défie
Jusqu'à prendre son nom pour luy sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux,
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HERACLIUS.

Perfides, arrétez!

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince.

HERACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pére.

MARTIAN.

Conservez-luy ce fils qu'il ne cherche qu'en vous,
Ne troublez point un sort qui luy semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,

Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le Ciel daigne benir vostre sceptre et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépesche, Octavian.

HERACLIUS.

N'attente rien, barbare!
Je suis...

PHOCAS.

Avoüe enfin.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*A Octavian.*)
Frape.

HERACLIUS.

Arreste! je suis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achéve, ou...

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour luy sauver la vie.
Ouy, je luy dois assez, Seigneur, quoy qu'il en soit,
Pour vous payer pour luy de l'amour qu'il vous doit,
Et je vous le promets entier, ferme, sincére,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vray pére.
J'accepte en sa faveur ses parens pour les miens;
Mais sçachez que vos jours me répondront des siens.
Vous me serez garand des hazards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre,

Er, de quelque façon que le couroux des Cieux
Me prive d'un amy qui m'est si précieux,
Je vengeray sur vous, et fussiez-vous mon pére,
Ce qu'aura fait sur luy leur injuste colére...

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je feray mon appuy;
L'amour qu'il a pour toy m'asseure trop de luy.
Mon cœur pasme de joye, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ay retrouvé mon fils, mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet;
Ne laisse plus de place à la supercherie :
Pour achever ma joye, épouse Pulchérie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si laschement déja tu t'en dédis?

PULCHERIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoy! son consentement étoufferoit ma haine?
Pour l'avoir étonné, tu m'aurois fait changer?
J'aurois pour cette honte un cœur assez leger?
Je pourrois épouser ou ton fils, ou mon frére?

SCENE IV.

PHOCAS, [HERACLIUS], PULCHERIE,
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupére;
Il est l'unique autheur de nos meilleurs destins;
Luy seul et ses amis ont dompté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs, qu'il vous améne.

PHOCAS.

Dy-luy qu'il me les garde en la salle prochaine.
Je vay de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(*Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.*)

Toy, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux;
En l'état où je suis, je n'ay plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptez, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(*A Pulchérie.*)

Use bien du moment
Que je prens pour en faire un juste châtiment,
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisy mon fils, et l'épouse sur l'heure;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront et mon amour pour gesne.
Toy...

PULCHERIE.

Ne menace point, je suis preste à mourir.

PHOCAS.

A mourir! Jusque là je pourrois te chérir!
N'espére pas de moy cette faveur suprème,
Et pense...

PULCHERIE.

A quoy, tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moy-mesme,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toy, mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colére;
Il est en toy de perdre ou de sauver ton frére,
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ay trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE V.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHERIE.

Le lasche! il vous flatoit lors qu'il trembloit dans l'ame;
Mais tel est d'un tyran le naturel infame,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint:
S'il ne craint, il opprime, et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse:
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse;
A peine est-il sorty de ces lasches terreurs
Qu'il a trouvé pour moy le comble des horreurs.

Mes fréres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'estre,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moy paroistre.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lors qu'on tranche nos jours?

PULCHERIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le pére.
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le voy trop à craindre, et pour vous, et pour nous;
Mais, Madame, on peut prendre un vain tître d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frére et sœur sous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lascheté!

HERACLIUS.

Pour tromper un tyran, c'est générosité,
Et c'est mettre en faveur d'un frére qu'il vous donne
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animez et constans,
Sur l'ennemy commun sçauront prendre leur temps,
Et terminer bien-tost la feinte avec sa vie.

PULCHERIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y resiste en vain.
Sus donc! Qui de vous deux me prétera la main?

Qui veut feindre avec moy? qui sera mon complice?

HERACLIUS.

Vous, prince, à qui le Ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HERACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous sçaurez mieux que moy surprendre sa tendresse.

HERACLIUS.

Vous sçaurez mieux que moy la traiter de maitresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantost d'y consentir.

PULCHERIE.

Ah! Princes, vostre cœur ne peut se démentir,
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre mesme d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de vostre conseil, et de l'événement,
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nez pour l'empire:
Princes, attendons tout sans consentir à rien.

HERACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien:
L'obscure vérité que de mon sang je signe
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne;
On n'en croit pas ma mort, et je pers mon trépas,
Puisque mourant pour luy je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre costé quelle est ma destinée,
Madame: dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce et Martian;

Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran;
De tous trois ce désordre en un jour me fait naistre,
Pour me faire mourir enfin sans me connoistre.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort;
Il a fait contre vous un violent effort.
Vostre malheur est grand, mais, quoy qu'il en succéde,
La mort qu'on me refuse en sera le reméde,
Et moy... Mais que nous veut ce perfide?

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, AMYNTAS.

AMYNTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMYNTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traistres,
Qu'il n'est plus de tyran, que vous étes les maistres.

HERACLIUS.

De quoy?

AMYNTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toy?

AMYNTAS.

Non, Seigneur :
Un autre en a la gloire, et j'ay part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuse main finit nostre misére?

AMYNTAS.

Princes, l'auriez-vous creu? c'est la main d'Exupére.

MARTIAN.

Luy qui me trahissoit?

AMYNTAS.

C'est dequoy s'étonner...
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HERACLIUS.

N'a-t'il pas des mutins dissipé la furie?

AMYNTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois.

AMYNTAS.

Admirez
Que ces prisonniers mesme, avec luy conjurez,
Sous cette illusion couroient à leur vengeance.
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis, nous passons librement
Au travers du palais à son apartement.
La garde y restoit foible et sans aucun ombrage;
Crispe mesme à Phocas porte nostre message :
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les prémiers.
Le reste, impatient dans sa noble colére,
Enferme la victime, et soudain Exupére :
« Qu'on arreste! dit-il; le prémier coup m'est deu :

C'est luy qui me rendra l'honneur presque perdu. »
Il frape, et le tyran tombe aussi-tost sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'éléve un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que *Vive Héraclius!*
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mesmes cris aussi-tost de tous costez s'entendent,
Et, de tant de soldats qui luy servoient d'appuy,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour luy.

PULCHERIE.

Quel chemin Exupére a pris pour sa ruine!

AMYNTAS.

Le voicy qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN, LEONTINE,
PULCHERIE, EUDOXE,
EXUPERE, AMYNTAS, TROUPE.

HERACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vray, Madame, et changeons-nous de sort?
Amyntas nous fait-il un fidelle rapport?

LEONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable,
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HERACLIUS, *à Exupére.*

Perfide généreux, haste-toy d'embrasser
Deux princes impuissans à te recompenser.

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre :
J'ay répandu son sang, si j'ay vengé le vostre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler.
Je ne sçay quoy pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut-estre en vous par là s'explique la nature;
Mais, Prince, vostre sort n'en sera pas moins doux :
Si l'empire est à moy, Pulchérie est à vous.
Puisque le pére est mort, le fils est digne d'elle.
(*A Léontine.*)
Terminez donc, Madame, enfin, nostre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre seureté pourrions-nous demander?

LEONTINE.

Je vous puis estre encor suspecte d'artifice...
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.
(*A Pulchérie, luy donnant un billet.*)
Vous connoissez sa main, Madame, et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frére et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa vostre mére.

PULCHERIE.

J'en baise en soûpirant le sacré caractére.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HERACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

[PULCHERIE, *lisant le billet de Constantine*].

Parmy tant de malheurs, mon bonheur est estrange :
Après avoir donné son fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux, par un second échange,
Donne encor à Phocas mon fils au lieu du sien.
Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
Sçachez qu'elle a deux fois trompé nôtre tyran :
Celuy qu'on croit Léonce est le vray Martian,
Et le faux Martian est vray fils de Maurice.

CONSTANTINE.

(*A Héraclius.*)
Ah ! vous étes mon frère !

HERACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclaircy vous rend à vostre amant.

LEONTINE, *à Héraclius.*

Vous en sçaviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
(*A Martian.*)
Mais pardonnez, Seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ay voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joye,
Mais souffrez des soûpirs que la nature envoye :
Quoy que jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour.
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce ;

Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!
(*A Eudoxe.*)
Vous Madame, acceptez et ma main et l'empire,
En échange d'un cœur pour qui le mien soûpire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HERACLIUS, *à Exupére et Amyntas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons luy rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

EXAMEN D'HERACLIUS

CETTE tragédie a encor plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies si-tost qu'il a paru. Sa conduite différe de celle-là en ce que les narrations qui luy donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toûjours dites et écoutées avec intérest, sans qu'il y en aye pas une de sang-froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses icy dans tout le poëme, et ne font connoistre à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la scéne qui suit. Ainsi, dès la prémiere, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularitez de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit, et Crispe, son gendre, en luy proposant un reméde aux troubles qu'il appréhende, fait connoistre comme en perdant toute la famille de Maurice il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que, sans Léonce, il fust demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vray Héraclius, qui passe pour Martian, au vray Martian, qui passe pour Léonce, et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie, au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant

de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a receuë de sa mére, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mary. Il falloit tout cela pour faire entendre la scéne qui suit entre Pulchérie et luy, mais je n'ay pû avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est remply tout ce que dit Héraclius à la fin de ce prémier acte, et on ne les peut comprendre que par une réflexion, aprés que la piéce est finie, et qu'il est entiérement reconnu, ou dans une seconde representation.

Sur tout, la maniére dont Eudoxe fait connoistre, au second acte, le double échange que sa mére a fait des deux princes, est une des choses les plus spiritüelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accüse d'avoir révélé le secret d'Héraclius et d'estre cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie. Pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sçait, et conclud que, puisque on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour autheur quelqu'un qui n'en sçache pas tant qu'elle. Il est vray que cette narration est si courte qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui sçavoit cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jetter une lumiére imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entiérement.

L'artifice de la derniére scéne de ce quatrième acte passe encor celuy-cy. Exupére y fait connoistre tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empesche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur luy-mesme en demeure dans la défiance et ne sçait qu'en juger. Mais, après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupére de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de luy, et délivre l'auditeur d'un récit qui luy auroit été fort ennuyeux après le dénoüement de la piéce, où toute la patience que peut avoir

sa curiosité se borne à sçavoir qui est le vray Héraclius des deux qui pretendent l'estre.

Le stratagème d'Exupére avec toute son industrie a quelque chose un peu délicat et d'une nature à ne se faire qu'au théatre, où l'autheur est maistre des événemens qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérests et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas et le fait arréter prisonnier, son intention est fort bonne et luy réussit; mais il n'y avoit que moy qui luy pust répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice; mais le contraire pouvoit arriver, et Phocas, au lieu de déférer à ses avis, qui le résolvent à faire couper la teste à ce prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de luy et de ses amis comme de gens qu'il avoit offensez et dont il ne devoit jamais espérer un zéle bien sincére à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il luy améne les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise ébloüit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sçay si on voudra me pardonner d'avoir fait une piece d'invention sous des noms véritables, mais je ne croy pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la mesme action par des moyens si divers qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entiérement inventée. L'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'estre de mesme nature, et l'*Héléne*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troye, et que Paris n'y a enlevé qu'un phantosme qui luy ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ny pricipale qui ne parte de la seule imagination de son autheur.

Je n'ay conservé icy pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des empereurs Tibére, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ay falsifié la naissance de ce dernier pour luy en donner une plus illustre en le faisant fils de

Maurice, bien qu'il ne fust que d'un préteur d'Afrique qui portoit mesme nom que luy. J'ay prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et luy ay donné Martian pour fils, quoy que l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette mesme raison que j'ay prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ay fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eust immolée à sa seureté dès la cinquième, et je l'ay fait afin qu'elle pûst avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celuy du prince qu'on luy vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vray-semblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraysemblance, puisqu'elle a l'appuy de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribuë cette action à une nourrice, et je l'ay trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soûtient mieux la dignité du théatre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empescha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mére, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et, comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis crû assez authorisé, par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautez surprenantes de ce sujet.

Il luy faut la mesme indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La pluspart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenseray de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ay veu

de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la Cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire, mais je croy qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entiére intelligence.

NOTES

DU TOME TROISIÈME

Page 6, vers 14. *Se faire de mise*, se faire accueillir, se faire valoir. *De mise* veut dire : reçu, ayant cours.

7, 10. Nos grands classiques n'étaient pas généralement heureux dans leurs calembours. Ceux de Molière sont pitoyables, et celui-ci ne vaut guère mieux. *Discourir* était, depuis longtemps, inusité dans le sens de courir çà et là.

12, 12. Nous n'employons aujourd'hui le subjonctif que lorsque le premier verbe est accompagné de la négation.

15, 11. *Faire une maîtresse, faire un amant*, n'étaient pas passés du temps de Corneille, comme aujourd'hui, dans le style vulgaire.

17, 24. *Se passer à*, se contenter de. C'est dans un sens analogue qu'on dit : « passer une chose à un prix », c'est-à-dire se contenter de ce prix en échange de la chose. — On a dit aussi *se passer de* dans le même sens; mais cette expression a aujourd'hui un sens tout contraire, puisqu'elle veut dire : se priver de.

18, 1. *Faire état* de quelqu'un, qui signifie surtout aujourd'hui l'estimer, avait alors le sens de compter sur lui.

19, 16. Un *homme à paragraphe* est celui qui a toujours à la bouche les paragraphes des livres qu'il a lus.

— 21. Lamboy, Jean de Wert et Galas sont des généraux de Ferdinand III.

P. 19, v. 27. *Donner des bayes,* tromper. De *bayer,* ouvrir la bouche, parce que les mensonges que l'on conte à une personne lui font tenir la bouche ouverte.

20, 9. Tout le monde connaît la légende de Mélusine. Quant à Urgande, c'est la fée protectrice d'Amadis de Gaule.

— 26. *Intrique,* du latin *intricare,* embarrasser, a précédé, dans notre langue, le mot *intrigue.* Il était du masculin.

30, 16. Au lieu de *puissé-je,* on écrivait alors *puissay-je,* qui était un vrai barbarisme.

31, 14. Le Palais-Royal, bâti par les ordres du cardinal de Richelieu, s'appelait alors le Palais-Cardinal.

33, 3. Les autres éditions que la nôtre donnent : «Mais s'il est impossible? », qui paraît évidemment préférable. Mais nous avons maintenu notre texte, qui offre un sens très-acceptable.

35, 13. On disait alors *horlogier,* et on avait dit aussi *horlogeur.*

— 19. Le *déclin* est le ressort qui fait mouvoir le chien d'une arme à feu.

40, 6. Une variante, qui donne : « l'avanture est rare », fait disparaître une dureté de prononciation assez désagréable.

41, 5. Dans cette expression : « la chose *vaut faite* », la répétition du mot *chose* est sous-entendue avant *faite.*

43, 19. *Toute nuit,* pour : toute la nuit.

46, 17. *Fourbe* est ici pour *fourberie.* — *Il y pipe,* c'est-à-dire : il l'emporte sur tous, il y excelle; expression métaphorique faisant allusion à l'habileté de celui qui excelle à jouer des pipeaux.

47, 9. *Elle est faite ce qu'elle se fera,* c'est-à-dire : il n'en sera que ce qu'il en sera.

— 11. *Sortir de garde, perdre ses mesures,* expressions empruntées à l'art de l'escrime.

— 16-17. On voit ici, dans deux vers de suite, le mot *fourbe* employé comme adjectif et comme substantif.

48, 17. On dit également *prendre martre pour renard,*

c'est-à-dire prendre une chose pour une autre ; mais nous pensons qu'ici *rendre martre pour renard* signifie répondre par quelque chose de plus fort, la martre étant d'une valeur supérieure à celle du renard. C'est ainsi qu'on dit : rendre une fève pour un pois.

P. 50, v. 1. *Vécu* est écrit sans accord dans toutes les éditions. Outre que la règle du participe n'était pas encore bien rigoureusement suivie, on peut interpréter la phrase dans le sens de : « les jours *pendant lesquels* j'ai vécu ».

51, 3. *Foudre* était alors des deux genres.

— 21. On trouvera souvent *toute nuit,* pour : toute la nuit.

54, 19. *M'a fait cette imposture* veut dire : a fait cette imposture relativement à moi.

55, 5. *Coucher d'imposture,* payer d'imposture. *Coucher* est un terme de jeu qui signifie proprement mettre en enjeu.

— 10. *Baie,* tromperie, parce que celui qui avale un mensonge *baye,* c'est-à-dire ouvre la bouche.

58, 7. *Tel,* pour *quelque,* bien que rejeté par les grammairiens, a été fréquemment employé. Cependant, dans d'autres éditions, ce vers est ainsi :

A quelque prix qu'ils soient, il m'en faut acheter.

62, 7. On disait alors *efficace,* et non *efficacité,* qui passait pour un néologisme non encore admis.

63, 10. *Joint.* On voit que l'accord du participe n'était pas encore de règle absolue.

66, 6. L'édition de 1682 donne : « je *vay* écrire » ; mais nous avons préféré suivre l'orthographe de celle de 1668, qui écrit *vais.*

67, 5-6-8. *Tien, pren, ten,* n'ont pas d's final, pour se distinguer de la 2ᵉ personne de l'indicatif présent, qui s'écrivait : *tiens, prens, tens.*

74, 18. *N'en casser que d'une dent,* ne pas prendre d'une chose tout ce qu'on en voudrait, n'en avoir pas à son contentement.

75, 19. *Prendre sur le vert,* prendre les choses encore

vertes, les prendre hardiment. — *Prendre sans vert* signifie prendre à l'improviste.

P. 78, v. 10. *Hantise*, fréquentation, de *hanter*.

84, 1. Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer que *conte* et *compte* s'employaient indifféremment dans les deux sens.

89, 1. « Cette plaisanterie, dit Voltaire, est tirée de l'opinion où l'on était alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort ».

— 3. *Que tu ne me déplaises*, c'est-à-dire : si tu ne veux pas me déplaire.

91, 6. *De vray*, pour *vraiment*, a passé aujourd'hui dans le langage familier.

92, 11. Nous ne pensons pas qu'il faille, comme l'ont fait des éditeurs modernes, mettre un point d'interrogation après *laquelle des deux*. Il y a là une simple inversion, qui équivaut à cette phrase : « mais, quant à savoir laquelle des deux, c'est moi qui en ai le mieux jugé ».

— 16. *Bonne bouche*, c'est-à-dire : heureuse conclusion, est dit ici ironiquement.

102, 16. *Faire gille*, s'enfuir. On donne à cette expression plusieurs étymologies : ce serait faire comme le Gille de la foire, qui s'esquive quand on le menace, ou comme saint Gilles, qui, suivant le *Moyen de parvenir*, s'enfuit de son pays et se cacha, de peur d'être fait roi.

103, 3. *Le boiteux*, l'occasion, qui vient souvent *pede claudo* et se fait attendre.

— 10. *M'en fit*, me fit horreur : expression qui n'est ni claire ni élégante.

105, 22. *Poing*, bien que venant de *pugnus*, s'est quelquefois écrit *poin*.

108, 5. *N'avoir pas le double*, n'avoir pas le sou. Le double était une petite monnaie valant deux deniers.

112, 4. *Ferrer la mule* est synonyme de faire danser l'anse du panier.

113, 4. *Coucher de*, mettre en enjeu, mettre en avant.

P. 113, v. 12. *Excroques* est ainsi imprimé dans toutes les éditions du temps de Corneille.

119, 14. *Voulu,* encore un participe sans accord.

122, 1. *Risque* a été longtemps féminin.

— 2. *Donner quinze et bisque*, terme de jeu de paume, qui équivaut à rendre des points.

— 3. *Épitaphe* était alors des deux genres.

123, 11. *Se passer à*. Voir la note de la page 17.

125, 25. *Souscrirez,* signerez.

127, 18. Il y a là une ellipse un peu trop forte, car le sens est : pour donner votre estime à un inconnu et chercher son amour avec soin.

131, 5. *Apprendre une courante,* c'est-à-dire se diriger en courant.

132, 9. *Tablatures,* instructions, enseignements.

134, 12. *Bricoler* est une expression du jeu de billard qui signifie atteindre indirectement une bille? Au figuré il veut dire : aller par des voies détournées, et, pris activement : conduire par des voies détournées.

138, 18. *Mignature* s'est quelquefois écrit ainsi au XVIIe siècle. Cela ne viendrait-il pas d'une fausse étymologie qu'on aurait donnée à ce mot en voulant le faire dériver de *mignon?* Avant d'être prise spécialement dans le sens de petite peinture faite à l'aquarelle, la *miniature* a été la lettre rouge, tracée au minium, qu'on mettait, dans les anciens manuscrits en tête des chapitres.

139, 2. *Après le naturel,* d'après nature.

140, 1. *Vous m'en donnez,* vous m'en contez.

— 7. *A quand rendre,* quand rendrez-vous.

141, 5. *Succéde,* réussit.

144, 19. *Humeur,* gaieté, enjouement. C'est à peu près le sens du mot anglais *humour.*

148, 16. Voltaire a mis croît, venant de *croître,* et les éditeurs modernes font remarquer qu'on a toujours imprimé *croit* sans accent circonflexe sur l'*i.* Mais cela ne vient-il

pas de ce que c'est là tout simplement le verbe *croire?* et ne dit-on pas : « Si j'en crois ma fureur »?

P. 149, v. 6. *Mon choix* semblerait ici plus naturel, mais toutes les éditions donnent *son choix*.

— 7. *Tandis*, pendant ce temps, cependant.

153, 8. *Échange* était quelquefois féminin.

156, 19. *Belle-cour* est la place Bellecour, à Lyon. C'était alors une prairie.

158, 2. *Roolle* est bien imprimé avec deux *o*.

164, 19. Sylvandre est un personnage de *l'Astrée*, roman d'Honoré d'Urfé.

— 20. Il y a bien *un;* deux autres éditions donnent *une*, qui nous paraît préférable.

168, 8. *Revancher*, rendre la pareille, employé ici en bien, se disait plutôt en mal.

170, 22. *Chapitrer*, qui signifie réprimander en plein chapitre, c'est-à-dire en pleine assemblée, a été pris aussi dans le sens général d'adresser une remontrance; mais nous ne croyons pas que le mot *chapitre* lui-même puisse avoir le sens de réprimande.

171, 16. *En faveur de*, à la faveur de.

173, 17. *Garder le mulet*, attendre longtemps, expression proverbiale dont on saisit facilement l'origine : c'est rester dehors à garder la monture de celui qui est entré au dedans.

185, 3. *But-à-but* (terme de jeu), avec parts égales, sans avantager l'une des parties.

194, 14. *Si trop peu*, s'il me touche trop peu.

195, 14-15. C'est-à-dire : mon cœur considère le changement comme égal à la mort.

199, ligne 11. *Contribuer*, verbe actif, signifiant apporter pour sa part, est conforme à l'étymologie latine.

206, vers 12. *Rejallir*, sans *i* devant les deux *l*, s'est écrit ainsi au XVI[e] siècle.

210. 29. Nous avons adopté ici *nostre*, que donne le

texte de 1668, quoique l'édition de 1682, et même celle de 1692, donnent *vostre*.

P. 213, v. 3. *Trouve* est bien au singulier, malgré le sujet pluriel.

214, 29. Quoique les éditions de 1668 et de 1682 donnent : « *Et* n'ay point encore veu », nous avons adopté la variante des éditions précédentes : « *Je* n'ay point encore veu », qui est bien plus conforme au sens.

216, 23. *Se dispenser à*, se permettre de. *Dispenser*, qui en ce cas s'emploie aujourd'hui seulement dans le sens négatif, signifiait alors accorder une permission de faire ou de ne pas faire.

221, 9. On aura plus d'une fois l'occasion de remarquer que, même dans les verbes autres que ceux de la première conjugaison, l'*s* se supprimait à la deuxième personne de l'impératif.

223, 8. *Devaler*, descendre, n'est guère resté que dans le langage populaire.

225, 31. Au lieu de *mon fils*, que donne le texte de 1682, nous avons adopté *mes fils*, qui se trouve dans celui de 1668, et qui paraît préférable, puisque Cléôpâtre a commencé son discours en s'adressant à ses deux enfants.

226, 8. *Travaux* a ici le sens du latin *labores :* fatigues, peines.

227, 27. *Attenter*, verbe actif, ne s'emploie plus aujourd'hui.

231, 10. Nous avons maintenu *du fils*, que portent toutes les éditions contemporaines de Corneille. Les éditions postérieures ont imprimé d'*un fils*, qui paraîtrait, en effet, préférable.

239, 8. *Aucunement*, en quelque façon, jusqu'à un certain point. Ce n'est que plus tard que ce mot a pris un sens négatif.

249, 13. Nous avons laissé *Prince* au singulier, tel qu'il est dans nos deux éditions. Quoique Rodogune parle des deux frères, c'est à Antiochus, seul en scène, qu'elle

s'adresse : « Prince, dit-elle, soyez, vous et votre frère, ses fils. »

P. 252, v. 16. *Consentir*, verbe actif, n'est plus en usage que dans la langue juridique.

262, 7. *Conserver* est employé ici pour *préserver*.

264, 1. *Moins d'un ennemy*, c'est-à-dire : un ennemi de moins.

265, 21. *Remis*, calme tranquille. N'est plus usité dans ce sens.

273, 9. Après ce vers, il manque un jeu de scène, que l'édition de 1692 a plus tard indiqué en ces termes : « Il tire son épée et veut se tuer. »

275, 6. *Quitté* veut dire ici : tenu quitte.

— 21. Le texte de 1682 porte *demandez*, mais nous avons préféré *demandiez*, qui se trouve dans l'édition de 1668.

277, 20. *Tous*, et non *tout*, se trouve dans toutes les éditions contemporaines de Corneille.

278, 21 et 22. Dans les éditions antérieures à 1668 ne se trouvait pas cette répétition du mot *juste*, le premier vers étant ainsi :

Encor dans les rigueurs d'un sort si déplorable.

282, ligne 28. Un personnage *protatique* est celui qui ne figure que dans la protase, c'est-à-dire dans l'exposition de la pièce.

284, 5. Quoique toutes les éditions contemporaines de Corneille portent ici *Stratonice*, au lieu de *Laonice*, nous n'avons pas cru devoir maintenir cette grossière erreur.

288. Il est utile de relever ici des inexactitudes qui se trouvent dans l'énumération des personnages d'*Héraclius*. On ne connaît pas de fils à Phocas, et aucune des filles de Maurice ne s'est appelée Pulchérie.

P. 294, vers 26. On voit que *prétendre* s'employait alors comme verbe neutre, signifiant : avoir des prétentions.

298, 4. On serait tenté de croire qu'il faut ici *telle*, et non *belle*; mais c'est bien *belle* que donnent toutes les éditions.

P. 302, v. 6. Il ne faut pas oublier que, si Héraclius sait bien que Phocas n'est pas son père, il ne l'a pas dit à Pulchérie.

307, 22. Quoique les éditions de 1668 et de 1682 donnent *la fléchir*, nous ne l'avons pas maintenu, parce que *la* serait un contre-sens, puisqu'il s'agit de Phocas.

308, 21. *Partie* veut dire ici adversaire.

314. L'énoncé du personnage de Léontine ne se trouve pas formulé dans nos éditions comme nous l'avons mis ici entre crochets; mais nous avons dû le disposer ainsi pour l'intelligence du texte.

315, 9. *Il*, c'est le soupir qui vient de lui échapper, et qui est indiqué dans le jeu de scène.

— 24. L'édition de 1682, au lieu de *nostre*, donne ici *vostre*, que nous n'avons pas maintenu.

317, 17. Voltaire fait remarquer que la fausse allégorie contenue dans ce vers vient de l'opinion erronée où l'on était alors qu'on se faisait tirer son *mauvais sang* par une saignée.

319, 14. *Résoudre*, que nous n'employons que comme verbe actif, est mis ici comme l'équivalent de *décider*.

326, 21. C'est à tort que Voltaire accuse Corneille d'avoir commis ici un solécisme en faisant de *douter* un verbe actif. On l'employait ainsi autrefois, dans le sens de craindre, redouter, ou de tenir pour incertain. Molière, bien moins archaïque que Corneille, a dit dans l'*Étourdi* (acte II, scène VII) :

Sous couleur de changer de l'or que l'on doutait.

330, 10. L'édition de 1682 donne *la mort*, mais nous avons préféré *ma mort*, qui se trouve dans celle de 1668.

337, 5. C'est par erreur que nos deux éditions ont ici donné *cher* au masculin.

339, 3. *Conniver*, fermer les yeux sur une chose, et, par extension, la favoriser, s'en faire complice.

340. Dans cette scène II, Héraclius est pris pour Martian.

341. Dans cette scène III, Héraclius est pris pour Martian, et Martian croit être Héraclius.

P. 341, v. 16. *Refuser quelqu'un* d'une chose était une locution très-usitée du temps de Corneille.

343, 3. *Succeda,* réussit.

359. Martian, dans cette scène, croit encore être Héraclius.

368, 6. *Quoy qu'il en succéde,* quoi qu'il en résulte. Cependant *succeder* s'employait plutôt dans le sens d'un résultat heureux.

372. Nous avons dû modifier un peu ici, pour la meilleure intelligence du texte, l'indication des jeux de scène relatifs à Pulchérie.

373, 7-8. *Reconnoissance* et *reconnoissons,* venant à la suite l'un de l'autre, produisent un effet choquant, mais sont bien conformes au texte.

376, ligne 4. Voltaire a cru devoir ajouter ici *de,* et a mis : « quelque chose *d'un* peu délicat. »

— 31. Le titre est bien indiqué ainsi : *Iphigénie in Tauris;* ce qui n'est ni latin ni français.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1878